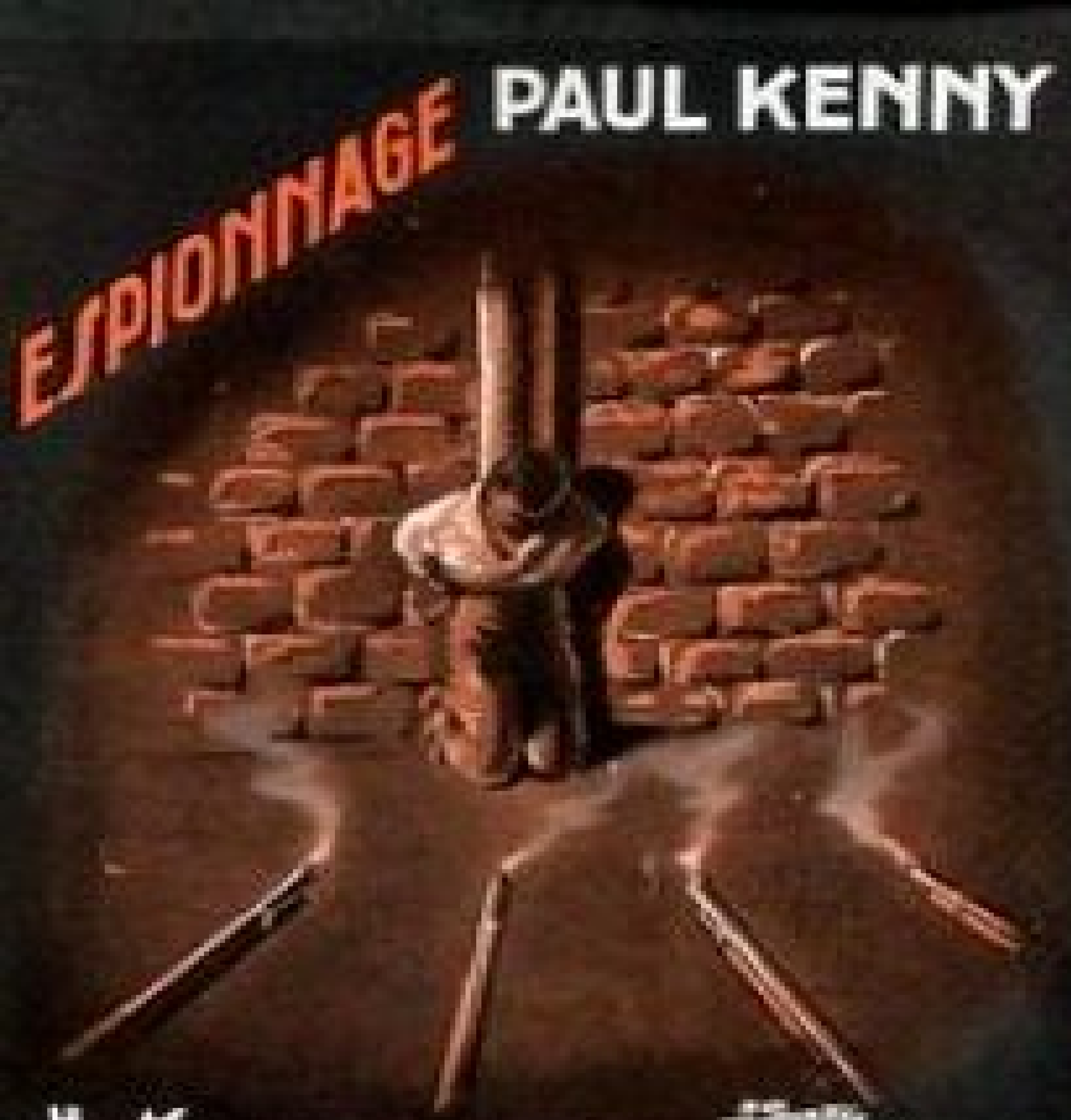


VILLE INTERDITE

Éditions
"FLEUVE NOIR"

CHAPITRE PREMIER

La nuit sans lune était noire et lourde. Les phares de la Chevrolet zigzaguaient sans arrêt de gauche à droite et de droite à gauche, balayant les ténèbres de la route méandreuse.

Les mains crispées au volant, les lèvres serrées, Michel Dutour conduisait vite et bien. Pour maintenir son allure, il était obligé de prendre des risques énormes, mais ce n'était pas la première fois qu'il faisait ce trajet et il connaissait les passages les plus périlleux de la montagne.

- Voilà le sommet du col, dit-il brusquement.

A droite, c'était la muraille sombre des hautes falaises rocheuses du Demavend. A gauche, les précipices hérissés d'arêtes pointues et d'arbres enchevêtrés.

La descente dans la vallée devint peu à peu vertigineuse ; la route épousait les courbes capricieuses du fleuve Kari qui se frayait un chemin vers la mer. A chaque virage, les graviers giclaient sous les pneus.

Après un long silence, Dutour, sans quitter du regard le double faisceau lumineux des phares, dit à son compagnon :

- Baisse la vitre de ta portière, veux-tu ? Je crève de chaleur...

Effectivement, on aurait dit que la voiture, à mesure qu'elle dévalait l'interminable toboggan de cette route en lacets, s'enfonçait dans une masse opaque et tiède de goudron fondu.

Un souffle d'air virevolta dans la Chevrolet et Dutour laissa échapper un soupir de soulagement.

- Quelle heure ? demanda-t-il encore.

- Minuit moins vingt.

- Sauf pépin, nous arriverons dans trois quarts d'heure...

La voiture avait rudement bien marché. Ils avaient quitté Téhéran à dix heures et demie, ce qui faisait une moyenne du tonnerre de Dieu.

Pour traverser la ville de Barférouch, Dutour fut contraint de ralentir. Du reste, il fallait bifurquer sur la droite, aller chercher à quinze kilomètres de là le pont qui franchissait le fleuve Tilar et

prendre une route secondaire filant sur la cité balnéaire de Faharabad.

Il n'était pas loin d'une heure du matin quand la Chevrolet atteignit enfin la plage déserte. La brise humide qui venait de la mer était chargée d'une odeur douceâtre, un peu écœurante.

Dutour éteignit ses phares. Quelques minutes plus tard, la voiture stoppait silencieusement devant une énorme bâtisse orientale dont la silhouette se dressait, solitaire et pesante, face à la mer.

- Nous y sommes, dit Dutour en coupant le contact.

Il se laissa aller contre le dossier de son siège, tira son paquet de cigarettes et le tendit à son compagnon. Les deux hommes fumèrent pendant un bon moment sans échanger une parole.

Finalement, posant ses deux mains bien à plat sur son volant, Dutour articula d'une voix détachée :

- Je suppose que tu as bien réfléchi ?... Et que tu n'as pas pris mes arguments à la légère ?

- Ce n'est pas dans mes habitudes. Je ne néglige jamais un conseil d'ami, tu devrais le savoir.

- Il te reste quatre minutes pour changer d'avis. Si tu renonces, nous faisons demi-tour et nous retournons à Téhéran ; je m'engage à expliquer moi-même la situation au Vieux... Si tu persistes, je décline toute responsabilité. Car tu ne pourras plus faire machine arrière une fois que tu auras contacté Bill Ferton...

- Mon petit Michel, tu me casses les pieds, maugréa Coplan. Je suis en mission et j'ai un rendez-vous, le reste ne compte pas. On y va ?...

Dutour agrippa promptement le bras de Francis

- Minute !... Il y a peut-être un aspect du problème qui t'échappe...

- Encore ? fit Francis, excédé.

- Je ne suis pas seulement responsable de la chaîne de passage ! Je suis également responsable de toi, en quelque sorte. A Paris, le Vieux ignore ce qui se passe ici actuellement... Mais quand il aura reçu des informations précises, il ne me pardonnera pas de t'avoir embarqué là-dedans...

- T'occupe pas du Vieux, Michel, conseilla Coplan... Il en sait toujours cent fois plus qu'on ne l'imagine. Rien qu'à la façon dont il m'a offert ce boulot, j'oserais presque parier qu'il savait que ça ne tournait pas rond dans le secteur. Quant à ta responsabilité, je t'en fais cadeau. Allez, viens !

D'un petit mouvement sec et résolu, il se dégagea, ouvrit la portière et sauta sur la route.

Un étrange sourire errait sur ses lèvres. Il écrasa son mégot sous sa semelle et se tourna vers la grosse villa carrée dont la façade noire et hostile, tournée vers l'horizon ténébreux de la Caspienne, avait l'air de ruminer des rêves inquiétants et secrets.

Dutour mit pied à terre lui aussi. Après avoir fermé les portières à clé, il s'approcha de Coplan.

- Suis-moi, lui souffla-t-il.

Ils contournèrent la villa par un sentier latéral. Le sol sablonneux absorbait le bruit de leurs pas comme un buvard aspirant des taches d'encre. Ils longèrent une large terrasse à colonnades, traversèrent un parterre de fleurs et arrivèrent devant une petite porte qui, apparemment, donnait accès au quartier des domestiques.

Dutour toqua six fois, sans faire plus de bruit qu'il ne fallait. Puis, les yeux fixés sur le cadran de son bracelet-montre, il surveilla la mince aiguille phosphorescente qui marquait les secondes. Quarante secondes s'écoulèrent, puis cinquante...

Étonné par le silence, Coplan colla son oreille contre le battant de bois.

- Personne ? fit-il.

- Ta gueule, répliqua doucement Dutour, laisse-moi compter.

A la centième seconde, il frappa de nouveau, mais trois fois seulement.

La porte s'ouvrit comme par enchantement. Et Francis compris qu'il y avait un code à variation multiple, ce qui était une excellente mesure de sécurité.

- 603, annonça Dutour.

- O.K., acquiesça une voix à peine audible.

Dutour et Coplan entrèrent. L'inconnu referma la porte derrière eux. Tout au bout d'un long couloir sombre, une minuscule veilleuse

rouge indiquait le chemin à suivre.

Dutour prit les devants. L'inconnu qui fermait la marche était un vieil Iranien maigre et ridé. Il allait pieds nus, et un fantôme aurait déplacé plus d'air que lui.

Arrivé près de la veilleuse rouge, Dutour prévint Francis :

- Fais gaffe, on descend dans une cave...

- Bon, je te suis...

Par déformation professionnelle, Coplan compta les marches. Quatre volées de douze, soit quarante-huit. Et il s'agissait d'un escalier en béton, relativement neuf semblait-il.

Enfin, une porte s'ouvrit et, dans le rectangle de lumière, une haute silhouette athlétique se découpa.

- Hello ! Salut, Dutour, prononça le type, un Américain en gabardine.

- Salut, Hodson, répondit le Français.

L'Américain se retira dans la pièce pour laisser entrer les deux visiteurs. Francis voulut refermer la porte, mais il s'aperçut que le domestique indigène s'en était déjà occupé et il pénétra dans la zone de lumière ; il souriait de nouveau et ses yeux pétillaient de plaisir.

- Hello, Hodson ! lança-t-il d'un ton goguenard.

L'Américain, pris au dépourvu, resta un moment pantois.

- Par exemple ! dit-il en mettant ses poings sur ses hanches. Elle est raide, celle-là !...

Et il eut un rire jaune en tendant sa main pour un shake-hand.

Francis s'amusait. Il avait prévu que l'agent américain allait faire une drôle de tête en le voyant. Et pour cause ! (Voir «Sans Issue !... »)

Glen Hodson fit une grimace et bougonna amicalement :

- Vous avez un sacré culot, hein ?... Si j'avais pu vous coincer, il y a un an, je vous aurais bel et bien tordu le cou.

- Et je vous l'aurais pardonné, affirma Francis.

Dutour intervint :

- Tout le monde est là, Hodson ? s'enquit-il.

- Non, pas encore. J'ai espacé les rendez-vous de demi-heure en demi-heure... Mais ça n'a pas d'importance, nous avons des tas de

choses à régler d'abord... Je suppose que vous avez mis... euh... votre ami Coplan au courant ?

- Oui, bien sûr.

Hodson se tourna vers Francis.

- Et vous risquez le paquet, malgré cela ?

- Naturellement, laissa tomber Coplan d'un ton tranquille.

Hodson hocha la tête d'un air indécis.

- Nous verrons ce que Cowers décidera, dit-il. Si le commandant Stubbs est d'accord, c'est de Cowers que tout dépendra en dernier ressort.

Coplan fronça les sourcils.

- Cowers ? fit-il... Est-ce bien du lieutenant Sam Cowers, ancien élève de Lochailort, que vous parlez ?

- Oui, pourquoi ? Vous le connaissez ?

- Et comment ! Nous avons fait une opération ensemble, en Méditerranée, il y a de ça huit mois environ...

- Parfait ! constata l'Américain. On a raison de dire que le monde est petit, nous voilà presque en famille.

- Si c'est Cowers qui doit prendre les décisions, fit remarquer Coplan, je suis sûr qu'il n'hésitera pas. C'est un dur... Plus ça promet d'être mouvementé, plus ça l'intéressera.

Nous verrons, dit Hodson... Dans un certain sens, Cowers devra tout de même tenir compte de l'avis du commandant Stubbs.

- C'est un véritable Conseil de Guerre, alors ?

- Le commandant Stubbs est notre chef suprême en Iran, expliqua l'Américain. C'est un type de première force. Mais je me demande s'il osera autoriser notre expédition... La mise au point de cette chaîne de passage lui a pris trois années...

- Nous n'avons pas le choix, rétorqua Coplan. Ou bien sa chaîne est valable et il n'y a pas de problème, ou bien on accepte le « quitte-ou-double » et on y va...

Coplan retrouva avec plaisir cette grande brute joviale de Cowers. Avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus, le marin

américain, plus exubérant et plus optimiste que jamais, lui inspirait une sympathie réelle. Francis se sentait à l'aise avec un gars comme celui-là, un de ces gars qui cachent modestement leur courage et leur compétence sous des airs insouciants. Avec eux, pas de chichis inutiles, mais du travail sûr et soigné.

En revanche, le commandant Stubbs ne payait pas de mine. Vêtu d'un complet de confection, un de ces complets gris comme on en trouve dans presque toutes les grandes villes, il avait plutôt l'aspect d'un employé médiocre que d'un chef de Service Secret, hautement coté à Washington.

En fait, il était employé-traducteur dans une agence de presse officiellement agréée à Téhéran. Son visage maigre et terne, sa voix discrète et ses lunettes sans monture renforçaient l'allure très effacée de son personnage. Nonobstant quoi il connaissait admirablement son affaire.

- J'ai de mauvaises nouvelles, commença-t-il sans ambages. Hier, à 17 heures, A.S.S. 231 a repris ses émissions...

Dutour, Hodson et Cowers sursautèrent, visiblement étonnés.

- Nous savons maintenant, ajouta Stubbs, que cette branche-là de notre organisation est détruite... A.S.S. 231 omet systématiquement le second indicatif-code, ce qui signifie qu'il opère sous la surveillance du contre-espionnage ennemi...

- Par conséquent, enchaîna Hodson, notre expédition n'aura pas lieu ?

- C'est exactement ce que je voulais vous dire, fit Stubbs.

Il y eut un silence.

Coplan venait d'allumer une cigarette, il tira deux ou trois bouffées, puis leva les yeux vers le commandant américain et lui demanda sur un ton tout à fait neutre :

- Votre agent est-il irremplaçable ?

- Nous n'avions que lui dans cette zone...

- Quel est son rôle actif dans les opérations de débarquement ?

- Il assure les réceptions, les relais et la surveillance ; en outre, c'est lui qui, par des signaux lumineux, dirige la fin du trajet, c'est-à-dire l'accostement.

- Je vois... Mais comment était-il avisé des arrivages ?

- Par une émission préalable, cela va de soi.
Coplan opina en silence, puis :
- Si j'ai bien saisi le mécanisme, je crois qu'il nous reste malgré tout une chance d'atteindre la côte sans tomber dans un piège. Il suffirait pour cela de ne pas annoncer le voyage.
Sutbbs fit une grimace dubitative.
- C'est un jeu trop dangereux, mister Coplan... Notre agent avait justement pour mission d'envoyer les signaux entre les rondes de la garde côtière... La surveillance des eaux territoriales s'opère selon un roulement qui change constamment. Vous risquez de tomber nez à nez avec une vedette, et alors...
Coplan se tourna vers Sam Cowers.
- Vous avez déjà fait le voyage, lieutenant ?
- Et comment ! J'ai passé les trois derniers membres du Service...
- Seriez-vous d'accord pour tenter l'aventure sans bénéficier de l'aide de l'agent A.S.S. 231 ?
- Tout de suite.
- Eh bien, il me semble que nous pouvons risquer le voyage, conclut Coplan.
Dutour grommela :
- C'est de la folie. Si l'ennemi a détecté notre homme là-bas, la surveillance côtière doit être sur la brèche et vous attendre en permanence.
- Nous profiterons de cela aussi, dit Coplan.
Le commandant Stubbs, reprenant le terme employé par Dutour, déclara froidement :
- Il n'est pas question de commettre une folie pareille. Il nous a fallu trois années pour installer nos passeurs là-bas et quinze mois pour amener ici, clandestinement, le matériel dont nous disposons. Même si la chaîne est rompue, je n'envisage pas de gaspiller un outil aussi précieux dans une aventure perdue d'avance.
Francis, nullement impressionné par le ton autoritaire de l'officier américain, demanda avec une douceur teintée d'ironie :
- Est-ce un ordre irrévocable, commandant ? Ou bien puis-je plaider ma cause ? J'ai quelques arguments qui méritent d'être

examinés...

- Je vous écoute, dit Stubbs en scrutant plus attentivement son interlocuteur.

L'Américain, de toute évidence, se méfiait de Coplan. Il sentait que ce gaillard aux muscles souples et solides cachait sous son sourire désinvolte une volonté de fer. En outre, les petites lueurs fauves qui passaient dans les yeux gris de Francis révélaient un sang-froid et une combativité auxquels Stubbs ne se trompait pas.

- Pour commencer, fit remarquer Coplan, la mission dont nous sommes chargés, Hodson et moi, est considérée, je vous le rappelle, comme « prioritaire ». Vos instructions le confirment, je pense ?

- En effet. Mais...

- Minute ! coupa Francis, assez sec tout à coup. Vous n'ignorez pas que nous avons un rendez-vous très précis et que le dernier délai de repêchage est fixé à dix jours. Par conséquent, chaque heure, chaque minute revêt une importance considérable. D'autre part, avec un peu d'audace et... disons un peu de chance, nous pouvons nous servir de la défaillance de A.S.S. 231 comme d'un atout supplémentaire dans notre jeu.

- Je ne vois pas comment, répliqua Stubbs.

- Il y a plusieurs manières d'organiser un coup de main comme celui qui nous intéresse. Je vais vous exposer mon plan et vous verrez que...

L'officier se rendit compte que ce diable de Français était tout simplement en train de lui forcer la main. Pour couper court, il prononça d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

- C'est inutile, mister Coplan. Cowers, Hodson et mon matériel sont pour l'instant irremplaçables. Je me refuse à les embarquer dans cette opération. Quant à vous, si vous tenez tellement à vous faire torturer et massacrer, débrouillez-vous tout seul.

Dutour, enchanté par l'attitude ferme de Stubbs, approuva en hochant énergiquement la tête, tout en se gardant bien de prononcer un mot.

Coplan ne put s'empêcher de soupirer.

- Soit, dit-il.

Il cligna de l’œil à l'intention de Sam Cowers, puis, s'approchant du marin, lui dit négligemment :

- Je vous avais apporté quelque chose d'épatant, Cowers. Cette balade promettait d'être instructive, et quand j'ai su que vous étiez désigné comme pilote, je me suis dit que personne ne pourrait nous empêcher de l'accomplir. Dommage que ce soit quelqu'un de notre bord qui se mette en travers... Regardez comme c'est intéressant...

Il déplia avec soin le document qu'il venait d'extirper de la poche intérieure de son veston.

CHAPITRE II

Ayant déplié le document en question, Coplan le passa au lieutenant. Ce dernier l'examina longuement, puis, levant les yeux vers Francis, il émit un petit sifflement d'admiration. Well ! dit-il, visiblement impressionné, c'est ce qu'on peut appeler du travail de spécialiste, ça !...

Il se tourna vers Stubbs.

- Dites donc, commandant, venez jeter un coup d’œil là-dessus...

Intrigué, l'officier américain s'approcha. Et, tandis qu'il étudiait le document, son visage se décontractait progressivement.

Je reconnais que c'est un remarquable relevé topographique, murmura-t-il enfin... L'homme qui l'a établi était un technicien de première force. Tout est clairement indiqué : la côte sud-ouest de la grande île; les bancs de sable, les baraques, le dépôt de la pêcherie, les deux jetées... Où diable avez-vous déniché cela ?

Coplan haussa les épaules et dit, évasif :

- Quand on me propose une promenade en pays, inconnu, j'ai l'habitude de mettre le maximum des chances dans mes bagages.

Changeant de ton, il reprit :

- Vous saisissez mon idée, maintenant ?

Il dévisagea Stubbs.

- Avec un plan comme celui-là, nous pouvons faire coup double.

- Oui, concéda le commandant, je reconnais que la possession de ce document change complètement l'aspect du problème. Et si Cowers et Hodson sont d'accord, je veux bien reconsidérer la question...

Hodson et le lieutenant Cowers enchaînèrent d'une seule voix :

- O.K.

- Bon, dit Stubbs. Il n'y a plus qu'à mobiliser Bill Ferton. Il consulta son bracelet-montre et ajouta

- Nous avons cinquante minutes pour préparer l'appareillage. Entre trois heures et trois heures dix, la route est libre.

Il remit le plan à Sam Cowers.

- Tenez, lieutenant, mettez ceci en lieu sûr. Que Coplan et Hodson tâchent de l'apprendre par cœur en cours de route ; ces renseignements doivent me revenir. Emmenez immédiatement mister Coplan chez Bill, je vous rejoins là-bas avec Hodson dans cinq minutes. Quant à vous, mister Dutour...

Le commandant s'avança vers l'agent français et lui tendit la main en disant :

- Votre mission est terminée... Bon retour à Téhéran. Je vous tiendrai au courant par la voie habituelle.

Ils se serrèrent la main, puis Dutour prit congé des autres. En se séparant de son ami Coplan, il ne put s'empêcher de laisser percer une certaine émotion.

- Mon vieux Francis, bougonna-t-il, je ne te cache pas que ça m'embête de te voir embringué dans cette histoire... J'ai fait tout ce que j'ai pu pour t'arrêter, mais... puisque tu es plus têtu qu'une bourrique...

- Adieu, Michel, répondit Coplan avec un sourire gentil qu'il n'arborait que dans les grandes occasions.

Tandis que Dutour remontait dans sa Chevrolet, Sam Cowers et Coplan s'en allèrent à pied le long de la mer. Ils arrivèrent bientôt au poste de Guet Maritime. C'était une longue bâtisse plate composée de trois hangars, d'un petit bureau et d'un corps de logis assez rudimentaire. Les trois hangars en béton étaient munis de larges portes métalliques coulissantes. Le bureau et le corps de logis étaient en briques rouges. Il n'y avait aucune habitation dans les

parages immédiats du poste, les immeubles voisins se trouvant à plus de six cents mètres de part et d'autre.

Sam Cowers sortit un couteau de sa poche et l'ouvrit. Puis, de la pointe de la lame, il donna une série de petits coups brefs et ténus contre le métal de la première porte à glissière. Quelques secondes s'écoulèrent.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda soudain une voix assourdie.

- La pêche était bonne au Cap Outch, annonça Cowers en collant sa bouche presque contre le volet métallique.

Le battant glissa sans bruit sur son rail bien huilé.

- Hello Sam...

- Hello, Bill... Branle-bas de combat, ma vieille ! jeta l'officier de marine. je te présente un copain à moi : Francis.

- Bon, mais grouillez-vous ! riposta Bill Ferton.

Ils entrèrent rapidement dans le hangar. Bill alluma une des lampes et lança un regard incisif vers Coplan.

- C'est vous, la marchandise ? questionna-t-il avec une pointe de cynisme.

- Oui, dit Coplan. Mais nous serons deux passagers : Glen Hodson m'accompagne.

- M'en fous, ricana Ferton. Seulement, je vous préviens que pour deux personnes au lieu d'une, ça manquera de confort... Allez, venez me donner un coup de main tous les deux !...

Curieux bonhomme, ce Bill Ferton. Âgé d'une cinquantaine d'années, il avait la taille et la corpulence d'un jockey. Par contraste avec la minceur de son corps, sa tête paraissait énorme. Il avait le teint jaune, la peau sèche et ridée. Dans sa face ronde, ses yeux bouffis trahissaient le mauvais état de son foie. Le climat de la Perse avait mis vingt-cinq ans à lui démolir l'organisme, mais c'était chose faite à présent.

Engagé un quart de siècle plus tôt par le gouvernement iranien comme mécano-instructeur, Bill Ferton n'était plus jamais retourné en Angleterre. La naturalisation avait fait de lui un sujet du shah de Perse, et l'Intelligence Service un agent précieux... Après la rupture des relations anglo-iraniennes, il avait été repris par Stubbs et il était devenu une des pièces capitales du réseau américain. En sa qualité

de surveillant permanent de ce Poste n° 7 du Guet Maritime, abattait de l'excellente besogne.

Cowers et Coplan descendirent à sa suite dans le sous-sol du hangar. Là, d'une manière très inattendue, le petit mécanicien fit pivoter un pan de béton et Coplan put contempler enfin l'engin à bord duquel il allait voyager. C'était une sorte de gros cigare de six mètres de long, surmonté d'une étroite plate-forme rectangulaire d'un mètre vingt sur soixante-dix centimètres. Sa coque d'acier était grise et mate, pourvue d'un seul hublot central.

- Tout est paré ? demanda Cowers.

- Oui, répondit Ferton. Vous avez du carburant pour un trajet aller-retour, mais faudra pas prendre le chemin des écoliers...

D'une légère poussée, il mit le petit submersible en branle. Maintenu en équilibre sur son chariot mobile, le sous-marin de poche sortit de sa cachette et roula jusqu'à l'ascenseur par lequel on descendait dans l'atelier les vedettes de la Surveillance quand il fallait les réparer ou les repeindre.

Le monte-charge fonctionna à la perfection.

Dès que le commandant Stubbs et Glen Hodson furent arrivés à leur tour, Bill Ferton sortit du hangar pour aller inspecter les alentours. Il revint au pas de course.

- On peut y aller, annonça-t-il...

Comme c'était lui qui dirigeait les rondes dans le secteur, on pouvait se fier à ses initiatives.

En moins d'une minute, le petit engin fut roulé jusqu'au bord de l'eau et immergé à mi-hauteur.

- Go on, souffla Bill en se tournant vers Cowers.

Stubbs fit ses dernières recommandations aux trois hommes. Il remit également une petite boîte cartonnée à l'officier de marine, puis il leur donna congé en se mettant au garde-à-vous et en leur faisant un impeccable salut militaire. Cowers et Hodson firent de même.

Hodson escalada le premier l'échelle métallique qui servait d'étai contre le flanc gauche du sous-marin. Coplan lui emboîta le pas, suivi de Cowers.

- Restez un moment là-haut, dit Cowers. Je vous ferai signe.

Il disparut dans le ventre de l'embarcation. Un léger bouillonnement de l'eau fut le seul indice annonçant la mise en marche des moteurs.

Coplan, assez étonné, tendit l'oreille... Pendant quelques secondes, il se demanda si les moteurs tournaient réellement. On ne percevait pas la moindre pulsation mécanique, pas la moindre vibration.

Et puis, lentement; l'engin se détacha de son chariot et glissa sur l'eau comme un flotteur hydro-dynamique. Cette fois, pas de doute, les moteurs marchaient...

Bien avant l'aube, Sam Cowers fit descendre ses deux passagers dans la cabine, referma les panneaux blindés et mit le submersible en plongée.

L'habitacle ne mesurait guère qu'un mètre quatre-vingts sur un mètre ; sa hauteur étant d'un mètre soixante, il fallait s'y déplacer en pliant le buste.

A part le poste de pilotage, les instruments de bord et l'unique couchette, la cabine ne comportait aucun aménagement de navigation pour des passagers éventuels. Les constructeurs ne s'étaient souciés que de l'efficacité de l'engin.

- Eh bien ! plaisanta Cowers en apostrophant Coplan. Comment le trouvez-vous, mon petit bateau ?

Hodson s'était allongé sur la couchette ; Coplan, assis sur le plancher de métal, le dos contre l'armoire encastrée dans le panneau du fond, méditait et observait.

- Félicitations, dit-il en hochant la tête d'un air connaisseur. C'est ce que j'ai vu de plus réussi dans le genre... Combien de nœuds filons-nous ?

- Pour l'instant, 34. Mais je peux pousser jusqu'à 45° en plongée et 60 en surface.

- Mince !... Ce n'est pas un sous-marin, c'est une torpille. Et je vois que vous avez pas mal d'engins inédits là...

- Oui, plus le repérage automatique avec transcription sur ma ligne de cap. Je sais à tout moment ce qui se passe autour de moi...

- Et vos turbines ? C'est quel principe ?

L'expression radieuse du lieutenant s'effaça.

- Je suis désolé, mais je ne peux rien vous dire encore... Ce joli jouet figure sur la liste des top secret du Pentagone.

- Je n'insiste pas... Mais j'imagine que ça doit valoir une fortune colossale ?

- Plusieurs fortunes ! rectifia Cowers.

Glen Hodson intervint et lança d'un ton goguenard :

- Si Stubbs connaissait mieux notre ami Coplan, il s'arracherait les cheveux rien qu'à l'idée de l'avoir embarqué sur un de nos engins *top secret* !...

- Je ne suis pas ici pour m'occuper de votre sous-marin, répondit Coplan. Mais si Molotov pouvait en obtenir la recette, je suis sûr que ça l'intéresserait...

Cowers montra du doigt une manette rouge qui figurait parmi les nombreux instruments de bord.

- Je ne cherche pas à vous impressionner, Coplan, dit-il d'une voix placide, mais j'ai l'ordre de tirer là-dessus en cas de danger grave... Et après, même en filtrant l'eau, on ne retrouverait pas nos débris...

Coplan acquiesça, puis, après un instant de réflexion, s'enquit :

- Bombe atomique ?

- Oui, dit Cowers.

Il y eut un silence, et ce silence se prolongea, s'installa dans l'étroite cabine. Hodson s'endormit. Cowers, très à l'aise dans son siège métallique, surveillait sans relâche sa navigation. De temps à autre, l'un des échomètres signalait la présence d'un bateau ; mais la cote de proximité du submersible ne fut alertée qu'une seule fois et le pilote se contenta de changer son cap pendant une vingtaine de secondes, après quoi tout rentra dans l'ordre.

Vers midi, la vitesse fut ralentie considérablement.

Entre Bakou et Krasnovodsk, le trafic est assez important et, de plus, des vedettes russes patrouillent de temps à autre dans les parages. En outre, les câbles télégraphiques sous-marins reliant les

deux villes côtières sont quelquefois l'objet d'une vérification technique.

Mais le passage s'effectua sans encombre et le sous-marin reprit bientôt sa vitesse de croisière normale. A quatre heures, Hodson céda la couchette et Coplan put se reposer à son tour.

Lorsque la nuit fut tombée, Cowers remonta en surface. Les trois hommes montèrent sur la plate-forme et s'accordèrent un quart d'heure de répit au plein air. Puis, les panneaux refermés, le cigare d'acier fila sur l'eau à près de 75 km à l'heure. Cowers, les yeux rivés à son radar, suivait attentivement sa course périlleuse...

Avant le lever du soleil, le submersible s'immobilisa à 200 pieds de profondeur. Et l'attente commença.

De tout le voyage, ce furent les heures les plus pénibles. Cette journée d'inactivité forcée s'étira lentement, imposant aux trois hommes une étrange torture morale. Enfin, vers sept heures et demie, alors que le crépuscule s'annonçait sur la Caspienne, Cowers sortit de sa passivité. Il commença par distribuer à Hodson et à Coplan des vêtements étanches qu'ils enfilèrent à grand-peine. Ces maillots, fabriqués en matière synthétique, étaient destinés à faciliter la dernière phase du voyage, c'est-à-dire le débarquement.

Ensuite, Hodson et Coplan rangèrent dans des sacs imperméables le matériel qu'ils devaient emporter.

Une demi-heure de conversation fut nécessaire pour la mise au point méthodique des manœuvres qui allaient se dérouler.

- Je crois que tout est réglé ? demanda finalement le lieutenant.

- Oui, allons-y, dit Coplan.

- Il me reste à vous remettre ceci, de la part du commandant Stubbs, murmura Cowers en sortant la petite boîte cartonnée que son chef lui avait confiée au départ.

Il ouvrit la boîte. Elle contenait trois ampoules de la taille d'une demi-cigarette.

- A vous, Coplan, dit-il en lui tendant la boîte. Prenez-en une et tâchez de ne pas la perdre.

Coplan fronça les sourcils.

- Cyanure ? questionna-t-il.

- Oui.

- C'est un ordre ?

- Oui... Stubbs l'exige formellement... La base de départ est tellement importante que vous ne pouvez même pas vous exposer à subir un interrogatoire...

- Bien.

Coplan prit une des ampoules et la glissa dans la poche de sa combinaison étanche. Hodson fit de même. Cowers prit la dernière et plaisanta :

- A la bonne vôtre...

Il jeta la boîte vide, inséra son ampoule dans la poche de poitrine de son blouson, puis, avec un enjouement factice, s'écria...

- Et maintenant, tous au poste

Il s'installa dans son siège de pilote.

Deux heures plus tard, l'échomètre lui annonça enfin l'apparition de la flottille de pêche. Il actionna alors les purges de ballast et ne les arrêta que quand l'aiguille du manomètre d'immersion eut atteint le chiffre 30. Il coupa les moteurs, à l'exception d'un seul.

L'approche se fit avec une lenteur circonspecte.

Arrivé à cinquante mètres du bateau qui se trouvait le plus au large des îles, il remonta encore et sortit son périscope. Ce n'était pas encore la nuit noire, mais la densité des ténèbres s'épaississait rapidement. Les feux de position du bateau dansaient et scintillaient. On pouvait distinguer, à la clarté d'un fanal accroché à l'unique mât d'embarcation, trois hommes qui s'activaient pour remonter les filets.

Cowers avait un sourire énigmatique. Son vieil instinct de pirate reprenait le dessus et, en dépit du danger -à cause du danger sans doute - on voyait qu'il maniait son submersible avec un plaisir évident.

- Je donnerais bien dix dollars pour pouvoir partir à l'abordage avec vous dit-il à mi-voix.

Mètre par mètre, le sous-marin continuait à s'approcher du bateau de pêche. Coplan, intéressé par cette audacieuse manœuvre, suivait d'un œil admiratif le cadran du radar. En se plaçant comme il le faisait, c'est-à-dire dans l'axe de la flottille et dans le sillage même du bateau le plus éloigné de la côte, Sam Cowers déjouait la détection des postes de guet...

C'était, en somme, une variante de la tactique en usage chez les commandos d'infanterie. Seulement, au lieu de progresser en se cachant derrière un buisson transportable, Sam Cowers utilisait les bateaux de pêche qui formaient écran entre lui et le repérage des radars russes.

- Préparez-vous, les gars ! commanda-t-il. Je me trouve à six mètres de votre sabot de pêche... Les types ont presque fini de ramener leurs filets et il faut que je me tire le plus vite possible... Attention, je sors du jus...

Avec une souplesse et une douceur incroyables, l'étonnant sous-marin s'éleva.

Les mains sur ses manettes, le marin jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et murmura :

- Tâchez de ne pas vous laisser surprendre par le froid de l'eau... Et ne soyez pas les derniers à rentrer au port : il y a un chef de flottille qui signale le retour des bateaux.

Il y eut un déclic. Aussitôt, par les panneaux couverts, les bruits extérieurs envahirent la cabine. Les « teuf-teuf-teuf » du diesel du bateau de pêche couvraient la rumeur de la mer.

- En route, chuchota Cowers. Suivez-moi...

Il bloqua ses instruments de bord et monta promptement sur la petite plate-forme supérieure. Maintenant, la nuit était tout à fait tombée. Comme prévu, il n'y avait pas de lune et l'obscurité était complète. Personne n'aurait pu se douter de la présence en ce lieu de cet engin aux formes effilées ; le sombre et silencieux esquif se balançait sur les flots.

Une fois de plus, Francis admira l'habileté peu commune de Cowers (Voir «Signaux dans l'ombre »). Le marin avait amené son submersible de telle manière que les pêcheurs occupés à bâbord lui tournaient le dos.

Hodson cala son sac sous son aisselle droite, affermit son Lüger dans son poing droit, puis, après un petit salut à Cowers, se laissa glisser dans l'eau, se coucha sur le flanc gauche et se mit à nager d'un seul bras, tranquillement, régulièrement.

Coplan était prêt, lui aussi. Poing gauche fermé, pouce en l'air, il salua Cowers et lui cligna de l'oeil. Puis, les muscles et les nerfs

contractés juste à point, il entra dans la mer.

Le contact de l'eau glaciale fit tressaillir ses maxillaires. Passer de l'automne iranien à celui de la Russie, c'était pire qu'une douche écossaise !

Selon le plan établi, Francis nagea directement vers la poupe. Ses yeux luisants restaient fixés sur les silhouettes qui, à bâbord, se découpaient dans la lueur jaune du fanal de mât.

Tout allait bien, semblait-il. Les gens du bateau n'avaient absolument rien remarqué...

Francis arriva à la petite barque qui, au bout de son filin, dansait comme une coquille de noix. Il s'y agrippa de la main gauche, se hissa à demi hors de l'eau, déposa son sac et son automatique dans l'embarcation, puis, par un rétablissement, grimpa dans le canot.

Là, à toute allure, il enfila par-dessus sa combinaison étanche les vêtements qu'il avait préparés dans le sac : un vieux pantalon de laine, une blouse et une veste épaisse. Des bottes de cuir et un tarbouch décoloré complétèrent son déguisement.

Sans perdre une minute, il referma le sac et fourra l'automatique dans la poche de sa veste.

Agile comme un singe, il empoigna le filin. Puis, avec prudence il pesa sur le cordage. Le canot se rapprocha aussitôt du bateau. Il fallait escalader près de trois mètres à la force du poignet...

Comme réactif après le bain dans l'eau glacée, on ne pouvait trouver mieux. Francis, le souffle un peu précipité, sentit galoper dans ses veines son sang qui se réchauffait. Enfin, il put s'aider en collant ses pieds contre la coque du bateau.

Une fois sur le pont, il sortit son automatique. Contournant un treuil, il s'engagea le long de la coursive tribord et gagna la proue. A une dizaine de mètres de lui, le capitaine et ses deux matelots s'escrimaient sur leurs filets et se criaient mutuellement des ordres à grands coups de gueule. Coplan ne put réprimer une grimace de contrariété. Ces brutes parlaient un patois strictement indéchiffrable...

Par chance, il y avait un cordage enroulé à la proue. La manœuvre pour repêcher Hodson fut moins pénible qu'on ne l'avait

prévu. Mais Francis fut tout de même obligé d'y mettre toute sa force, car l'Américain n'était pas une mauviette.

Arrivé à bord avec armes et bagages, Glen Hodson endossa lui aussi son uniforme de pêcheur. Ensuite, d'un bref signe de tête, il fit comprendre à Francis que le moment de passer à l'action directe était venu.

Coplan se dirigea seul vers le mât. Au passage, il jeta un coup d’œil vers l'écoutille. Il y avait probablement un mousse dans la cambuse, mais on pouvait négliger cette question jusqu'à nouvel ordre.

Brusquement, Francis déboucha dans la coursive bâbord et lança un appel laconique. Les trois hommes qui trimaient dur se retournèrent en sursautant et lâchèrent une espèce de grognement effaré.

- N'ayez pas peur, articula Coplan. Je suis un ami...

Il avait soin de se tenir en dehors de la zone éclairée par le fanal.

- Je suis tombé à la mer, reprit-il, mais j'ai réussi à m'en tirer...

- Approche, nom de Dieu grommela une voix rauque... Qui es-tu ?...

Il y avait au moins un type à bord qui parlait autre chose que le patois de l'île. Le problème devenait différent.

- Je m'appelle Igor Stagodin... haleta Coplan. Il fit deux pas et se montra.

- La police me cherche, continua-t-il. Je suis venu de Khodjet avec un petit bateau, mais je me suis flanqué dans la flotte à la suite d'une fausse manœuvre... Il y a un bon paquet de roubles pour chacun de vous si vous me débarquez au port sans me dénoncer...

- Bougez pas de là, grogna celui qui parlait le russe et qui devait être le patron du bateau. On finit le boulot d'abord. M'occuperai de vous plus tard...

- Bonne pêche, hein ? fit Coplan en regardant les bacs remplis de poissons. Le patron ne répondit pas.

Pendant un quart d'heure, les pêcheurs travaillèrent comme si rien ne s'était passé. Ils ramenèrent les derniers filets et Francis put admirer la force, la précision de leurs gestes. Le capitaine était un homme corpulent, au faciès gras, aux yeux globuleux. Il avait une

barbe de trois jours au moins et ses lèvres lippues trahissaient son origine cosaque.

Dans les bacs, les esturgeons sautaient, se tordaient, se secouaient avec rage. Les lueurs du fanal faisaient scintiller leurs écailles. Certains de ces poissons n'avaient guère qu'un mètre de long, mais, parmi la récolte, il y avait trois belougas de cinq mètres, et ceux-là allaient fournir de l'excellent caviar.

Le patron abandonna soudain ses deux matelots et, s'approchant de Francis, le toisa d'un air méfiant.

- Alors, la police te cherche ? maugréa-t-il... Et si moi je te tire de là, je risque d'aller en Sibérie, hein ?

- Vous ne risquez rien du tout si vous ne faites pas l'imbécile, répliqua Francis. Par contre, si vous me dénoncez, vous aurez des tas d'embêtements, vous le savez bien. Les types de la Surveillance Côtière vous questionneront pendant des mois et des mois.

- Faites-moi une offre précise, trancha le Russe.

Ils discutèrent brièvement la somme qu'un tel service pouvait valoir.

- D'accord, dit Coplan après un dernier débat. Mais je vous signale que nous sommes deux. J'ai mon copain Serge Petrovski... Il est à la proue.

Le gros cosaque plissa les yeux.

- Je n'aime pas beaucoup vos histoires, bougonna-t-il... Et il n'est pas question de vous faire entrer dans le port. Tout ce que je peux faire, c'est de vous déposer au passage sur la Kalantcha...

La Kalantcha (Terme russe signifiant, littéralement : tour-vigie. Ici, allusion à un rocher ayant la forme d'une tour). Coplan fit un rapide calcul mental. Ce rocher se trouvait au sud-est de l'île et il y aurait une marche de douze kilomètres à faire pour rejoindre la bourgade...

- A quelle heure pourrez-vous nous débarquer là ?

- Entre minuit et une heure. Nous devons être au port à deux heures au plus tard.

Coplan pesa le pour et le contre. Si le type changeait d'avis, ça ferait de la bagarre. Mais il fallait prendre ce risque.

- Eh bien, c'est entendu... Mais n'essayez pas de me jouer un tour de cochon. Je sais me défendre quand c'est nécessaire.

- Je n'aime pas la police, c'est tout, grogna le bonhomme. Mettez-vous à la proue avec votre copain et tenez-vous tranquille. Je vais m'occuper de mon moteur.

Hodson accueillit les nouvelles avec un calme imperturbable. Trois heures de balade nocturne n'étaient pas pour l'effrayer.

- L'essentiel, dit-il, c'est que nous arrivions chez Botchak avant l'aube...

Bientôt le diesel se mit à marteler le silence nocturne et une odeur d'huile chaude flotta sur le pont. Pour un bateau de ce genre, c'était un moteur exceptionnellement puissant. Le gros de la flottille, qui croisait dans les eaux plus proches de l'île, fut promptement rejoint.

Il y avait une bonne trentaine de bateaux. Et tous rentraient. Les deux phares des îles Zabourounia grossissaient à vue d'œil ; celui de la grande île était fixe, mais celui de la petite jetait son éclat rouge toutes les quarante secondes.

Coplan consulta sa montre.

- Minuit moins vingt, dit-il.

- J'ai l'impression que ça nous fera du bien de marcher, grommela Hodson. Il fait plutôt gelant, par ici...

Jusqu'au dernier moment, l'Américain tint son Lüger prêt à l'attaque. De toute évidence, il n'avait qu'une confiance très relative dans les promesses du patron-pêcheur.

Cependant, tout se passa régulièrement. A minuit et demie, un des hommes du bord descendit avec Coplan et Hodson dans la barque et les conduisit dans une petite crique rocheuse, taillée au flanc de l'éperon de granit contre lequel venaient battre les vagues. La mer était presque plate, heureusement, et le débarquement s'opéra sans difficulté.

Coplan paya au marin la seconde moitié de la somme convenue. Il avait versé la première moitié avant de quitter le bateau.

Les deux voyageurs clandestins durent escalader la falaise et couper à travers une lande sinistre pour trouver un sentier qui menait vers le pauvre village de pêcheurs accroché au sud-ouest de la grande Zabourounia. Enfin, ils arrivèrent dans une campagne

moins inhumaine et, le sac sur l'épaule, ils purent marcher à bonne allure.

Pendant tout le trajet, ils n'échangèrent pas une seule parole.

Maintenant qu'ils se trouvaient en territoire russe, et définitivement coupés de toute possibilité de retour, ils éprouvaient malgré tout une sorte de tension nerveuse à laquelle il n'y avait pas moyen d'échapper. De plus, par une étrange pudeur, ils préféraient éviter la moindre allusion aux événements qui allaient suivre. Hodson, puisqu'il avait accepté le jeu attendait le verdict de l'action ; quant à Coplan, il se sentait responsable de l'issue de cette aventure. Taciturne, il se remémorait les diverses phases du plan qu'il avait échafaudé pour gagner cette partie perdue d'avance (comme l'avait d'abord déclaré le commandant Stubbs.)

Sur ce paysage désertique, les ténèbres avaient une épaisseur d'autant plus hallucinante que toute l'opacité du silence semblait s'y ajouter.

Tout à coup, au détour du chemin sablonneux qu'ils avaient arpenté jusque-là, le sol s'incurva et la plaine parut dévaler en une longue pente jusqu'aux rivages de la mer. Le grand phare apparut, pareil à une tour à la silhouette confuse.

- Nous devons appuyer vers la droite, en déduisit Coplan.

Un quart d'heure plus tard, ils purent distinguer les premières maisons du bourg, des isbas minuscules, faites en rondins et coiffées d'un toit très incliné.

- Faut qu'on descende jusqu'à la mer, décida Coplan d'un air sombre... Je n'avais pas prévu ce détour et je n'arriverai jamais à m'orienter à coup sûr si je ne pars pas de l'une des deux jetées du port...

- Allons-y ! fit Hodson sans hésiter.

Ils se remirent en route.

Pour atteindre la mer, ils furent obligés de décrire un arc de cercle assez éloigné de la périphérie du village. C'était la partie la plus périlleuse de l'étape, car les gens du M.V.D. avaient sûrement organisé un système de surveillance spéciale, suite à la capture de l'agent occidental A.S.S. 231...

Les sens aux aguets, Coplan et Hodson arrivèrent finalement en bordure de l'île.

En voyant les feux du port et les deux rangées de bateaux alignés le long des jetées, Francis retrouva instantanément sa vision de la topographie des lieux. Chaque bateau avait un fanal allumé, et circonstance favorable, certains équipages n'avaient pas fini de débarquer leur cargaison.

Francis déposa son sac à ses pieds, se baissa, ramassa une poignée de terre et s'en barbouilla la figure.

- Me voilà au point, dit-il à mi-voix. Venez... C'est la première maisonnette après le dépôt des pêcheries.

Comme deux ombres, ils se faufilèrent en direction du vaste baraquement où la société de pêche de l'île entreposait son matériel. Au-delà de cette construction, un espace d'une quinzaine de mètres étendait sa bande d'obscurité, puis c'était la maison d'Yvan Botchak. Il y avait un reflet de lumière à la fenêtre.

- Restez ici une seconde, chuchota Francis, je vais essayer de me rendre compte.

Par l'interstice d'un volet de bois mal ajusté, il put glisser un regard dans la pièce principale de la maison de planches. Il reconnut immédiatement les traits d'Yvan Botchak, alias A.S.S. 231, dont il avait vu une photo à Téhéran. C'était un vieillard de soixante-dix ans, au visage long et maigre, aux joues cireuses. Ses cheveux et sa barbiche étaient d'un gris terne. Il était assis à la table et il lisait. Derrière lui, contre la paroi du fond, deux jeunes hommes en manteau bordé de fourrure bavardaient paisiblement, adossés au mur.

Coplan examina la disposition de cette pièce principale par rapport au reste de la maison. La remise se trouvait du côté opposé, et la porte de communication était entrouverte. Une vérification s'imposait, mais elle comportait de gros risques...

Après un moment de réflexion, Coplan retourna à l'entrepôt où Hodson l'attendait.

- Je crois que ça ira, dit-il à l'Américain... Mais vous serez peut-être obligé de défoncer la porte de la remise.

- Ne vous en faites pas, je renverserai toute la baraque s'il le faut...

- Eh bien ! le sort en est jeté...

Son sac sur l'épaule, Francis se dirigea vers la maisonnette. Mais, au lieu d'aller vers la fenêtre, il obliqua vers la porte et, arrivé devant l'entrée, il frappa du poing contre le battant de bois.

- Qui est là ? demanda une voix éraillée, celle du vieillard évidemment.

- Un ami, prononça Francis... Igor Stagodin...

La porte s'ouvrit. La haute stature d'un des deux jeunes hommes en manteau se découpa dans la lumière.

- Entrez... entrez..., dit le Russe d'un ton engageant.

Et il s'effaça pour laisser entrer le visiteur. Coplan eut un petit mouvement de recul.

- Qui êtes-vous ? questionna-t-il en dévisageant l'homme qui lui avait ouvert la porte. Puis, se tournant vers le vieillard :

- Qui sont ces gens, camarade Botchak ?... Le vieillard s'était levé. Son visage émacié était devenu blanc comme de la craie. Il fixait Coplan d'un œil dilaté par la terreur, et il parut incapable de proférer une parole.

L'autre Russe en manteau vint également au-devant de Francis.

- Nous sommes des amis du camarade Yvan, déclara-t-il doucement en grimaçant un sourire affable. Venez... Entrez... On dirait que vous avez peur ?...

- Je reviendrai, prononça Coplan, indécis.

- Mais non, il n'en est pas question, riposta le Russe.

Celui qui avait ouvert la porte empoigna la veste de Coplan et, d'une secousse vigoureuse, le tira vers le milieu de la pièce, tandis que son collègue fermait promptement l'huis.

Coplan, n'avait pas l'air enchanté. Il se mordillait les lèvres et son regard allait sans arrêt du vieillard aux deux jeunes agents du contre-espionnage russe. L'un d'eux avait un petit front bas, des yeux gris et des cheveux noirs ; l'autre était blond, avec une tête de bouledogue et des petits yeux cruels. Ce dernier devait être le chef, car il ordonna à son collègue :

- Colle-toi le dos contre la porte, Rossief !... Puis, examinant Francis de la tête aux pieds, il lui intima d'un ton sec :

- Dépose ton sac... Mets-toi à genoux, les mains sur la tête... Francis s'exécuta.

Le bouledogue blondasse extirpa de son manteau un énorme Colt d'origine américaine.

- Si tu bouges, tu es foutu ! dit-il, sarcastique, en se penchant et en fouillant les vêtements de son prisonnier.

- Pas de papiers ?

- Si... Euh... c'est-à-dire que j'ai dû les oublier...

- Bien sûr ! riposta le flic. Il se tourna vers Botchak :

- Qui est-ce ? Et d'où vient-il ?

Le vieillard articula d'une voix tremblante :

- Je vous jure que je n'ai jamais vu cet homme et que j'ignore d'où il vient...

Le blond eut un rire sinistre.

- On te l'a envoyé sans te prévenir par un message préalable, si je saisis bien ?

Le vieillard ne répondit pas.

Le blond haussa les épaules et marmonna :

- Puisque tu ne dis rien, on va le faire parler, ton petit ami Stagodin... Rossief, viens me donner un coup de main !...

L'autre se détacha de la porte d'une petite secousse et s'approcha. D'un accord tacite, les deux Russes encadrèrent Coplan agenouillé, le soulevèrent et le transportèrent sur une chaise. Puis le blond tira de sa poche une poignée de lacets de cuir.

En moins de deux minutes, le prisonnier fut proprement saucissonné sur sa chaise.

Le bouledogue se redressa et regarda Coplan droit dans les yeux.

- Si tu parles maintenant, commença-t-il, tu as une chance de sortir sain et sauf du pétrin où tu t'es fourré, camarade Stagodin... Je suis prêt à t'offrir un marché intéressant et je te préviens que c'est pour toi la seule issue. D'une manière ou d'une autre, nous te ferons parler. Si ce n'est pas maintenant, c'est plus tard : nous avons des spécialistes qui ne ratent jamais leur coup... Botchak a été pincé la

main dans le sac et il a eu la sagesse de ne pas nier l'évidence. Par conséquent, nous sommes au courant de ce qui se passe ici...

Coplan baissa la tête. L'autre continua :

- Mon offre n'est pas un piège. Nous avons besoin de la collaboration de quelques agents doubles pour remonter le réseau dont Botchak est un chaînon et toi un autre chaînon... Il n'est pas trop tard pour racheter tes trahisons... Comment es-tu arrivé sur l'île ?...

Coplan ne broncha pas. Le bouledogue lui balança brusquement une terrible gifle en pleine figure.

- Allons, camarade Stagodin, gueula-t-il réveille-toi ! Je t'ai posé une question. Comment es-tu arrivé sur l'île ?

Une seconde gifle ponctua les paroles du Russe. Un filet de sang coula sur le menton de Francis ; la main du blond lui avait écrasé les lèvres...

CHAPITRE III

Coplan estima que la comédie avait assez duré. En prolongeant le jeu, il risquait de se faire défigurer par ces deux abrutis. Or ce n'était pas le moment d'arborer une figure à moitié démolie, car il fallait à tout prix rester présentable pour la suite des opérations.

- Je suis prêt à parler, haleta-t-il avec effort... Si vous me promettez la vie sauve, je vous dirai tout ce que je sais...

- Je tiendrai parole, assura le blond, presque suave soudain.

- Donnez-moi un papier et un, crayon, je vais écrire le nom de tous ceux qui ont facilité mon passage...

- Et le nom de chaque localité, ajouta le Russe, c'est très important.

Déjà, avec son acolyte, il dénouait les liens qui attachaient le prisonnier à sa chaise.

- Installez-vous à la table, commanda le blond. Bien entendu, ces renseignements seront vérifiés... Par la suite, vous reprendrez des contacts avec vos anciens complices... Voici de quoi écrire...

Coplan eut soin de se tourner de façon à offrir le dos du côté de la remise.

Avant de commencer à rédiger sa confidence, il resta encore un moment immobile, prostré, comme s'il livrait une âpre lutte contre lui-même.

- Eh bien ! allez-y ! insista le blond, impatient.

Coplan soupira et leva la tête. Une fraction de seconde, son regard accrocha celui du vieux Botchak qui assistait à la scène en retenant son souffle.

Le vieillard comprit-il à ce moment que quelque chose se préparait ? Sans doute... Il connaissait trop bien le fonctionnement du réseau pour ignorer que l'arrivée d'un agent non signalé avait une signification. Et, d'instinct, il sentit que ce qui comptait, c'était de gagner du temps. Il reprit sa place à la table, fit bouger sa chaise, se pencha vers Francis et lui dit :

- Vous avez raison d'avouer... Tout est perdu pour nous et notre seul espoir c'est de changer de camp... Le commissaire Ustinov plaidera notre cause, n'est-ce pas, commissaire ?

- Oui, oui, bougonna le blond, agacé. Mais laissez votre ami tranquille... Allons, Stagodin, écrivez !...

Les deux policiers se pressaient derrière Coplan. Ils avaient hâte de tenir la précieuse liste qu'ils attendaient de lui.

Mais, brusquement, deux détonations sourdes firent vibrer les vitres de la fenêtre. Avec un ensemble saisissant, les deux Russes vacillèrent, puis s'abattirent pesamment sur les épaules de Coplan qui bascula et tomba sur le sol.

Coplan se releva. Le vieux Botchak, pétrifié, avait l'air de se demander s'il rêvait.

Déjà Hodson s'agenouillait près des deux Russes. Il les examina et dit en se redressant :

- Un doublé sans bavure...

- Félicitations, mon vieux, soupira Coplan. Et maintenant, dépêchons-nous ! Déshabillons ces types avant que leurs frusques ne soient remplies de sang...

Hodson fit le geste d'enlever le silencieux qu'il avait assujetti à son Lüger, mais, changeant d'avis, il laissa son arme telle quelle et

la fourra dans sa poche.

Coplan s'adressa au vieux Botchak :

- Aidez-nous à dévêtir en vitesse ces deux cadavres. Nous allons nous substituer à eux pour quitter l'île... On ne vous a pas enlevé votre bateau, j'espère ?

- Non, dit le vieillard, ils n'ont touché à rien. Ils m'ont laissé mon émetteur, mes documents et mon bateau. Ils ne voulaient rien changer aux apparences afin de réussir une souricière parfaite.

Peu à peu, le bonhomme se ressaisissait. Il aida Coplan et Hodson à revêtir les vêtements des policiers.

Coplan regarda sa montre.

- Près de trois heures, dit-il en se tournant vers Botchak. Avons-nous une chance de passer ?

- Oui, à condition de partir immédiatement.

- Où se trouve votre bateau ?

- Juste en face du dépôt, dit le vieux. Il y a un petit débarcadère de planches...

- Parfait ! Nous emportons les cadavres, ça nous donnera quelques heures de répit.

- Je vous accompagne ? dit Botchak d'une voix hésitante.

- Naturellement I dit Coplan. Vous piloterez votre bateau.

Botchak parut reprendre vie.

- Attendez, dit-il, je vais emmener le poste. Comme je connais leurs émissions, nous pourrons nous tenir au courant.

- Magnifique, acquiesça Francis.

Le vieux, beaucoup plus alerte qu'on ne l'aurait pensé, se dirigea promptement vers le poste de radio qui se trouvait dans un coin de la pièce. C'était un appareil d'apparence tout à fait banale. Mais, ayant ouvert un des panneaux latéraux du meuble, Botchak en retira un petit émetteur-récepteur portatif enfermé dans un coffret blindé.

- Je suis prêt, dit-il après avoir jeté sur ses épaules une houppelande noire. Je n'emporte pas les documents, ils ont tout photographié.

- Faites une brève inspection jusqu'à la mer, lui intima Francis. Nous serons obligés de faire deux fois le trajet pour transporter nos passagers...

Vingt minutes plus tard, le canot à moteur de Botchak filait vers le continent. Il y avait treize kilomètres à couvrir, mais le dernier mille avant la rive serait le plus long, car toute la côte se terminait par un fouillis d'îlots sablonneux et de marécages encombrés de folle végétation. Pour traverser cette zone; il faudrait avancer à la rame.

A peu près au milieu de la passe, les deux cadavres furent jetés à la mer. Hodson et Coplan les avaient lestés d'une copieuse charge, de galets ramassés sur la plage au départ.

- Sauf erreur, dit Botchak, la disparition de Rossief et d'Ustinov ne sera signalée au Poste Côtier que vers 13 heures. Ils prennent habituellement la vedette de 12 heures 30 et ce sont deux inspecteurs de l'île qui me gardent jusqu'au retour des commissaires par la vedette de 16 heures.

- Cela nous donne environ sept heures d'avance, calcula Coplan. Si tout va bien, nous aurons atteint le lac Elton à ce moment-là...

Le vieillard fit une moue.

- Ne soyez tout de même pas trop optimiste, murmura-t-il. La route qui coupe en bordure de la steppe est en très mauvais état. C'est le désert de sable, ne l'oubliez pas.

- Je me base sur une moyenne de cinquante à l'heure, dit Francis.

Botchak hocha la tête d'un air sceptique, mais ne répondit pas.

Coplan reprit :

- Rassurez-vous, Botchatk. Je ne sous-estime pas non plus l'ampleur des mesures de surveillance, croyez-le bien... Du fait que vous avez été surpris en pleine émission, Ils ont évidemment compris qu'une chaîne de passage utilisait l'île Zabourounia comme point de relais. Mais, quand le commandant Stubbs m'a annoncé que vous aviez recommencé vos émissions, j'ai tout de suite vu le parti qu'on pouvait tirer de la ruse de l'adversaire. L'absence des clefs de sécurité dans vos derniers messages indiquait la présence des agents ennemis. Or, les papiers d'identité de Rossief et d'Ustinov vont nous servir de laissez-passer dans le secteur le plus

redoutable : celui de la garde côtière. Une fois que nous aurons dépassé cette zone, nous serons moins exposés.

- Oui, approuva le vieillard, après Sasykolskoie le territoire dépend des gens de Stalingrad... La transmission inévitable des instructions leur fera perdre beaucoup de temps...

Hodson conclut

- Et nous serons loin 1...

Botohak se leva et marcha vers la proue du canot. Il revint deux minutes plus tard et coupa le moteur.

- Nous arrivons dans les bancs de sable, dit-il...

- Passez-nous les rames, enchaîna Hodson. Occupez-vous simplement du gouvernail...

Bientôt, l'embarcation se mit à naviguer entre d'énormes touffes de roseaux. La mer était d'huile, heureusement, mais l'air nocturne était d'un froid piquant.

- L'hiver est en avance; grommela Botchak.

Tout en tirant sur ses rames, Coplan réfléchissait. Si les prévisions du vieux étaient justes, tout irait bien ; Botchak avait affirmé qu'il connaissait la côte comme sa poche et qu'il toucherait la rive en un point rigoureusement à l'abri de toute ronde.

Par contre, si le canot se faisait repérer, la situation ne serait pas fameuse...

Les rames s'enfonçaient sans bruit dans l'eau et le canot glissait. De temps à autre, au passage, les roseaux balayaient la coque de l'embarcation dans un crissement assourdi.

- Nous approchons, chuchota Botchak... Passez-moi une rame, je vais faire le reste à la godille.

Puis, à Hodson :

- Mettez-vous debout à l'avant. Si quelqu'un se présente, annoncez-vous : commissaire Gregor Ustinov...

- Entendu, dit Hodson en se levant. Dans le grand manteau bordé de fourrure, il était impressionnant.

Le canot aborda la rive en rabotant le fond sableux. Avec adresse, le vieux Botchak manœuvra pour remonter le plus haut possible sur la plage. Quand l'embarcation s'immobilisa, les trois

hommes laissèrent passer quelques minutes sans bouger. Les sens aiguisés, ils épièrent les ténèbres silencieuses.

- On peut y aller, souffla Botchak.

Ils débarquèrent. L'eau clapotait doucement. Avec leurs bottes de cuir, ils marchèrent trois ou quatre mètres avant d'atteindre le sable sec.

- Suivez-moi, dit Botchak. Les hangars de la pêcherie sont vers la gauche...

Guidés par le vieillard, Coplan et Hodson arrivèrent bientôt derrière une vaste construction en rondins.

- Le jour de mon arrestation, expliqua Botchak, les policiers ont réquisitionné la camionnette de la Société pour me conduire à Saïtovka. Le plus simple, c'est de refaire le coup. Il y a un gardien de nuit dans la petite pièce d'angle, là-bas...

- Compris, dit Hodson.

Il prit la tête du trio et se dirigea d'un pas délibéré vers le refuge du veilleur de nuit. Un rayon de lumière filtrait sous la petite porte auxiliaire.

- Commissaire Ustinov. Ouvrez ! gronda Hodson.

L'Américain maniait le Russe à la perfection, mais un langage aussi pur que le sien ne devait pas résonner très souvent dans cette région perdue. Toutefois, pour un fonctionnaire du M.V.D. la chose n'était pas anormale.

La porte s'ouvrit. Le veilleur était un petit type d'une cinquantaine d'années. Il n'avait qu'un bras ; la manche gauche de son gros blouson de laine était vide et coincée sous son ceinturon de cuir. Il avait une tête ronde, hérissée de poils roux, des yeux cerclés de rouge et un nez un peu plat.

- J'ai besoin de la camionnette pour conduire cet homme au poste de Saïtovka...

- Certainement, commissaire...

Le manchot retourna promptement dans son cagibi, ramassa un trousseau de clés, empoigna une lampe tempête et revint pour conduire Hodson et sa suite vers une des grandes portes du hangar.

Tandis que Coplan aidait le veilleur à ouvrir la porte, Hodson embarquait le vieux Botchak dans la camionnette en le rudoyant.

La clé de contact était dans le casier du tableau de bord. Hodson étudia rapidement les vitesses, puis mit le moteur en marche. C'était une guimbarde, mais il y avait moyen d'en tirer quelque chose.

Coplan monta près du conducteurs et la camionnette démarra.

Dès qu'il eut trouvé la route du nord, Hodson alluma ses phares et poussa l'accélérateur à fond.

Ils durent s'arrêter vers huit heures pour faire le plein d'essence à une station paramilitaire. L'aube s'était levée. Ils n'avaient croisé personne sur la route... Le pompiste les servit sans élever la moindre objection, ce qui était bon signe.

A onze heures, Botchak insista pour qu'on fît une nouvelle halte. Il mit son appareil de radio en batterie. Coplan et Hodson en profitèrent pour organiser un pique-nique grâce aux provisions spéciales qui faisaient partie de leurs bagages. Au moment où ils allaient commencer leur casse-croûte, le vieux Botchak leva tout à coup la main pour imposer silence à ses compagnons. Le buste penché, les yeux fermés, il écoutait le message qu'il venait de capter.

Pendant cinq longues minutes, il demeura ainsi, figé par l'attention, complètement étranger à ce qui se passait autour de lui. Puis, se redressant soudain, il ôta son casque d'écoute, ouvrit les yeux et regarda Coplan et Hodson d'un air atterré.

- Staïtovka a lancé l'alerte ! articula-t-il... Je n'y comprends rien... Tous les secteurs du Boukeï ont reçu les consignes de vérification !... Nous ne passerons jamais à travers le barrage.

Coplan fit une moue.

- Quelle est la distance d'ici au lac Elton ? demanda-t-il.

- Une centaine de kilomètres, répondit Botchak. Mais nous devons traverser Urda.

- N'y a-t-il pas moyen de filer directement vers la voie ferrée ?

- Non... Il n'y a pas de route... Et ce ne sont que des étendues de sable et des marécages de ce côté-là.

Hodson questionna d'un ton rogue :

- Est-ce que le message parlait de la camionnette ?
- Oui... On recherche Rossief, Ustinov et Botchak. Et les numéros de la camionnette sont annoncés aux postes routiers...
L'Américain proféra un juron bien senti, puis :
- Quels sont les postes routiers qui nous séparent du lac ?
- Celui d'Urda, c'est le seul qui se trouve sur notre itinéraire. Mais c'est une agglomération importante et elle comporte une garnison de gardes-frontière.
- Je propose de franchir le barrage de force, qu'est-ce que vous en pensez ? maugréa Hodson.
- D'accord, fit Coplan. Puisque nous avons des armes et des munitions... En route Nous nous occuperons de notre pique-nique plus tard... Je prends le volant.
- Je me charge de l'artillerie, enchaîna Hodson.
Une demi-heure plus tard, la camionnette entrait à vive allure dans Urda.
C'était une petite ville campagnarde. Plutôt un gros village qu'une véritable ville ; quelques bâtiments de construction récente et plusieurs centaines de maisons pauvres : masures délabrées, isbas, baraques de bergers et d'éleveurs de vers à soie... A la sortie du bourg, une caserne ! Et, devant la bâtisse de briques rouges, un énorme char barrant le passage.
- Je crois que j'ai de la place, bougonna Coplan entre ses dents serrées.
Assis à côté de lui, Hodson étreignait son Lüger. A l'arrière, dans la camionnette, Botchak tenait dans son poing le Colt emprunté au commissaire Ustinov.
Coplan appuya sur la pédale du frein.
Devant le char d'assaut, trois soldats en uniforme bavardaient et riaient. Dans la coupole du mastodonte, personne. C'était bien la manœuvre classique ; le char n'était utilisé qu'en guise de cheval de frise.
Arrivé à quinze mètres du barrage, Coplan enfonça furieusement l'accélérateur. La camionnette, ébranlée comme une vieille boîte à conserve qu'un géant aurait envoyé valser d'un vigoureux shot,

fonça en trépignant. Elle passa de justesse entre le char et la façade de l'immeuble qui faisait face à la caserne.

Abasourdis, les trois soldats se mirent à gueuler en gesticulant. L'un d'eux mit sa main à sa ceinture : une balle arrêta net son geste.

Au dernier carrefour de la ville, Coplan braqua sur sa gauche. Dans la camionnette, Botchak manifesta une vive désapprobation.

- Il faut rester sur la grand-route ! glapit-il.

- Laissez-moi faire ! répliqua Francis. Il avait remarqué, au carrefour, un panneau signalisateur qui lui avait dicté ce qu'il fallait faire pour échapper à l'attaque que l'adversaire ne manquerait pas de déclencher.

Effectivement, à une vingtaine de kilomètres de la ville, la gare de marchandises annoncée sur le panneau apparut à gauche de la route, isolée dans le paysage plat et vide.

Coplan freina, s'engagea dans la cour de la gare, stoppa et bondit hors de la bagnole.

- Venez, dit-il. Au galop !...

Hodson avait deviné. Une voie de garage traversait la route et il y avait une double barrière qu'on abaissait pendant les manœuvres des rames en formation.

Sans hésiter, Coplan entraîna ses deux amis vers le petit poste du garde-barrière.

- Commissaire Rossief ! lança-t-il en pénétrant comme un forcené dans la cabane vitrée. Nous sommes à la recherche d'un véhicule volé.

L'employé s'était levé. Coplan lui balança brutalement un crochet à la pointe du menton et le type s'écroula.

Hodson ricana :

- Vous croyez que ça va nous tirer du pétrin, le coup de la barrière ? Même si on bloque le système, ça ne nous fera pas gagner beaucoup de temps.

- Vous allez voir ! riposta Francis. C'est une nouvelle formule... Planquez-vous par là...

Hodson et Botchak se collèrent contre la paroi, de manière à échapper aux regards extérieurs. Coplan examina rapidement le

mécanisme de la barrière, puis, les mains sur les deux leviers, il soupesa doucement la pression des contrepoids.

- Je crois que ça va marcher, dit-il en allant ouvrir la petite fenêtre donnant sur la route.

Il passa la tête dans l'ouverture, puis recula.

- Ils arrivent !...

Un bruit de moteur s'amplifiait progressivement. Il y avait au moins trois voitures qui s'amenaient...

CHAPITRE IV

Les trois petites bagnoles militaires, des espèces de jeep peintes en gris et ornées d'une étoile rouge de chaque côté du capot, roulaient à toute allure.

A l'avant du premier véhicule, près du chauffeur, un capitaine en uniforme vert des gardes-frontière scrutait la route avec ses jumelles. Chaque jeep transportait cinq soldats armés de mitraillettes.

Coplan, les mains sur les leviers de la barrière, les mâchoires crispées, les nerfs tendus, calcula son coup. Les voitures filaient à près de soixante-dix à l'heure...

Brusquement, dans un formidable effort de tous ses muscles, Coplan souleva les deux leviers. Les barrières s'abattirent en travers de la route, tombant avec une précision implacable devant la première jeep. Pris au dépourvu, le conducteur donna un coup de frein désespéré. La petite bagnole percuta la barrière, virevolta, se cabra sur ses deux roues de droite ; à cet instant, la seconde jeep, arrivant sur sa lancée comme un boulet de canon, tamponna la première, la retourna complètement et versa à son tour. La troisième télescopa furieusement les deux autres et opéra un tête-à-queue fantastique.

Les hurlements des blessés se mêlèrent au fracas épouvantable des jeep démantelées.

De la gare, les employés du chemin de fer s'amenaient en courant. Coplan arracha les fils téléphoniques du petit poste.

- Allons-y ! commanda-t-il dès que les cheminots furent sur la route.

Au triple galop, les trois hommes s'élancèrent vers la camionnette. Hodson grimpa à l'arrière et tira le vieux Botchak dans le véhicule. Coplan s'était rué au volant. La guimbarde démarra en trombe, traversa toute la cour et déboucha sur la route, au-delà du passage à niveau.

Les entrepôts de marchandises cachèrent la fuite de la camionnette aux gens de la gare, qui étaient d'ailleurs en ébullition et s'affairaient sur les lieux de l'accident.

Même en comptant au plus juste, Francis évalua que sa ruse de guerre lui donnait une bonne heure d'avance. C'était plus qu'il n'en fallait pour atteindre le districţt d'Elton.

Sur la route raboteuse, il menait la fourgonnette à un train d'enfer. Après une randonnée pareille, la Société de Pêche pourrait commander un nouveau moteur pour la malheureuse bagnole.

Un peu avant une heure, le décor changea subitement. D'immenses plaques vertes firent leur apparition et occupèrent bientôt tout le paysage. On était de nouveau dans la région marécageuse. A certains endroits, les roseaux touffus atteignaient deux mètres de hauteur.

Coplan lâcha l'accélérateur.

- Botchak ? cria-t-il en se retournant... Qu'est-ce que vous me conseillez ?

- Il faut rester sur la route jusqu'au chantier, dit le vieux qui examinait d'un œil anxieux les alentours.

Nous avons encore une marge d'un quart d'heure, reprit Coplan. Après, nous aurons sûrement les gardes-frontière à nos trousses...

- Le chantier doit se trouver à sept ou huit minutes, expliqua Botchak.

Hodson n'avait pas l'air d'apprécier l'évolution de la situation.

- Le chantier ? grogna-t-il en dévisageant Botchak. Vous ne vous figurez tout de même pas qu'on, va risquer un nouveau coup dur ? Ce n'est plus le moment de rencontrer qui que soit !

- C'est un ancien chantier, précisa le vieux. Des travaux d'irrigation ont été entrepris au début du second plan quinquennal, mais les prisonniers n'ont creusé que deux tronçons du canal et tout a été abandonné... Du reste, voilà le fossé d'évacuation...

Il se pencha vers Coplan.

- Prenez la piste bétonnée, à droite... Coplan braqua.

Abandonnés depuis plus de douze ans, les travaux d'irrigation faisaient penser à ces vestiges qu'on rencontre dans la savane mexicaine. Le marécage et la végétation reprenaient peu à peu possession du terrain, recouvrant sournoisement les traces de l'activité humaine. L'eau boueuse du marais avait envahi les deux tronçons du canal et le fossé d'évacuation ; les herbes folles et les roseaux rongeaient la piste cimentée ; la rouille et le sable dévoraient lentement le matériel oublié sur place : deux grues, un bulldozer, des roues de camion. Le bois des baraquements avait été pillé par les vagabonds et par les tribus nomades. Une lourde désolation pesait sur ce pays mort.

- Arrêtez ici, dit Botchak.

Coplan serra le frein et coupa le moteur. Puis, consultant sa montre, il déclara :

- Nous avons une dizaine de minutes pour organiser la retraite.

- Voici mon plan, commença Botchak. Nous devons avant tout faire disparaître la camionnette : je propose de la faire dégringoler dans le fossé d'évacuation. Ensuite...

- Allons-y ! coupa Hodson. Nous verrons la suite après.

Coplan desserra le frein à main. Les trois hommes poussèrent la fourgonnette sur la piste de béton et... avec un plouf retentissant, la guimbarde plongea dans l'eau jaunâtre. Une minute plus tard, les derniers remous s'effaçaient à la surface de l'eau.

C'est alors que Botchak montra qu'il connaissait son métier. Ayant extirpé de sa poche un grand couteau à cran d'arrêt, il se mit à trancher une brassée de roseaux. Puis, retournant jusqu'à l'endroit où la camionnette avait bifurqué pour s'engager sur la piste de béton, il promena sur le sol son balai improvisé... Le sable, les cailloux et les herbes firent disparaître les traces du passage de la guimbarde.

- Et maintenant, dit-il à ses deux compagnons, suivez-moi...

Il voulut empoigner le coffret blindé du poste radio, mais Hodson l'en empêcha.

- Je m'en charge, dit l'Américain, bourru mais cordial. Ce n'est pas le moment de vous fatiguer, grand-père ! Vous êtes un type précieux et nous avons bougrement besoin de vos talents.

Botchak remercia Hodson d'un faible sourire qui décontracta un peu les traits de son visage maigre et blême.

- Tâchez de mettre vos pas dans les miens, recommanda-t-il encore. Puis, à Coplan qui fermait la marche :

- Ayez soin de redresser les roseaux derrière vous...

Ils prirent vers la gauche et s'enfoncèrent parmi les hautes tiges vertes et brillantes. Le sol était mou. Une lourde odeur de vase flottait entre les flaques d'eau stagnante.

Quelques minutes plus tard, ils arrivèrent au bord d'un lac minuscule.

- Par ici, chuchota Botchak en se retournant pour vérifier si la végétation ne montrait pas qu'on venait de passer entre le chantier et le lieu où ils se trouvaient.

A une trentaine de mètres à l'est du petit lac, Hodson et Coplan découvrirent avec stupeur une sorte de refuge entièrement cerné de roseaux.

Botchak se mit à quatre pattes et pénétra ainsi dans la cachette végétale.

- Nous sommes en sûreté jusqu'à la nuit, dit-il en soupirant.

Hodson déposa son sac et le poste. Coplan déposa également son sac.

- Cette fois, dit-il, nous allons sérieusement casser la croûte.

- Il faudra dormir aussi, suggéra le vieux. Nous aurons un gros effort à fournir dès que l'obscurité sera tombée...

- A mon avis, marmonna Hodson, nous aurions dû nous organiser pour ne voyager que pendant la nuit. Cette course en plein jour était d'une imprudence idiote...

- Je crois que vous faites erreur, murmura Botchak. Jamais nous n'aurions pu franchir le barrage d'Urda dans l'obscurité... Avant d'être grillé par le M.V.D., j'avais un homme qui emmenait les agents

jusqu'ici en camion. C'était un employé collecteur qui sillonnait la région pour ramasser la laine brute...

- Il a été arrêté ? questionna Coplan.

- Non... Pas un seul de mes collaborateurs n'a été inquiété. J'avais mis au point un système de contacts extrêmement minutieux. Tous mes hommes savent que je suis brûlé et qu'ils doivent s'abstenir de toute activité clandestine jusqu'à nouvel ordre.

- Et ce refuge ? demanda Hodson. C'est vous qui l'avez goupillé ?

- Oui, dit le vieillard... En ma qualité de premier contremaître des Pêcheries de Zabourounra, je venais une fois par mois à Urda pour pointer les bordereaux d'expédition de la société... Mais il m'a fallu dix-huit mois pour ajuster chacune des étapes de ma chaîne. Et tout ce travail est perdu.

Il soupira, découragé.

Coplan lui dit :

- Ne vous tourmentez pas, Botchak... Un spécialiste de votre envergure peut rendre des services n'importe où... Vous devrez simplement changer d'aspect : raser votre barbe, teindre vos cheveux, mettre un fond de teint et porter des lunettes. Les gens que je dois voir cherchent de la main-d’œuvre.

- J'ai fait passer dix-sept agents, prononça. Botchak avec une pointe d'orgueil dans la voix.

« J'espère que Dieu me saura gré du travail que j'ai assumé »...

Hodson, étonné, s'exclama

- Vous faites du Renseignement pour la gloire de Dieu ?

- Oui, dit le vieillard d'un ton presque solennel, le Seigneur n'abandonnera pas la Russie au communisme athée... Quand j'étais enfant, ma mère m'a consacré à la Sainte Vierge.

- Mangeons ! coupa Francis en distribuant les rations alimentaires contenues dans les boîtes fournies par Sam Cowers.

Tout au long de l'après-midi, des voitures passèrent sur la route. Dans le silence de ce pays désolé, on entendait de très loin le bruit des moteurs.

Vers cinq heures, un hélicoptère survola lentement, à basse altitude, l'étendue marécageuse.

- On nous cherche, murmura Botchak... Mais nous n'avons rien à craindre ici.

Hodson dormait, confortablement allongé sur le dos. L'interdiction absolue d'allumer une cigarette l'avait dégoûté de tout.

Un peu avant le crépuscule, l'hélicoptère survola de nouveau un chantier abandonné.

- Il retourne à sa base d'Urda, commenta Botchak.

Le vieux mit son appareil en batterie, coiffa son casque d'écoute et resta dans l'expectative. L'attente fut longue. Il fallait toute la patience légendaire des Slaves pour demeurer ainsi, l'esprit aux aguets, le buste penché, les traits parfaitement calmes, dans l'espoir de glaner une indication utile.

La montre de Coplan marquait huit heures moins cinq quand Botchak chuchota dans le noir :

- Je crois que... oui... c'est le chef de poste d'Urda...

Il y eut un silence :

- Et voilà, dit enfin Botchak en ôtant ses écouteurs, Urda signale à Stalingrad que les suspects ont quitté le district par la route du Nord-est... Nous allons pouvoir partir...

- Ce qui me renverse, fit remarquer Coplan, c'est qu'ils n'ont même pas changé leur longueur d'onde !

- J'avais naturellement pensé à cela aussi, répondit le Russe. Aucun de mes documents ne faisait allusion à leurs émissions, et mes dénégations au cours des interrogatoires ont fini par les convaincre que j'ignorais la longueur d'onde du service de surveillance.

Coplan ne put s'empêcher de songer que ce vieux bonhomme aurait pu donner des leçons à plus d'un spécialiste du contre-espionnage !...

Hodson fut arraché à ses rêves, et le trio plia bagages.

- Nous prenons directement vers le lac, indiqua Botchak.

Ce fut malgré tout une promenade assez pénible. Dans l'obscurité, les roseaux enchevêtrés formaient une masse presque inextricable. De plus, il fallait s'orienter avec beaucoup de précaution : à chaque instant le sol se muait en marais boueux.

A minuit, ils avaient atteint la fin de cette périlleuse étape. Long d'une quinzaine de kilomètres et alimenté par une rivière au cours sinueux, le lac étirait au cœur, des ténèbres sa surface qui ressemblait à un gigantesque trou béant.

- De l'autre côté, à l'ouest, dit Betchak, il y a une bourgade qui s'appelle Eltonskaïa... De ce côté-ci, la voie ferrée a été posée sur des remblais renforcés, mais, à cause du continuel tassement du sol, les convois sont obligés de ralentir. Pratiquement, le train aborde la grande courbe à une vitesse qui ne dépasse guère le 15 à l'heure... Il faudra que nous remontions un peu vers le nord pour nous poster juste entre les deux virages.

- C'est astucieusement calculé, tout ça ! fit Hodson, ravi.

- Je vous ferai signe quand ce sera le moment de sauter, continua le vieillard. En général, les wagons qui transportent les ballots de laine brute occupent le milieu du convoi... Ils sont recouverts d'une grosse bâche sous laquelle nous pourrons facilement nous cacher.

Coplan demanda :

- Vous avez déjà voyagé dans ces conditions ?

- Non, avoua Botchak, mais tous les agents que j'ai acheminés ont emprunté cette voie. C'est la plus rapide et la plus sûre.

- Nous ne risquons pas d'être déviés vers une gare de triage ?

- Aucun danger. La laine brute s'en va directement aux Filatures de Kaohira.

- Ce qui nous fait une promenade de 900 kilomètres, si je compte bien ?

- Oui... En ajoutant les temps d'arrêt, il faut tabler sur une durée de vingt-six à vingt-sept heures. Le train arrive vers trois heures du matin en gare de Kachira...

- Dans ce cas, intervint Hodson, les voyageurs sont priés de prendre des mesures d'hygiène qui s'imposent !...

Il déposa son sac et le coffret du poste, puis, avec une sérieux imperturbable, il s'éloigna dans les fourrés.

Coplan questionna encore :

- Où franchit-on la Volga ?

- A Saratov.

- Et il n'y a pas d'inspection de wagons ?

- Non... L'administration soviétique est tellement tâtillonne, tellement méfiante, qu'il suffit d'un peu d'adresse pour déjouer sa vigilance. Ainsi, les chargements de laine sont scellés à Astrakhan par les inspecteurs du Ministère des Affaires Économiques. On a prévu ce système pour éviter les vols dans les petites gares de transit... Et à cause de ces scellés, aucun employé n'oserait seulement soulever une des bâches !... Tout le monde est très soucieux de se mettre à couvert, dans la Russie nouvelle ; il appartient donc aux esprits téméraires de tirer parti de cette peur des responsabilités...

Botchak, conclut Francis, nous aurons grand besoin de vos conseils à Moscou... Vous avez fait du bon travail dans votre secteur, permettez-moi de vous le dire bien sincèrement.

- J'ai fait de mon mieux, répondit le vieillard.

Hodson revint en rajustant tranquillement sa tenue vestimentaire.

- Moi, railla-t-il, je suis prêt à voyager vingt-six heures sans dételer ! Vous feriez bien de faire pareil. C'est un conseil d'ami...

Coplan était soucieux. Trois fois de suite, il avait répété la manœuvre d'embarquement, et, dans son for intérieur, il la jugeait infiniment plus délicate qu'il ne l'avait cru. Le remblai de la voie ferrée s'élevait à deux mètres au-dessus du niveau de la plaine. D'énormes graviers recouvraient le ballast et ce gravier s'étendait sur une largeur de trois mètres.

- Botchak, dit-il brusquement, enlevez votre manteau et donnez-le moi... Il faut que vous puissiez disposer d'une liberté, de mouvements aussi complète que possible.

- Volontiers, acquiesça le vieillard qui devinait la préoccupation de Francis.

De son côté, Hodson s'était harnaché comme un mulet de montagne. Avec son ceinturon de cuir il avait imaginé une espèce de baudrier auquel il avait suspendu son sac et le poste portatif.

- Moi, bougonna-t-il, ça me rappelle l'école des commandos... On devait parfois escalader un mur avec une charge de...

Un coup de sifflet lointain lui coupa net la parole.

- Voilà le train, articula Botchak... Surtout, attendez mon signal... Je connais les wagons destinés à Kachira et il ne faut pas que nous nous trompions...

Peu à peu, venant du sud, le halètement puissant de la locomotive s'amplifiait.

Soudain, à l'entrée de la vaste courbe en demi-cercle, le fanal avant du convoi troua l'obscurité. D'instinct, les trois hommes s'aplatirent contre le talus.

La locomotive passa dans un bruit de tonnerre. Elle ne roulait pas vite, mais elle peinait pour tirer son chargement dans le virage. Une énorme lueur rougeoyante balaya le talus. Heureusement, le ballast était trop large pour que les trois agents cachés en contrebas pussent être repérés.

Botchak se redressa. Les yeux plissés, il essayait de distinguer avec une certaine avance la forme des wagons qui arrivaient.

Il y eut d'abord une dizaine de plates-formes chargées de matériel agricole. Puis, subitement, les hauts wagons bâchés apparurent.

- Voilà ! haleta le vieillard d'une voix rauque. Le troisième, là-bas !...

Coplan, Hodson et le Russe grimpèrent avec une hâte acharnée le long du talus. Hodson déboucha le premier sur le ballast, attendit le wagon, empoigna une rambarde métallique et se hissa d'un bond formidable sur la poutrelle de fer qui séparait le châssis du wagon des montants mobiles de la caisse. Coplan suivait Botchak. Malgré tout, l'effort était rude pour les muscles peu entraînés du vieillard. Botchak courait désespérément derrière le wagon : la poignée était placée très haut, trop haut en réalité, et il n'y avait aucun marchepied. Le petit vieux essaya deux fois d'atteindre la poignée, mais sans y parvenir. Il trébuchait sur les gros graviers aux arêtes coupantes.

Hodson, accroché à son wagon comme un gorille à une branche d'arbre, tendait son bras droit et jurait d'une voix étouffée :

- Plus vite, Nom de Dieu ! Plus vite, Botchak !

Encore cinquante secondes, et le convoi sortirait de la courbe. A ce moment-là, le garde-train, s'il était dans sa cabine surélevée, pourrait apercevoir les hommes qui tentaient de monter clandestinement.

Francis entrevit la catastrophe. Au risque de se rompre le cou, il saisit le bras du vieillard et il entraîna de force le bonhomme le long du wagon.

- Hodson !... haleta-t-il... Tâchez de... l'attraper...

L'Américain s'accroupit sur sa poutrelle et réussit à empoigner le blouson du vieillard. Rassemblant toutes ses forces, Coplan parvint encore à aider le vieux à se hisser, puis il sauta sur le butoir arrière du wagon. A cet instant, un cri étranglé lui hérissa les cheveux sur la tête. Dans le noir, il distingua la silhouette de Botchak : le malheureux était accroché à l'angle du wagon par sa blouse déchirée. Le tissu avait craqué ! Coplan se lança sur le ballast, mais trop tard ! Botchak, projeté avec violence, roula sur la voie, vers l'intérieur du rail. Il y eut un cahot sinistre que les autres wagons répétèrent un en decrescendo épouvantable.

L'échine mouillée de sueur, Coplan agrippa le butoir et escalada le montant du wagon ; il se glissa alors sous la bâche et se laissa choir sur les ballots de laine. Un dixième de seconde après, Hodson déboulait à son tour sous la bâche, avec son sac et le coffret blindé du poste radio.

- La blouse... m'est restée dans la main, articula-t-il en avalant sa salive... Je n'ai pas pu le rattraper...

Francis ne trouva rien à dire.

CHAPITRE V

Aux premières clartés de l'aube, Coplan vérifia la fermeture de la bâche.

Comme le pauvre Botchak l'avait expliqué, les scellés de la cargaison se trouvaient espacés de deux en deux mètres. Il eût été

difficile de faire sortir un ballot de laine sans déchirer les bandes de garantie, mais un homme pouvait parfaitement se glisser dans le wagon sans laisser de trace de son passage.

A l'intérieur, il y avait eu moyen de s'installer tant bien que mal. Hodson s'était aménagé une couchette adroitement camouflée ; Coplan avait préféré se faufiler entre les ballots, vers la gauche par rapport à la marche du train.

Quoique fortement tassée, la laine brute était chaude et moelleuse ; elle dégageait une terrible odeur fauve où se mêlaient les relents d'urine, d'excréments et de suif.

En se relayant, les deux voyageurs purent s'accorder quelques heures de repos ; mais le manque d'air et la poussière ne favorisaient pas le sommeil. Coplan, en outre, restait sur ses gardes. Son automatique dans la main, il était prêt à faire face à la moindre alerte.

Il y avait certes peu de chances pour que le cadavre déchiqueté de Botchak fût trouvé sur le ballast en cet endroit sauvage et désert. Néanmoins, il fallait prévoir cette éventualité, et une vérification du convoi restait toujours possible.

Au début de l'après-midi, Coplan essaya en vain de capter une émission en provenance du secteur de Saratov. Sur la longueur d'onde indiquée par Botchak, les postes du M.V.D. restaient muets.

Les heures s'étirèrent plutôt péniblement. C'était un voyage de cauchemar, une véritable tournée aux enfers.

Sous cette bâche, dans la poussière et dans la puanteur de la laine, avec un perpétuel sentiment d'insécurité qui leur torturait l'estomac, Coplan et Hodson n'étaient pas à la fête. Par surcroît, Hodson affichait une mine cafardeuse qui valait son pesant de couronnes funéraires ! L'Américain regrettait Botchak et n'était pas loin de se considérer comme responsable de la mort affreuse et stupide du courageux vieillard.

- Cependant, murmura-t-il tout bas, ça valait peut-être mieux pour lui que de crever d'une centaine de piqûres de penthotal ou dans une mine de sel, vous ne croyez pas, Cap ?...

- A.S.S. 231 est mort au champ d'honneur, ricana Coplan, amer.

Et il ajouta, pour clore ostensiblement ce chapitre

- Puisqu'il connaissait Dieu, son Dieu le reconnaîtra peut-être... Pour nous, c'est un pion qui s'en va de l'échiquier. Le reste ne nous concerne plus, Hodson. Il faut regarder devant soi, vous le savez bien.

Il y eut de longs arrêts tout au long du parcours. A plusieurs reprises, des voix passèrent contre le wagon. Cependant, aucune alerte ne se produisit.

Sur la montre de Coplan, l'aiguille des heures se traînait avec une lenteur désespérante.

Vers 10 heures du soir, le train se mit à rouler plus vite. Le réseau ferroviaire semblait nettement mieux équipé, ce qui voulait sans doute dire qu'on approchait peu à peu de Moscou.

Quand le convoi s'arrêta pour de bon, il était exactement 3 h 25 du matin, il y eut une série de manœuvres, puis on entendit la locomotive qui repartait toute seule.

- Je crois que nous sommes au terminus, souffla Coplan.

- Tant mieux, acquiesça Hodson, qu'est-ce qu'on fait ?

- Dès que les alentours seront calmes, nous nous débinerons en douce. Nous sommes à 96 kilomètres de Moscou et il faut que nous arrivions là-bas avant l'aube.

- Facile à dire !

Coplan se contenta de hausser les épaules. Dans cette aventure, tout deviendrait de plus en plus difficile à mesure que les jours passeraient. Mais à quoi bon se lamenter ?

- Avant de débarquer, décida soudain Francis, préparons nos papiers.

Ils trouvèrent au fond de leur sac les documents que Stubbs avait établis pour eux. On ne réclame guère les pièces d'identité en Russie soviétique, mais, néanmoins, la précaution n'était pas à négliger. Il s'agissait seulement d'atteindre Moscou.

Un peu plus tard, quand Coplan se risqua à soulever un coin de la bâche, il put constater que les quais de la petite gare provinciale étaient totalement déserts. Les marchandises destinées à la filature

avaient été remisées tout au bout d'une voie secondaire, une voie reliée aux usines probablement.

- Sortons de l'autre côté, dit Coplan. Nous serons à contre-voie et ce sera mieux...

Ils se retrouvèrent à l'air libre avec leurs bagages. Il faisait froid, au point qu'on aurait pu croire qu'il gelait. Mais, après ce long séjour sous la bâche, respirer faisait du bien.

- Par là, dit Coplan.

Ils longèrent les wagons en prenant la direction opposée à celle qui menait vers un petit bâtiment faiblement éclairé. Et, tout de suite, ils furent en dehors de l'enceinte de la gare.

Les quais réservés aux marchandises finissaient dans une sorte de terrain vague où deux ou trois vieux wagons délabrés terminaient leur carrière en tombant en pourriture.

Coplan sortit sa boussole de poche et s'orienta.

- En marchant vers le nord-ouest, nous tomberons fatalement sur une route remontant vers la capitale.

De fait, ils débouchèrent un quart d'heure plus tard sur une large route asphaltée.

Les pinceaux lumineux d'une voiture dansaient au ras de l'horizon. Hodson et Coplan se planquèrent derrière un arbre. Le camion émergea brusquement sur la route et passa. Mais les deux hommes n'eurent que le temps de pivoter autour du gros tronc : deux phares éclairaient la route dans l'autre sens.

- M... ! maugréa Hodson. Il y a de la circulation dans le secteur.

- Sauf erreur, dit Coplan, cette route est une des voies d'approvisionnement de Moscou. Une ville de six millions d'habitants, ça consomme pas mal...

- Je propose de faire de l'auto-stop, reprit Hudson.

- D'accord, mais plus loin.

Hodson esquissa un sourire pour montrer qu'il avait saisi. Dans la nuit, aussi près d'une agglomération, un coup de feu pouvait provoquer des désagréments. Même avec un silencieux...

Ils marchèrent un bon moment fréquemment obligés de se jeter derrière un arbre. A la fin, estimant que la marge de sécurité était suffisante, ils s'arrêtèrent pour guetter un véhicule, qui pouvait se

prêter à l'auto-stop. Le choix n'était pas trop compliqué : la plupart des gros camions avaient des feux de position au-dessus de leur cabine. Ni la police ni l'armée ne roulaient sur des engins de ce genre...

Coplan sortit soudain de l'ombre et se posta sur la route. Il agita les bras. Les freins du camion grincèrent.

- Vous allez à Moscou ? s'écria Coplan.

- Oui, tovarichtch... Vous voulez que je vous emmène ?...

- Avec plaisir ! Nous sommes tombés en panne à l'entrée de Kachira et on ne peut pas nous réparer notre bagnole avant trois jours...

Hodson s'était approché. Le chauffeur, un jeune type en canadienne, avait une face ronde et riante sous son bonnet de fourrure. Il était seul dans la cabine.

- Allez-y ! dit-il.

Et il se pencha pour ouvrir la portière. Coplan monta le premier, puis Hodson. Le camion démarra, reprit de la vitesse.

- Vous êtes de Moscou ? demanda le chauffeur.

- Oui, répondit Coplan. Je suis contrôleur chez Mikoïan.

- A quelle usine ?

- Celle de la rue Sibirski... Connaissez ?

- Ouais, que diable ! J'ai déjà fait des transports pour vous... Des barils de graisse à destination de Riazan...

Coplan se rendit compte qu'il fallait y aller prudemment. Il mit la conversation sur les derniers matches de la saison de football. Dans ce domaine-là, il était mieux au courant. C'est le genre de choses auxquelles le Vieux pense toujours : des détails qui vous sauvent parfois la vie...

A la requête de Coplan, l'aimable camionneur débarqua ses deux passagers à l'entrée de la ville, juste après le premier pont sur la Moskwa, à l'angle du boulevard Tiouvelera et de la place Lizina.

L'aurore commençait à poindre.

- Bonne chance pour votre bagnole lança le chauffeur en guise d'adieu.

Et il démarra, abandonnant Coplan et Hodson aux portes même de Moscou.

- Venez, dit Coplan en donnant un coup de coude à son compagnon. Nous sommes à deux pas. La rue Simonovski est à droite, au bout de l'allée...

Hodson fronça les sourcils et marmonna :

- Dites donc, vous connaissez ce patelin, vous ?

- Oui, mais ne le répétez à personne. C'est la deuxième fois que je viens à Moscou depuis 49...

Hodson esquissa une petite moue admirative. Et, du coup, il se sentit moins anxieux.

D'un bon pas, ils se dirigèrent vers la rue Simonovski. Là, un peu avant la station de métro, Coplan s'arrêta devant une vieille maison de deux étages, aux murs délabrés.

Comme il n'y avait pas de sonnette, il fit claquer le battant de fer qui recouvrait la fente de la boîte aux lettres.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Enfin, la porte s'ouvrit et une vieille femme apparut, enveloppée dans un long châle de laine noire. Elle avait les cheveux d'un blanc de neige.

- Bonjour, madame Lovarinia... Je vous apporte des nouvelles de Simon Alexandrovitch Park anoff.

- Comment va-t-il, ce cher enfant ? s'enquit la vieille d'une voix à peine audible.

- Il a beaucoup souffert des suites de son accident, mais sa jambe va mieux, dit Francis.

- Entrez, chuchota la vieille qui n'avait pas bougé avant d'avoir entendu la réponse du voyageur inattendu.

Elle referma doucement la porte et guida les deux visiteurs vers un antique salon situé tout au fond du couloir. Une lampe à pétrole, munie d'un abat-jour de porcelaine, était allumée sur la table ronde.

Coplan se laissa tomber dans un fauteuil et soupira :

- Nous voici quand même arrivés, ma bonne Lovarinia. J'espère que tout va bien du côté de Kaliov ?

- Je ne sais pas, répondit la vieille, je n'ai rien reçu depuis neuf jours... Je dois dire que ça m'inquiète un peu.

Coplan ne cacha pas sa déception.

- Depuis neuf jours ? fit-il sombre...

Il se leva, alluma une cigarette et lança son paquet à Hodson qui attendait, sagement, debout à l'entrée du salon.

- Ce serait le comble, maugréa Francis en expirant un nuage de fumée, faire tout ce voyage et ne pas pouvoir contacter Kaliov !...

- Il faut attendre, dit la vieille. Si vous désirez vous reposer, je vais vous conduire à la chambre... Vous devrez loger dans la même pièce tous les deux, je n'ai que cette chambre-là. Mais il y a deux lits.

- Ne vous en faites pas, madame, dit Hodson qui savourait béatement sa cigarette. Nous en avons vu d'autres !...

Mme Lovarinia guida ses deux étranges amis vers l'unique chambre à coucher du premier étage. C'était une grande pièce carrée, meublée de vieilleries, aux lourdes tentures de velours. La chambre était d'une propreté douteuse, mais les deux lits avaient des draps neufs.

- Je vous laisse, dit-elle après avoir allumé un bougeoir de cuivre qui se trouvait sur la cheminée. Demain, nous verrons ce qu'il y a lieu de faire au sujet de Kaliov.

Elle se retira, petite silhouette, voûtée qui évoquait tout ce qu'on voulait sauf l'espionne du genre classique.

- Elle est marrante, la grand-mère, chuchota Hodson en se laissant choir sur un des lits pour retirer ses bottes. Je finirai par croire que cette chaîne a été organisée par le directeur d'un hospice pour vieillards.

- Marrante, peut-être, rétorqua Francis, mais elle mettrait plus d'une vamp dans sa poche... Ici, en Russie, les agents secrets sont presque tous des vieux de l'ancien régime. Ils travaillent avec l'espoir de délivrer leur patrie, du bolchevisme... Ce ne sont pas des traîtres, ce sont des... des réactionnaires, en somme.

- Et ce Kaliov, qui est-ce ?

- La plaque tournante de tout le réseau de Moscou. Si celui-là ne donne pas de ses nouvelles, nous sommes bloqués ici comme des

rats dans un piège...

CHAPITRE VI

Quand Coplan se réveilla, Hodson dormait encore. Les tentures avaient été tirées, cependant, et la lumière du jour dessinait sur les carreaux de la fenêtre d'étranges arabesques d'un blanc opaque.

« Donc, pensa machinalement Francis, il gèle !... C'est bien ma veine. Deux séjours en Russie et chaque fois pendant la saison froide !... »

En faisant le moins de bruit possible pour ne pas tirer Hodson de son sommeil bien mérité, Coplan se leva. Il commença par allumer une cigarette, puis il entreprit de vérifier minutieusement ses bagages. Il compta les roubles qui se trouvaient dans la pochette du sac étanche, fit l'inventaire des munitions qui lui avaient été remises, étudia son plan de Moscou afin de se rafraîchir la mémoire, puis l'esprit en paix, il consacra un bon quart d'heure à graisser l'automatique calibre 9 que Dutour lui avait confié au départ de Téhéran.

Ces diverses besognes terminées, il fit sa toilette. Malgré le froid extérieur, la température de la chambre était honnête. Il y avait, dans le coin de la pièce, une énorme cheminée recouverte de faïence blanche et verte, une de ces cheminées verticales qui constituent, à la manière russe, une espèce de chauffage central.

Coplan se lava des pieds à la tête. L'eau glacée de la cuvette lui fit l'effet d'une douche vivifiante.

Il sortit de la chambre et descendit au rez-de-chaussée.

- Ah ! vous voilà réveillés, fit Mme Lovarinia en déposant son tricot.

- Il est tard, mais nous avions besoin de récupérer, dit-il en souriant.

- Votre déjeuner est prêt, reprit-elle, je vais vous le monter. Il est préférable que vous restiez là-haut.

- Entendu.

Hodson était en train de s'étirer dans son lit.

- Déjà au poste, grand Dieu! fit-il en voyant Francis.

- Oh ! vous pouvez battre votre flemme, mon vieux ! Nous ne sortirons pas d'ici avant d'avoir eu des nouvelles de Kaliov... Et ça peut durer une semaine.

Hodson bâilla. Il était encore dans son plumard quand la vieille dame aux cheveux blancs apporta les deux déjeuners.

- Je vous ai mis les journaux de ce matin, dit-elle.

- Merci, fit Coplan.

Un peu avant sept heures du soir, il y eut une visite pour les deux pensionnaires de Mme Lovarinia. C'était une jeune fille blonde et maussade, aux joues creuses, au teint pâle. Elle fut présentée sous le simple nom de Tatiana.

Les tentures de velours furent ajustées devant la fenêtre. Puis, sans un mot d'explication, la jeune fille tira de son sac à provisions un appareil photographique muni d'un flash monté sur piles. Hodson et Francis furent photographiés de face et de profil.

Tatiana prit quarante-huit clichés, après quoi, silencieuse et active, elle sortit de la poche de son manteau un mètre-ruban et, sans se départir de son air à la fois triste et farouche, elle se mit à prendre les mesures des deux hommes, exactement comme l'eût fait le coupeur d'une grande maison.

Quand la jeune fille s'en alla, Hodson demanda à Francis sur un ton blagueur :

- C'est pour un cercueil ou pour un costume ?

- Pour un costume, répondit Coplan. Et il ajouta :

- Il peut nous arriver des tas de choses, Hodson, mais si vous clamecez avant d'avoir repassé le Rideau de Fer, ne comptez pas sur un cercueil.

- Si je comprends bien, en va nous rhabiller de neuf ?

- On va nous donner des vêtements fabriqués à Moscou, mais ce ne seront pas des vêtements neufs.

- Et pourquoi ce changement d'uniforme ?

- Quand nous nous baladerons dans la ville, vous pigerez tout de suite. Il y a une quantité de petits détails qui différencient les costumes qu'on porte ici de ceux que nous avons chez nous... Les

Russes reconnaissent les étrangers au premier coup d'œil... Les tissus, la coupe, une façon de boutonner sa veste, vous verrez. Il suffit d'un rien pour se faire repérer.

- Et les photos ?

- Elles sont indispensables. Non seulement il nous faudra un permis de résidence et une carte de travail, mais nous aurons besoin d'un propoulsk (Laissez-passer spécial exigé dans certaines circonstances .

Ce n'est que le surlendemain, vers le milieu de la matinée, que Mme Lovarinia ramena de la ville des nouveaux vêtements destinés à ses pensionnaires.

Selon la règle, Coplan ne posa pas de questions au sujet de la provenance de ces cadeaux. Outre les costumes et les chemises, les mystérieux amis moscovites avaient prévu des bottes de ville, des chapeaux de feutre et deux bracelets-montres d'origine russe. Le même jour, à quatre heures de l'après-midi, la vieille dame, après sa promenade quotidienne, remit à Coplan un ticket de consigne délivré par la gare de Koursk, une des cinq grandes gares de Moscou.

- A sept heures, ce soir, dit-elle simplement.

- Kaliov ? demanda Coplan.

- Je ne sais pas, on ne m'a rien précisé.

La vénérable grand-mère retourna à son tricot. Hodson, un peu impressionné par l'attitude énigmatique de la vieille, bougonna :

- Vous ne croyez pas qu'elle en rajoute un peu, Cop ? je n'ai jamais vu des agents secrets qui faisaient tant de simagrées...

Assis sur son lit, une cigarette aux lèvres, Coplan examinait rêveusement le ticket de consigne qu'il tenait entre ses doigts.

Il leva les yeux vers Hodson, le regarda un moment en silence, puis, tout en plaçant le ticket dans son portefeuille, il murmura :

- Voilà déjà plusieurs fois que je m'interroge à votre sujet depuis que nous avons quitté l'Iran, Hodson... je me demande si Stubbs vous a réellement expliqué en quoi consiste notre mission ici... Quelles sont vos instructions, en somme ?

Un peu interloqué, l'Américain dévisagea Francis.

- Vous en avez de bonnes, vous ! marmonna-t-il. Stubbs m'a exposé toute l'affaire de long en large : c'est une collaboration entre Londres, Washington et Paris... Nous disposions d'une chaîne de passage, et vous avez une organisation ici même, sur place. En combinant les deux, nous forgeons un instrument idéal pour récolter une moisson de renseignements de première qualité.

- C'est tout ?

- Eh bien... à peu près. Il est entendu que vous dirigez les opérations et que vous rassemblez les renseignements. Moi, je vous couvre et je ramène la marchandise de l'autre côté du Rideau...

Coplan se leva, alla écraser son mégot dans un cendrier, puis revint s'asseoir sur son lit. Il affichait une physionomie extrêmement sceptique.

Hodson grommela :

- D'après la tête que vous faites, ça n'a pas l'air de coller.

- En effet, ça ne colle pas fort, admit Francis. Et je m'explique un peu mieux pourquoi la prudence de nos amis vous paraît exagérée... La vérité, mon vieux, c'est que je suis venu ici pour accomplir une mission importante... que je ne connais pas encore. Notre organisation travaille à Moscou depuis neuf ans et elle a fait un boulot formidable. Malheureusement, un accroc s'est produit et le contre-espionnage russe a bousillé tout notre réseau, à l'exception de cinq ou six personnes qui, par miracle, ont réussi à passer à travers les mailles du filet. Depuis sept mois, les débris de l'organisation essaient de continuer leur action en sourdine. C'est un jeu difficile, croyez-moi ! Le chef suprême de la cellule est un homme que je ne connais pas ; il est inscrit chez nous sous l'indicatif de L.S.A. 77... Tout me porte à penser que L.S.A. 77 est un fonctionnaire important du régime : les prouesses qu'il a à son actif trahissent l'étendue de ses pouvoirs. C'est aussi pour cette raison qu'il n'apparaît jamais ; Kaliov est son agent de liaison. Et les contacts s'opèrent toujours en deux temps : Kaliov dépose un objet à la consigne dans une des gares de Moscou, puis il met la souche de consigne sous enveloppe et l'expédie à la personne qui sert de relais. En cas de pépin : une seule personne est en danger.

- Pas mal, fit Hodson, devenu grave.

- Quant à ma mission, je ne la connaîtrai qu'au moment décisif. Nous avons reçu à Paris un appel insistant de L.S.A. 77 réclamant l'envoi d'un agent spécialisé dans les questions techniques et scientifiques... Comme j'avais affaire à un réseau menacé, il fallait trouver une voie d'acheminement inhabituelle : Washington et Londres ont offert leurs services, et voilà.

- Autrement dit, nous allons faire les acrobates sur un terrain bourré de mines ?

- Tout simplement.

- Merci de m'avoir prévenu...

Coplan et Hodson quittèrent la maison de Mme Lovarinia à six heures un quart.

- Nous avons le métro ou l'autobus, dit Francis. Mais je crois qu'une balade à pied nous ferait le plus grand bien.

- D'accord ! acquiesça l'Américain.

Ils se dirigèrent vers l'avenue Kroutitski, puis, bifurquant vers la gauche, ils rejoignirent les quais de la Moskwa. Les usines et les bureaux déversaient des foules d'hommes et de femmes, ce qui rassura Hodson. Pour sa première sortie dans cette immense ville qu'il n'avait jamais visitée et qu'il redoutait confusément, l'Américain ne tenait pas du tout à se faire remarquer. Au milieu du troupeau anonyme des gens qui rentraient chez eux après leur journée faite, il se sentit plus à l'aise.

A sept heures moins dix, Coplan songea qu'il était temps de gagner la gare de Koursk. Les deux hommes empruntèrent, à droite, le large boulevard Sadoïava.

- Restez dans le hall et surveillez-moi, dit enfin Francis à son compagnon.

Et, sur un petit salut banal, il s'avança seul dans la gare.

Quelques minutes plus tard, Hodson le vit sortir avec une petite valise noire à la main. Il le suivit à trente mètres de distance. Pendant un quart d'heure, ils déambulèrent dans la ville. A la fin, s'arrêtant devant la vitrine d'un grand magasin d'alimentation,

Coplan contempla les articles multicolores exposés à l'étalage. Hodson le rejoignit et chuchota :

- Rien à signaler...

Bon. Continuons notre balade...

Une surprise attendait Hodson. La nuit était venue et par le boulevard Razina, les deux hommes débouchèrent tout à coup sur la place Rouge. Le cœur de Glen Hodson battit plus vite lorsqu'il vit devant lui, dressée comme une forteresse légendaire, la masse féerique du Kremlin. Avec ses dômes rutilants d'or, ses murs rouges, ses façades blanches percées d'innombrables fenêtres, ses tours pointues surmontées d'étoiles rouges vivement illuminées, la gigantesque citadelle avait un air menaçant.

Ils passèrent sans s'arrêter. Un peu plus tard, Coplan invita son compagnon à entrer dans un restaurant populaire qui faisait l'angle du boulevard Arbat. Comme dans la plupart de ces stolovaya, il y avait beaucoup de monde : des gens de toutes conditions qui mangeaient et buvaient joyeusement. Beaucoup de militaires aussi.

Ayant pris place à une des tables du fond, Coplan et Hodson commandèrent le dîner du jour. Coplan ouvrit sa valise et en retira un livre, un roman édité par les éditions d'Etat, section de Moghiz. Il feuilleta l'ouvrage, examina plus particulièrement la page 13, puis referma le livre et se mit à manger.

- Nous avons rendez-vous avec Kaliov à dix heures, dit-il négligemment sans lever les yeux vers Hodson.

- Cette bière est délicieuse, répondit l'Américain en déposant son verre.

Un peu avant l'heure convenue, le métro les déposa au boulevard Bolchaïa. Par un dédale de petites rues, ils gagnèrent le quartier Frouzenski, à l'ouest du vaste Parc Culturel Gorki.

- Par ici, dit Coplan en montrant d'air petit mouvement de tête l'entrée d'une vieille impasse pleine de saleté, mal éclairée par un réverbère blafard.

Au bout de l'impasse, Coplan frappa à une porte sur laquelle on distinguait très vaguement :

Serge MIROVINE

Relieur

La porte s'ouvrit. La jeune Tatiana apparut.

- Bonsoir, camarades, dit-elle... Vous venez chercher vos livres ? Entrez, je crois que c'est prêt...

Elle s'effaça pour laisser passer les deux visiteurs, puis elle referma la porte et murmura :

- Tout droit... La pièce du fond...

Sous une lampe, un vieillard avec une longue barbe était en train de coudre les volumes en cours de reliure. Debout à côté de lui, un grand gaillard de quarante ans, sanglé dans une longue capote bleue, attendait les arrivants.

La vue de cette capote fit frémir Hodson. C'était l'uniforme des troupes spéciales du M.V.D.

- Bonsoir, Kaliov, dit Coplan en tendant la main au soldat. Vous êtes capitaine, à ce que je vois ?

- Oui, fit le Russe, ironique, mes loyaux services m'ont valu de monter en grade... Asseyez-vous.

Coplan présenta Hodson, puis tout le monde prit place autour du relieur qui continua paisiblement sa besogne.

- Je n'ai pas beaucoup de temps, commença Kaliov. Je vais donc vous résumer la situation en quelques mots et vous transmettre les instructions du chef... Comme vous le savez, une nouvelle ordonnance a été publiée il y a quelques semaines pour annoncer que Kronstadt est désormais ville interdite (Régulièrement, des ordonnances gouvernementales annoncent que telle ou telle ville du territoire de l'U.R.S.S. est « interdite ». Cela signifie que l'accès est rigoureusement interdit aux étrangers, et que le laissez-passer spécial est exigé pour les Russes qui entrent et sortent de ladite cité. Le gouvernement soviétique communique le nom de ces villes au corps diplomatique).

Le chef n'a malheureusement personne qui puisse être envoyé là-bas dans des conditions intéressantes. *Or, il faut à tout prix que nous sachions pourquoi le port et la ville sont placés en isolement de sécurité*.

« Les matériaux qui ont été acheminés en direction du golfe démontrent qu'il s'agit de nouvelles constructions d'armes de

guerre... C'est la Marine qui dirige les opérations. Vous êtes ingénieur ?

- Oui, dit Coplan.

- Quelles sont vos spécialités ?

- Je suis au courant de la plupart des secteurs de la technique moderne : électronique, atomistique, et aussi chimie.

- Parfait. Le chef s'occupe dès à présent de vous...

Le Russe se tourna vers Hodson.

- Vous êtes également ingénieur ?

- Oui... Mais je ne connais rien en chimie moi.

- C'est sans importance. Du moment que vous pouvez être embauché comme technicien d'élite, le chef se chargera du reste.

Le Russe se leva, prit sa casquette plate et la mit sur sa tête en disant :

- Vous aurez des nouvelles par la voie habituelle. A bientôt...

Il tendit la main à Coplan puis à Hodson. La jeune Tatiana le reconduisit jusqu'à la ruelle.

Après les dix minutes d'usage, Coplan se prépara à prendre congé à son tour. Mais Hodson lui dit :

- Je sortirai d'abord, Cop. C'est mon rôle...

- Si vous voulez...

L'Américain déboucha dans la ruelle, fit quelques pas et, brusquement, se trouva nez à nez avec deux soldats qui venaient de surgir de l'ombre.

- Haut les mains ! commanda un des Russes.

Hodson esquissa un mouvement de recul.

- Si vous faites un pas, je tire ! menaça le soldat.

Hodson vit luire dans la pénombre les deux armes braquées sur lui. Lentement, il leva les bras. Battre en retraite vers le fond de l'impasse ne servait à rien ; provoquer la bagarre était impossible : les deux soldats étaient de taille athlétique et sans doute habitués à manier le pistolet.

- Avancez ! maugréa un des Russes.

Un troisième soldat apparut soudain, et la voix sèche de Kaliov retentit, apostrophant durement Glen Hodson.

- D'où venez-vous ?

Hodson, sidéré, parvint à articuler :

- Je me promenais... je...

S'adressant aux deux soldats, Kaliov leur ordonna :

- Occupez-vous de lui ! Je vais inspecter l'impasse...

Rapide comme l'éclair, Hodson plongea la main dans sa poche et sortit son automatique.

CHAPITRE VII

Un coup de feu éclata, puis un deuxième et une véritable fusillade déchira les ténèbres silencieuses de l'impasse.

Tatiana, pâle comme une morte, entra en courant dans la petite pièce où le vieux relieur et Francis se dévisageaient anxieusement. Serge Mirovine s'était levé avec une telle brusquerie que sa chaise était tombée à la renverse.

- On tire ! haleta la fille. Il faut partir, vite ! Prenez votre manteau.

Elle décrocha une vieille cape noire et la jeta sur les épaules du vieillard ; puis, saisissant son sac à provisions, elle y fourra quelques documents et attrapa au passage son propre manteau qui se trouvait sur une chaise.

- Venez ! dit-elle d'une voix suppliante en se tournant vers Coplan qui avait déjà son automatique dans son poing. Ne vous occupez pas de tout ce qui se passe dans la ruelle. Venez !...

Francis, négligeant les appels de la fille, s'avança au contraire vers le couloir. Si Hodson était dans le pétrin, il fallait avant tout lui donner un coup de main.

Mais la jeune fille se précipita et s'accrocha de toutes ses forces au bras de Coplan.

- Non dit-elle, non, vous n'avez pas le droit ! En cas d'alerte nous devons fuir : les ordres de Kaliov sont formels. Pour l'amour du ciel, venez !...

Un poing heurta la porter au bout du couloir.

Le vieux Mirovine avait ouvert une trappe dissimulée sous une pile de cartonnages.

- Tatiana ! appela-t-il...

- Allons-y ! dit Coplan en renonçant à son idée de se jeter dans la bataille.

Si Hodson n'avait pas réussi à se débrouiller tout seul, ce n'était plus le moment de voler à son secours ; déjà des voix gutturales proféraient des imprécations devant la porte, tandis qu'un bras martelait le battant à coups de crosse.

Le vieux relieur et sa fille disparurent par l'ouverture de la trappe. Coplan éteignit la-lampe et dévala à son tour l'échelle métallique qui menait au sous-sol.

- Rabaissez la planche ! souffla Tatiana.

Coplan obéit. La fille passa une barre de fer dans les anneaux d'acier dont était pourvue la fermeture de la trappe.

- Il leur faudra plus d'une heure pour démolir le plancher, dit-elle. Sauvons-nous !...

Ils se trouvaient dans une cave humide, basse de plafond, au sol de terre battue. Tatiana décrocha une lampe-torche fixée dans la muraille par un support de laiton.

- Suivez-moi, dit-elle.

Une série de caves étroites faisait suite à la première. Puis, au moment où il n'y avait plus d'issue apparente, la jeune fille se dirigea vers le mur du fond, braqua le faisceau de sa lampe sur les moellons rongés de salpêtre, chercha un instant, retira une pierre qui semblait scellée dans le mur, actionna un disjoncteur et remit la pierre en place.

Sous les yeux ébahis de Coplan, un pan de muraille tourna, démasquant un orifice rectangulaire.

- Dépêchez-vous ! chuchota la jeune fille. L'ouverture ne dure que quarante secondes...

Effectivement, Francis avait à peine franchi létroit passage que le pan de mur pivotait et reprenait sa place.

- Pauvre Fedorovitch, dit Tatiana... C'est lui qui avait construit tout cela et il n'a jamais pu s'en servir... Il a été arrêté en pleine rue...

- Où sommes-nous ? s'enquit Coplan tout en longeant le tunnel ovale qui, par une pente douce et régulière, s'enfonçait dans les profondeurs du sol.

- Nous allons arriver à la rivière, répondit-elle. Ces tunnels datent de l'époque où les ingénieurs préparaient le métro. La ligne passe sous la Moskva et les travaux avaient été précédés par de nombreux sondages. Quand Fedorovitch a découvert les plans de ces anciens creusements, il a vu le parti qu'on pouvait en tirer pour organiser un local bien protégé... Nous avons loué la vieille maison de l'impasse uniquement à cause de ce souterrain...

Le vieux Mirovine marchait en tête. Tatiana l'éclairait en braquant la lampe-torche devant le vieillard. Coplan était à l'arrière-garde et avançait dans le noir.

Le relieur s'arrêta soudain. Une longue vibration ébranlait le tunnel.

- C'est le métro, dit la fille, ne vous inquiétez pas.

Quand les douze coups de minuit sonnèrent à l'horloge du Kremlin, Mirovine, Tatiana et Coplan longeaient le boulevard Kirova.

Ils avaient fait un interminable détour pour remonter vers les quartiers animés de la ville. C'était la seule façon d'être en sûreté pour atteindre la maison de Mme Lovarinia, au sud de la cité.

La vieille dame aux cheveux blancs les accueillit sans récriminer.

- A la grâce de Dieu, murmura-t-elle quand Tatiana l'eut mise au courant des événements dramatiques de la nuit.

- Mon ami n'est pas rentré ? demanda Coplan soucieux.

- Non, je n'ai vu personne...

A cet instant précis, quelques coups discrets contre la boîte aux lettres annoncèrent une nouvelle visite. Hélas ! ce n'était pas Hodson : c'était le capitaine Kaliov.

- Votre ami est mort, annonça-t-il d'une voix dure. Malgré toute ma prudence, les gens du 4" Bureau (4e Bureau : Service de Renseignements de l'Armée Rouge) ont bien failli me coincer ! Il s'en est fallu d'un cheveu...

Kaliov ôta sa casquette, se laissa choir dans un fauteuil et, pressant les doigts de sa main droite contre ses paupières, il resta un moment immobile et silencieux; comme s'il avait besoin, avant tout, de regrouper ses esprits.

Autour de lui, les autres demeuraient figés. Coplan avait allumé une cigarette et fumait. Pensif, le regard lointain, il songeait à Glen Hodson... Il y avait à peine cinquante heures que l'Américain lui avait demandé en blaguant si c'était pour lui fabriquer un cercueil qu'on prenait ses mesures !...

Kaliov se secoua soudain et leva les yeux vers Francis.

- Je vais vous expliquer, commença-t-il... Il y a trois mois, un de nos agents a été arrêté en flagrant délit au moment où il photographiait les plans d'un nouvel avion, au bureau d'essai de

l'usine Gorkovo, à Iokonga... Cette catastrophe a déclenché une série d'arrestations et la plupart de nos hommes ont été repérés pas les Services Secrets : quand j'ai appris ce qui se passait, il était trop tard. Je n'ai réussi a sauver qu'une poignée d'amis... Après quelques semaines, les Services Secrets ont transmis les dossiers au département militaire du M.V.D., selon le processus habituel. Naturellement, je me suis arrangé pour classer l'affaire après un simulacre d'enquête. Or, ce que j'ignorais, c'est que le 4e Bureau avait reçu copie des rapports secrets... Les agents de l'Armée ont mis sur pied une surveillance de tous les endroits où le nommé Fedorovitch avait coutume de se rendre, et, notamment, au local de Mirovine... Ce soir, à peine vous avais-je quitté, que je me suis rendu compte que l'impasse était gardée par deux soldats, je me suis fait connaître et j'ai moi-même parlé de la maison du vieux relieur... J'étais obligé de prendre les devants, sans quoi j'étais compromis à tout jamais... J'ai donc raconté aux soldats que je faisais une enquête discrète dans toutes les vieilles bicoques de l'impasse... Et c'est alors que votre ami est sorti... Vous devinez le reste : j'ai pris le commandement et j'ai ordonné d'arrêter notre camarade... Je comptais lui fournir moi-même un alibi par la suite. Malheureusement, il a tiré sur un des soldats, et il a essayé de tirer sur moi... Il a dû croire que je jouais un double jeu, évidemment... L'autre soldat a tiré comme un fou ; il a vidé tout son chargeur sur notre ami ! J'ai dû faire feu moi aussi... A l'autopsie on retrouvera les balles de mon revolver... Et je dirai que j'ai tiré le premier... Je serai cité à l'ordre...

Il se tut. Une amertume terrible burinait les traits de son visage glabre et pâle.

Coplan articula :

- Vous n'avez rien à vous reprocher... Vous travaillez ici dans des conditions effroyables et vous avez fait ce qu'il fallait faire... J'irai donc seul à Kronstadt et je ferai de mon mieux. Prévenez le chef. Racontez-lui l'affaire et, si c'est possible, insistez pour qu'il me fasse partir le plus vite possible...

- Vous ne pouvez pas rester ici ce soir, dit Kaliov d'un air tourmenté. Vous, Tatiana, Mirovine et Lovarinia, c'est trop dans un

même lieu... Préparez vos bagages, je vais vous emmener ailleurs...

Ils quittèrent peu après la maison de la brave Lovarinia. Le capitaine conduisit Coplan jusqu'à un haut immeuble moderne de l'avenue Korovi.

- Au septième étage, appartement de gauche, dit-il en glissant une clé dans la main de Francis. Ne sortez pas, ne faites rien avant d'avoir reçu mon coup de téléphone. Je vous demanderai des nouvelles de Youri en guise de mot de passe. Adieu !...

Il y avait un ascenseur, mais, selon son habitude, Coplan préféra monter à pied, histoire de reconnaître un peu les lieux. L'immeuble n'était pas aussi luxueux qu'on l'aurait pensé d'après son aspect : les entrepreneurs avaient visiblement travaillé au prix de revient le plus bas. Néanmoins, les trois pièces où Francis installa ses quartiers provisoires ne manquaient pas de confort. Living, chambre à coucher, cuisine. Pas de salle de bains.

Le plus déroutant, c'est qu'on aurait juré que l'appartement avait été occupé jusqu'au matin de cette journée. Il y avait un reste de pain dans l'armoire, une tasse avec un fond de café noir sur la table du living, et, dans un des placards, une bouteille de bière entamée.

Coplan, pas trop rassuré, tourna pendant dix minutes d'une pièce à l'autre. Finalement, il déposa son sac et, faute de mieux, décida de se coucher tout habillé.

Il allait s'endormir quand un léger bruit attira son attention. Était-ce une idée ? Était-ce un mauvais tour que lui jouait son imagination ? L'impression d'insécurité qu'il éprouvait dans cette chambre inconnue l'énervait... Son instinct lui conseilla de ne pas rester sur le lit... Il se leva et empoigna son automatique. Dans le noir, il se glissa sur la pointe des pieds derrière le vieux paravent de laque qui cachait une commode transformée en lavabo.

Dix secondes s'écoulèrent. Puis, un étrange frottement assourdi le fit tressaillir. Cette fois, pas de doute : quelque chose de très mystérieux se passait dans l'appartement. On eût dit qu'une main invisible faisait glisser un tapis sur le plancher...

Le souffle bloqué, il attendit.

Il y eut alors, très net, un déclic. Mais, chose bizarre, le bruit semblait s'être produit au milieu de la chambre, et non du côté de la

porte...

S'agenouillant derrière le paravent de laque, Francis dégagea le cran de sûreté de son arme.

CHAPITRE VIII

Cette fois, ce n'était plus un tapis qu'on glissait : c'était bel et bien un meuble !

Coplan éleva son automatique jusqu'à la hauteur de sa joue, puis, se penchant légèrement de côté, il prépara au juger sa ligne de tir.

Un rectangle de lumière se dessina tout à coup dans la chambre, et une voix demanda :

- Tu es là, Youri ?...

Coplan ne broncha pas. La voix - une voix de femme - haussa légèrement de ton pour demander de nouveau :

- Tu es rentré, Youri ?...

La lumière du lustre s'alluma. Effaré, Coplan rabaissa son arme. Il avait déjà fait face à pas mal de situations surprenantes au cours de sa carrière, mais, à vrai dire, celle-ci dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer. Au milieu de la chambre, complètement nue et très belle avec ses longs cheveux noirs dénoués sur ses épaules, une jeune femme de vingt-trois ou vingt-quatre ans examinait d'un œil indécis la chambre apparemment déserte. Impressionnée par le silence qui l'entourait, la femme fronça ses sourcils noirs. Elle avait l'air de se trouver devant un problème difficile à résoudre. Coplan ne put s'empêcher de l'admirer à travers la fente du paravent. Grande, superbement sculptée, elle se dressait dans la lumière comme une Vénus audacieuse. Ses longues jambes, ses cuisses satinées, sa poitrine admirable et les épaules nacrées étaient dignes de son visage ovale où la bouche rouge et sensuelle éclatait comme une fleur à la fois douce et agressive. Les bras pendants, elle agitait ses doigts avec nervosité.

Coplan se redressa.

- Bonsoir, murmura-t-il.

La fille sursauta et se tourna avec vivacité vers le paravent. En voyant cet inconnu qui la dévisageait, elle parut littéralement clouée au sol par la stupéfaction.

Coplan contourna le paravent sans cesser de regarder la femme. Et elle, subjuguée, le fixait comme si elle refusait encore de croire que c'était bien un être réel qui la regardait de la sorte; avec un petit sourire au coin des lèvres.

Mais, fit-elle subitement en portant ses mains à sa poitrine... Youri n'est pas là ?

- Non... Je suis un de ses amis...

- Mais...

Dans son désarroi, la magnifique fille d'Eve ne trouvait rien d'autre à dire, semblait-il.

Coplan s'avança et passa tranquillement derrière sa visiteuse en ayant soin de ne pas s'approcher trop pour ne pas la mettre en fuite. Puisque les choses en étaient là, il fallait savoir ce que cette histoire signifiait. Il fallait surtout couper toute retraite à la fille.

Elle tournait sur elle-même, le suivant des yeux. Il murmura d'un ton engageant :

- Je vois que vous avez une entrée particulière pour pénétrer dans cet appartement...

Effectivement, le mystère de son arrivée étrange était déjà éclairci. L'armoire à glace avait été repoussée d'une trentaine de centimètres ; derrière l'armoire, une porte communicante. L'appartement contigu pouvait, en certaines circonstances, ne faire qu'un seul logement avec les trois pièces où Kaliov avait abrité Francis. C'était ainsi dans la plupart des immeubles modernes ; l'État, prévoyant, avait pensé aux familles nombreuses qui ne pouvaient pas se caser dans un « trois-pièces »...

- Vous êtes seule ? questionna-t-il.

- Oui...

Elle secoua la tête d'un petit mouvement plein de fierté, et ses cheveux sombres dansèrent sur ses épaules soyeuses.

- Je vais vous expliquer, dit-elle à mi-voix...

Vous êtes un ami de Youri, n'est-ce pas ?

- Oui.
- C'est lui qui vous a envoyé ici ?
- Comme vous le voyez.
- Et lui ? Quand reviendra-t-il ?
- Je l'ignore...
- Il y aura demain trois semaines qu'il est parti. Et sans me dire un mot !... Où est-il ?...

Pour se donner le temps de réfléchir et de tâter le terrain, Coplan fit une diversion.

- Vous feriez peut-être bien de vous couvrir, suggéra-t-il.

La fille haussa les épaules et répliqua, hargneuse :

- Je n'ai rien à me mettre. Mes vêtements sont bouclés dans le cabinet de toilette. Mon mari m'enferme toute nue dans la chambre à coucher, le salaud !
- Ah ?...

D'un air résolu et provocant, la fille se dirigea vers le lit sur lequel Francis s'était allongé un instant plus tôt. Elle tira les couvertures, se glissa entre les draps et ramena les couvertures sur elle...

- Je croyais que c'était Youri qui était revenu, dit-elle... Depuis bientôt deux mois, je le rejoignais dans ce lit toutes les nuits.

Elle précisa :

- Sauf le samedi soir, bien entendu... Mon mari est chef d'une équipe de nuit au Métropole.
- Et il est jaloux, si je comprends bien ?
- C'est un fou, un malade, un anormal, dit-elle haineusement. Quand il m'a épousée, il y a environ un an, je croyais que c'était un homme comme les autres... Ah, ouiche ! Il est incapable de faire ce qu'un homme doit faire pour que sa femme soit heureuse... Malgré cela il m'interdit de sortir. C'est un sale flic !...

Elle regarda Coplan droit dans les yeux et questionna :

- Youri ne vous a pas parlé de moi ? Je m'appelle Mila...

Francis se sentit aussi à l'aise qu'un éléphant dans la boutique d'un marchand de porcelaines.

- Vous savez bien que Youri ne parle jamais de ses affaires personnelles, murmura-t-il en affichant une mine assez détachée.

- Bon, dit-elle, j'ai compris. Vous êtes aussi de la police, hein ? Comme Youri et comme mon mari... Il n'y a que des flics dans cette maison.

- On ne peut rien vous cacher, dit Coplan à tout hasard.

- Vous croyez que Youri reviendra ? insista-t-elle.

- Puisque c'est son appartement...

- Oh ! ça ne veut rien dire ! Si vous saviez le nombre de types qui ont vécu ici en l'espace d'un an !... Ils arrivent un soir, ils restent une semaine, parfois deux, parfois plus longtemps, et puis, pfff ! Ils disparaissent comme par enchantement... On peut dire que vous avez une existence mouvementée, vous autres flics en civil...

Coplan devina la combine machinée par le capitaine Kaliov. Cet appartement était un relais réservé aux agents civils du M.V.D. Pour cacher des suspects, c'était évidemment un endroit idéal : la police et les types du contre-espionnage pouvaient fouiller la ville de fond en comble, ils ne penseraient jamais à visiter leur propre repaire ! Mais Kaliov devait avoir des tuyaux de première main pour jouer à ce petit jeu-là.

- Dans un sens, dit Coplan, je comprends votre mari. Si j'avais une femme aussi jolie que vous, je serais sûrement très jaloux... Mais; bien entendu, je m'arrangerais pour ne pas la priver de... de tendresse.

- J'aime qu'on me dise que je suis jolie, avoua-t-elle en repoussant les couvertures pour mieux laisser apprécier les trésors de sa beauté.

Puis, comme si elle était troublée par sa propre splendeur, elle articula tout bas :

- Youri me trouvait belle... et il savait me rendre heureuse.

Coplan s'approcha du lit. Une émotion bizarre faisait battre son sang à ses tempes. Certes, il désirait déjà cette femme et il allait répondre à l'offrande informulée qui émanait d'elle et qui faisait palpiter sa nudité. Mais, par un mystérieux enchaînement de pensées, il songeait surtout à Hodson ! Hodson qui avait trouvé la mort brutale au moment où il s'y attendait le moins. Il était mort en service commande ; son corps déchiqueté par les balles russes

gisait sans doute sur une dalle de marbre à la morgue de la police municipale.

« Et moi, pensa Coplan, au lieu de retourner dans la chambre vieillotte de la maison de Mme Lovarinia, dans cette chambre où, logiquement, j'aurais dû séjourner jusqu'au jour J de mon nouveau destin, voilà que le hasard me fourre dans cet appartement où une femme jeune et belle s'offre à mon plaisir !... »

Était-ce une dernière faveur de la fatalité ? Était-ce un ultime cadeau de la vie chaude et frémissante ?

Subitement envahi par une envie furieuse d'arracher encore au monde quelques parcelles de bonheur et de griserie, Coplan éteignit la lumière, se dévêtit en hâte, se glissa dans le lit et enlaça la femme.

Ce surprenant intermède se répéta pendant quatre nuits. Au matin du cinquième jour, Kaliov téléphona pour annoncer l'arrivée d'un message. Vers midi, en effet, la concierge de l'immeuble glissa un pli sous la porte. L'enveloppe ne contenait qu'un billet de consigne délivré par la gare de Saratov. Dans un coin du ticket, le chiffre 15 écrit au crayon indiquait l'heure à laquelle on devait aller chercher l'objet en question.

Coplan apprit ainsi que son départ était fixé au lendemain matin. Il devait se trouver à huit heures, avec ses bagages, dans la salle 18 du Bureau de la Main-d'œuvre, au boulevard Petrovka.

La valise déposée en consigne contenait une série de pièces d'identité au nom de Nikolas Khovaleff, ingénieur, né à Tula, ainsi qu'une biographie complète de ce personnage. Coplan était instamment prié d'étudier sans retard et à fond ce texte dactylographié de quatre pages. La carte de travail, le permis de résidence et le laissez-passer du pseudo Khovaleff portaient la photo de Coplan - une des photos prises par Tatiana. Quelques lignes en code donnaient le mot de passe de la mission et recommandaient la prudence la plus extrême : des agents du M.V.D. étaient mêlés au groupe de techniciens en partance pour Kronstadt.

Tout cela était organisé de main de maître. Coplan passa son après-midi à apprendre par cœur la vie passée de son futur personnage.

Cette nuit-là, - la nuit du vendredi au samedi, - la fougueuse Mila se montra follement passionnée dans les bras de son nouvel amant. Sans doute voulait-elle compenser d'avance la funèbre nuit conjugale qui l'empêcherait de passer dans l'appartement voisin ? Ou bien pressentait-elle que Francis allait s'en aller, lui aussi, pour ne plus jamais revenir ?...

Coplan, de toute manière, eut à cœur de ne pas décevoir sa partenaire ; l'imminence de son départ lui insufflait d'ailleurs une ardeur qui n'était nullement feinte. Mila était belle et l'amour la rendait plus belle encore. Tandis qu'elle rêvait dans les bras de Francis, somptueuse, tout alanguie par un premier tournoi qui avait accentué le cerne bleuté de ses grands yeux, il la contempla longuement. C'était une créature merveilleuse, avec ses cheveux noirs,.. sa peau douce, sa chair aux formes parfaites...

Le lendemain matin, à huit heures précises, il gravissait d'un pas ferme l'escalier de marbre qui menait au second étage du ministère du Travail. C'était là, dans l'aile droite d'un ancien palais datant de l'époque des tsars, que siégeait le Bureau de la Main-d'œuvre. Une cinquantaine d'hommes attendaient dans la salle 18, tous relativement jeunes et munis, comme Coplan, des deux valises réglementaires.

Les formalités de contrôle durèrent plus d'une heure. Ensuite, un fonctionnaire, sanglé dans l'uniforme kaki des grosses légumes du Parti, fit aux partants un petit discours afin de les exhorter au courage, à la volonté de travail, à la discipline et au dévouement.

A dix heures, par groupes de douze, les techniciens furent embarqués dans des camions de transport de l'armée, et le convoi se mit en route.

L'autostrade du nord-ouest, remarquable artère moderne, permit aux camions de filer à toute allure. Coplan, comme ses compagnons de voyage, s'enferma dans un mutisme absolu. Même à la halte de Bologoïe, où le convoi s'arrêta pour un bref déjeuner dans une

caserne, il n'y eut aucune conversation entre futurs collègues. De toute évidence, tout le monde préférait se tenir sur ses gardes. Techniciens et spécialistes, habitués aux consignes de prudence fréquemment renouvelées par les autorités, semblaient avoir perdu cet amour du bavardage et de la discussion qui fut pendant si longtemps la caractéristique dominante du peuple russe.

Coplan enregistra ce phénomène inattendu : alors que la foule de Moscou était demeurée joviale et loquace, - moins soucieuse même que les foules occidentales, - la jeune génération, dressée dans les innombrables écoles techniques de l'U.R.S.S., paraissait obstinément taciturne.

Il était un peu plus de sept heures quand le convoi arriva à Leningrad. Le soir était tombé. Les camions traversèrent la ville et Coplan put saisir au passage quelques images qui lui rappelèrent son premier séjour dans cette ville magnifique.

La Perspective Nevski était tout illuminée. Avec ses palais, ses édifices, ses magasins, la grande avenue était superbe.

Enfin, dans la banlieue industrielle au nord de la cité, les voyageurs débarquèrent et furent conduits dans un hôtel où un dîner de gala les attendait.

Coplan eut l'impression que la sollicitude du gouvernement cachait un dessein inavoué : le banquet organisé en l'honneur des ingénieurs venus de Moscou fut interminable, et, quand les voyageurs montèrent dans le puissant autocar qui devait les mener à Kronstadt, terminus de cette expédition, l'obscurité nocturne était tellement dense qu'il n'y avait plus moyen de prendre des repères le long du trajet. En somme, la dernière étape fut accomplie dans une sorte de black-out qui n'était sûrement pas dû au hasard.

Le groupe de douze hommes dont Coplan faisait partie fut dirigé vers un baraquement ; là, un chef de chambrée accueillit ses nouveaux pensionnaires et leur désigna à chacun un lit, une armoire, une petite table et un fauteuil.. Coplan ne put réprimer une petite moue de déception et de contrariété en découvrant qu'il allait vivre en communauté avec onze collègues, parmi lesquels se trouvait probablement un agent du contre-espionnage.

Avant le couvre-feu, il y eut une nouvelle séance de vérification avec contrôle des cartes de travail, des pièces d'identité et des laissez-passer spéciaux.

Un des chefs du personnel de l'usine emporta du reste toutes les cartes de travail, non sans avoir souhaité la bonne nuit à ses nouveaux collaborateurs.

Mais Francis eut quelque peine à s'endormir. Maintenant qu'il était à pied d'œuvre, sa mission lui paraissait encore plus ardue.

Il pensa au pauvre Hodson, puis à Mita qui dormait dans le lit de son mari. Finalement, il évoqua la douceur nostalgique de l'automne parisien : les quais de la Seine, les Champs-Elysés... Alors, avec un sourire lointain, il s'endormit en traçant sur toutes ces choses du passé un large trait, pour n'être plus que Nikolas Khovaleff.

Le lendemain, la matinée fut consacrée à une série d'interrogatoires qui se déroulèrent dans le bureau de l'ingénieur en chef. Ensuite, après quelques épreuves d'ordre professionnel, Coplan fut emmené par un moniteur d'éducation physique qui lui fit faire, sur le terrain de sport de l'usine, des tas d'exercices destinés à sonder sa résistance nerveuse et musculaire.

A 3 heures de l'après-midi, il passa devant les membres de la Commission Supérieure de l'usine.

- Le Ministère a placé dans votre dossier une fiche qui vous désigne d'une manière toute spéciale pour les essais, dit le Président de la Commission, un gros type au visage gras et rose. Les épreuves confirment que vous êtes qualifie pour cette section. Nous comptons sur votre dévouement et sur votre loyauté.

Le gros pacha scrutait Coplan d'un air malveillant. Mais ce n'était sans doute que par déformation professionnelle qu'il affichait cette mine revêche, car il avait plutôt l'aspect d'un bon vivant.

Il se pencha vers le secrétaire de la Commission et lui dit d'un ton détaché :

- Inscrivez... Section E.P.U.S... Nikolas Khovaleff, carte numéro 57.931...

Puis, décrochant le téléphone intérieur qui se trouvait à portée de sa main, il demanda dans l'appareil :

Camarade Assamov, voulez-vous venir prendre un nouvel ingénieur-technicien pour votre section... Oui, immédiatement.

Deux minutes plus tard, guidé par le nommé Assamov, Coplan faisait son entrée dans le laboratoire de la section E.P.U.S. où une centaine d'hommes travaillaient en silence autour d'un étrange appareil dont la forme faisait penser à celle d'un bathyscaphe. Entièrement construit au moyen de panneaux coulés dans une matière transparente, l'engin était suspendu au plafond du vaste hall par des chaînes à crémaillères.

- Voici le prototype du Vozok VII, dit Assamov... Les premiers essais en mer commenceront dès demain à l'aube. D'ici là, vous pourrez étudier les plans de l'appareil au bureau d'étude et vous familiariser avec les problèmes qui s'y rapportent. En gros, il s'agit d'un submersible auxiliaire dont la mission consiste à poser des mines atomiques dans les eaux et dans les ports de l'ennemi... Venez je vais vous montrer les plans détaillés de l'engin.

CHAPITRE IX

Le soleil se levait sur la mer. Située à l'extrême périphérie ouest de l'île fortifiée, l'usine NEVA (l'un des principaux centres de constructions de la marine de guerre soviétique) étirait ses gigantesques bâtiments de briques et de béton sur une surface de plus de trois mille mètres carrés..

Protégée par un double barrage de barbelés, l'usine était en outre gardée nuit et jour par plusieurs détachements de *militzioners*. La mitraillette sous le bras, les policiers en capote bleue et coiffés du bonnet de fourrure grise allaient et venaient sans arrêt le long des hautes murailles d'enceinte derrière lesquelles l'U.R. S.S. forgeait les armes secrètes de sa stratégie navale.

Une brume blanchâtre estompait la côte lorsque les techniciens de la section E.P.U.S. montèrent dans les camions qui devaient les

conduire avec leur matériel au quai d'embarquement. Des vedettes rapides attendaient les ingénieurs. Elle s'élancèrent bientôt vers le large et, trois quarts d'heure plus tard, la section était transbordée sur un torpilleur dont la masse grise se confondait avec la grisaille de l'aube.

Le torpilleur navigua lentement en direction d'Hogland, petite île située au centre même du golfe de Finlande. Mais le navire stoppa bien avant d'avoir atteint l'île, et les essais commencèrent.

Quatre ingénieurs - parmi lesquels se trouvait le faux Nikolas Khovaleff - prirent place dans une bathysphère. Les quatre hommes, à vrai dire, n'avaient plus du tout l'aspect humain. Vêtus de leur combinaison spéciale antiradiations, et engoncés par surcroît dans un survêtement chauffant, ils ressemblaient à des monstres issus d'un conte fantastique.

Pendant quarante minutes, immergés à plus de cent vingt mètres de profondeur, les quatre techniciens attendirent. Enfin, le signal lumineux de la liaison téléphonique se mit à clignoter et le chef d'équipe actionna la manette d'écoute.

Une voix métallique et nasillarde annonça :

- Le Vozok sera largué dans huit minutes. Mettez vos appareils de contrôle en batterie...

Immédiatement, les ingénieurs s'activèrent autour des nombreux compteurs qui encombraient la sphère de contrôle... Les écrans récepteurs des lointaines caméras télévisionneuses s'allumèrent.

Pendant quelques instants, ce fut le vide flou des ténèbres sous-marines, le silence légèrement bourdonnant des profondeurs aquatiques. Puis, très mystérieuse, la silhouette du Vozok se dessina sur l'écran de télévision.

Coplan surveillait avec attention la télécommande dont il avait la responsabilité. Le submersible en fibre de verre avançait en trajectoire oblique, gagnant peu à peu le fond, du golfe. Et, une demi-heure plus tard, des entrailles même de cet insolite carrosse transparent (Vozok, en russe, signifie petit carrosse. C'est probablement par allusion à sa transparence que le submersible a été baptisé de la sorte), des boules grisâtres tombèrent,

descendirent lentement, doucement, pour atterrir sans heurt sur le fond sableux du golfe.

Coplan dicta à un de ses collègues les chiffres marqués par les compteurs.

Déjà le Vozok virait, reprenait de la hauteur et s'éloignait, pareil à un fantôme irréel.

Par téléphone, le chef d'équipe communiqua les résultats de cette première phase de l'opération. Quelques minutes après, le micro annonça :

- Mise à feu dans quarante secondes...

Les quatre monstres enfermés dans la sphère tinrent leur respiration.

Et, brusquement, une série de violentes détonations firent tourbillonner l'eau. Des vagues, des jets de sable et des débris de plantes aquatiques vinrent fouetter furieusement des blindages de la sphère étanche.

Les compteurs enregistraient, les hommes notaient, et chacune des manœuvres prévues par le plan des essais se déroulait avec une précision mathématique. La radioactivité de l'eau, résultant de l'explosion des charges expérimentales, allait être mesurée en divers points du golfe.

Coplan arborait une expression grave et tendue. En réalité, s'il était anxieux, ce n'était pas du tout à cause de l'expérience à laquelle il participait. Depuis la veille, il était sous le coup d'une tragique désillusion... Maintenant qu'il jouait un rôle de premier plan dans cette expédition ultra-secrète, il avait acquis la certitude qu'il jouait perdant...

Ce soir-là, dans la chambrée, allongé sur son lit en attendant l'heure du dîner, Francis dut faire un effort pour dissimuler la rage noire qui faisait bouillir son sang.

Trois mille kilomètres en territoire ennemi, des prodiges de ruse et d'audace, des risques inimaginables, des complicités, la mort de

Botchak et de Glen Hodson, le meurtre des deux policiers de l'île Zabourounia... Et tout cela POUR RIEN !

Car les faits étaient là, irrécusables, implacables. Dans Kronstadt, ville interdite, citadelle secrète de la Marine Soviétique, les laboratoires militaires de l'usine Neva procédaient à la mise au point d'une invention déjà dépassée par les travaux du Génie Maritime des États-Unis. Ces nouveaux submersibles en fibre de verre, ces dispositifs pour la pose des mines atomiques, Coplan les connaissait ! Il avait même fait le voyage Paris-Washington pour aller chercher les dossiers secrets relatifs à cette question ! Mais depuis, les sous-marins du type Vozok avaient été abandonnés au profit d'un engin autrement efficace, autrement sensationnel ! (La marine américaine aurait cependant commandé vers la fin 1953, à certain chantier naval britannique, la construction de quelques sous-marins conçus pour la pose des mines atomiques - appelés familièrement «œufs de mer » - dans les ports ennemis)

Il y avait de quoi s'arracher les cheveux.

D'autant plus qu'il faudrait peut-être attendre bien longtemps l'arrivée problématique d'un agent de liaison de L.S.A. 77, et que tout ce temps serait gaspillé en pure perte...

Une profonde amertume pesa dès lors sur Coplan ; et les jours qui suivirent s'écoulèrent avec une lenteur désespérante, de plus en plus monotones, de plus en plus insipides à mesure que toute éventualité de découvrir autre chose que l'inutile Vozok se confirmait.

Il y avait exactement deux semaines que Coplan vivait à Kronstadt quand, un matin, quelques minutes avant le premier signal de la sirène dont les hurlements annonçaient le commencement et la fin de la journée de travail, les employés du Service d'Entretien vinrent dans la chambrée pour rassembler les colis de linge destinés au lavoir. Les ingénieurs avaient droit à un colis de blanchissage par semaine ; chacun préparait son paquet et y joignait un relevé que l'employé parafait après vérification. Le linge propre était ramené et distribué par la même occasion.

- Vous feriez bien d'être un peu plus économe, camarade Khovaleff, murmura négligemment l'employé qui pointait la liste des

objets remis par Coplan.

Un peu estomaqué, Francis fronça les sourcils. L'employé, un jeune type au visage maigre, aux pommettes saillantes, aux cheveux d'un blond presque roux, ajouta sans lever les yeux :

- A l'avenir, mettez vos chemises quelques jours de plus... Nous sommes débordés... Il faut penser aux autres, et non vivre comme si vous étiez le centre de l'univers...

Coplan encaissa le coup sans broncher.

Le blond signa la fiche ; la dernière boucle de son parafe se termina par un chiffre 2 à peine esquissé mais suffisamment reconnaissable pour qui était prévenu.

Dans les plis de la seconde chemise de son colis, Francis trouva un petit morceau de papier de soie qu'il glissa dans sa poche. Vers dix heures, se rendant aux toilettes, il urina sur le bout de papier. Les vieux procédés ont l'avantage de ne pas nécessiter d'autre matériel que celui que la nature fournit à tout le monde. L'urine fit apparaître le texte du message :

« Prière communiquer nouvelles dans prochain colis. Dans la poche de la blouse, code 22 K.S. »

La semaine suivante, Coplan annonça donc les nouvelles catastrophiques et réclama une intervention urgente pour que sa mission manquée fût écourtée dans toute la mesure du possible.

Quiconque eût trouvé par mégarde le carré de papier que l'ingénieur Khovaleff avait oublié par inadvertance dans la poche de son blouson sale, n'y aurait lu qu'un fragment de poème : quelques strophes de Pouchkine, transcrites de mémoire et d'ailleurs pleines d'erreurs.

Mais à peine ce message était-il parti qu'un événement bizarre se produisit. En soi, cet événement fut sans importance : un des monteurs de l'équipe attachée à la section E.P.U.S. fut l'objet d'un blâme à la suite de plusieurs négligences graves dans l'exécution de son travail.

Ce blâme fut prononcé par le Chef du Personnel, en présence de tous les ouvriers et ingénieurs de la section.

Après la fin du travail, tandis que les hommes attendaient dans la chambrée le signal du dîner, quelques-uns des collègues de Coplan

se mirent à discuter avec passion le cas de l'ouvrier coupable, et tous furent d'accord pour déclarer que le type méritait d'être expédié illico à l'usine disciplinaire de Pangoma.

- Histoire de lui apprendre à travailler proprement, conclut un des ingénieurs.

Coplan, intéressé, fut sur le point de poser la question qui lui brûlait la langue, mais il se retint. Ne jamais poser de question était sa règle d'or.

Par chance, une voix rude s'éleva et demanda :

- Qu'est-ce que c'est, au juste, cette usine disciplinaire dont vous parlez ?

- C'est autre chose qu'ici ! répliqua un des techniciens sur un ton sarcastique. Paraît que nos risques ne sont rien à côté de ce qui peut leur arriver là-bas !

- Usine atomique ? insista le type dont la candeur prouvait l'absence d'arrière-pensée.

- On n'en sait rien. Les gens qui s'en vont à Pangoma ne reviennent jamais.

Un autre ajouta d'un air sentencieux :

- Il n'y a pas d'usine atomique en Carélie. C'est sûrement pas de ça qu'il s'agit...

- N'empêche, rétorqua celui qui avait commencé le débat, si on dirige les mauvaises têtes sur Pangoma, c'est que le boulot n'y est pas de tout repos...

La conversation s'arrêta là. Coplan, debout devant son armoire, acheva tranquillement de se raser. Il voulait être prêt au moment du dîner.

Cette histoire de camp disciplinaire le laissait indifférent. Du moins, c'est ce que ses compagnons durent penser. Ils auraient été bien surpris s'ils avaient deviné l'espoir que leurs paroles avaient fait naître dans son esprit. Car il était trop sûr de sa mémoire pour admettre qu'elle put le tromper. Et une chose était absolument certaine : dans la masse des renseignements que Londres, Paris et Washington possédaient sur les activités secrètes de L'U.R.S.S., l'usine de Pangoma n'avait jamais été mentionnée.

Était-ce un centre d'extraction, un laboratoire, un camp d'essai, une usine stratégique ? Mystère...

Pendant plusieurs jours, Francis tourna et retourna ce problème dans sa tête. A la fin, bien décidé à tirer cette affaire au clair, il résolut de poser la question à L.S.A. 77 par l'entremise de l'employé du lavoir.

La réponse arriva en même temps que celle que Coplan attendait à la suite de son premier message.

« *Impossible mettre fin à votre séjour pour l'instant. Patientez. Pangoma, fleuve situé sur le 65° parallèle, en Carélie septentrionale, ne figure pas sur la liste des territoires interdits. On y signale la présence d'une section spéciale du M.V.D., mais nous n'avons pas de renseignements. Interdiction formelle de tenter quoi que ce soit à ce sujet, nous sommes sans liaison et nous ne pouvons assumer cette responsabilité*.»

Coplan jeta dans la cuvette des w.c. le papier sur lequel il avait uriné pour faire apparaître l'encre sympathique.

Puis, songeur, il tira la chasse et s'assura que le message avait bien été englouti par le jet d'eau.

Cette « *interdiction formelle de tenter quoi que ce soit* », c'était exactement, pour Francis, le coup de cravache qui pouvait stimuler son dynamisme. Jusque-là il avait été contraint d'accepter par discipline une certaine passivité. Mais maintenant, il allait forcer la consigne. L.S.A. 77 pourrait penser tout ce qu'il voudrait ; lui, Coplan, allait faire l'impossible pour percer le mystère de Pangoma.

Pendant vingt-quatre heures, Coplan vécut dans un état d'exaltation intérieure. Puis, subitement, sa fièvre tomba et il se demanda s'il n'était pas en train de s'emballer pour des chimères.

L.S.A. avait joué cartes sur tables : pas de liaison possible avec Pangoma. C'est-à-dire, pas de repêchage, pas de transmissions. Raison de plus.

En se lançant dans une telle aventure malgré les avis catégoriques du chef des réseaux russes, Coplan rompait les ponts

et se vouait à une solitude sans pardon. Et peut-être pour rien, là aussi...

Pourtant...

Deux jours plus tard, après un dernier examen de sa situation, Francis, froidement, lucidement, prit sa décision. A partir de ce moment-là, son attitude changea du tout au tout. Il commença par afficher l'expression morne et désenchantée du type qui crève de cafard ; au travail, au réfectoire, dans la chambrée, il demeurait sombre et apathique. Une première faute professionnelle lui valut un avertissement. La deuxième erreur lui attira un blâme public.

Enfin, la troisième gaffe fut décisive. Au cours d'un essai en mer, une fausse manœuvre de l'ingénieur Nicolas Khovaleff entraîna la mort accidentelle de deux mécaniciens spécialisés.

Le soir même, on l'embarquait à bord d'un avion à destination du camp disciplinaire de Pangoma...

CHAPITRE X

Dès que l'avion eut décollé du terrain militaire de Léningrad, Coplan se rendit compte que les événements prenaient une tournure sérieuse. A l'usine Neva, l'ingénieur Khovaleff avait bénéficié d'un régime relativement agréable ; ce n'était pas la liberté au sens occidental du mot, bien sûr, mais les engagés volontaires jouissaient malgré tout d'une certaine indépendance.

Maintenant, tout allait changer : on l'envoyait à Pangoma comme un prisonnier.

Dans la carlingue de l'avion - un appareil d'un type déjà ancien - Coplan et deux autres ouvriers considérés comme « *saboteurs* » étaient gardés à vue par quatre agents du M.V. D. L'attitude sévère des quatre sbires en disait long sur les instructions qu'ils avaient reçues.

Pendant tout le trajet, personne ne prononça un seul mot. Mais Coplan, en dépit de son air morose, demeura aux aguets et l'extrême tension de son esprit lui permit de recueillir quelques

observations qui ne manquaient pas d'intérêt. Le pilote et l'observateur occupaient deux sièges placés côte à côte à l'avant de la cabine ; nulle cloison ne les séparait du reste de la carlingue.

Les yeux mi-clos, perdu dans une rêverie qui lui donnait un masque sans expression, Francis put saisir ainsi les indications qu'il désirait : variations de l'aiguille du compteur de. vitesse et il nota le cap de navigation. Il enregistra en outre les brèves paroles échangées par le pilote et la radio de la base de Leningrad.

L'avion volait depuis près de deux heures, quand le pilote prononça un appel laconique dans le micro placé en permanence devant sa bouche. Un dialogue assez particulier s'établit alors entre l'avion et un poste inconnu dont l'indicatif, maintes fois répété, s'énonçait : Koutno-Podo, C.P.A.

Des chiffres furent communiqués par le pilote, puis l'avion perdit en même temps de l'altitude et de la vitesse.

Quatre ou cinq minutes plus tard, le pilote hocha la tête et, selon l'usage, répéta le message qu'il venait de capter :

- Passage libre, durée cinquante secondes...

Les moteurs se mirent à rugir furieusement et l'appareil trembla de toutes ses membrures. Le compteur de vitesse révéla une accélération maxima. Pendant quelques secondes, le vieux zinc fit penser à un X-3 franchissant le mur du son ! Puis la vitesse tomba et le pilote annonça dans son micro :

- M.R.O. 79 à Koutno-Podo C.P.A... Barrage franchi...

Moins de cinq minutes plus tard, l'avion amorçait sa courbe d'atterrissage.

Comme par hasard, les nouvelles recrues de l'usine de Pangoma arrivaient en pleine nuit. A Kronstadt aussi, la dernière étape s'était terminée nuitamment. Ce devait être un principe adopté une fois pour toutes : le personnel des usines stratégiques ne voyageait pas en plein jour.

Lorsque les agents ouvrirent la carlingue pour faire descendre les trois saboteurs, Coplan constata une chose autrement importante : l'avion s'était posé sur une piste ultra-moderne, violemment éclairée et chauffée ! Grâce à un balisage parfait, il put constater que l'aire bétonnée s'étendait sur une distance considérable, et que sa largeur

égalait celle des pistes à grand trafic. Par contre, à cause même de l'éclairage, il ne put se faire la moindre idée du paysage qui entourait le terrain d'aviation ; au-delà des rampes lumineuses, tout n'était que ténèbres indistinctes.

Les trois prisonniers furent hissés dans un camion et, dix minutes plus tard, ils étaient bouclés séparément dans une cellule. Coplan commença par inspecter sa geôle. La maçonnerie, le lit de fer, les deux couvertures, les grilles de la lucarne, la porte blindée, tout était neuf. Sur les murs blanchis à la chaux, pas un graffiti, pas une inscription. Cette prison ne devait pas être bien viellle.

Brusquement, le guichet carré, dont la lourde porte était pourvue en son centre, s'ouvrit en claquant. Une main tendit par l'ouverture un gobelet rempli de café.

Coplan but avec empressement le liquide chaud. Au vrai, il gelait dans cette cellule.

Il rendit le quart au garde-chiourme. Ce dernier lui passa alors une grosse veste doublée de fourrure.

- Mettez ça pour dormir, dit-il d'un ton bourru. Je reviens dans trois minutes et j'éteins la lumière. Tâchez d'être dans votre plumard...

Coplan obtempéra.

Après l'extinction, il se sentit plus à l'aise pour réfléchir. Plusieurs idées lui trottaient en tête. La première concernait son propre comportement : il ne s'agissait plus de faire le dégoûté maintenant. Ici, de toute évidence, les erreurs professionnelles, les maladresses, les négligences, tout ce qui pouvait tomber dans la catégorie « sabotage » devaient se payer très cher ! Il fallait donc jouer une autre comédie : celle du repentir. Se montrer profondément affligé par le châtiment récolté à Kronstadt et faire preuve d'un zèle convaincu et convaincant.

Une telle ligne de conduite n'offrait guère de difficulté et, tôt ou tard, elle devait donner des résultats. Mais des préoccupations d'un autre ordre agitaient l'esprit de Coplan : de l'ensemble des observations qu'il avait pu faire, une vérité bizarre se dégageait peu à peu.

Tout d'abord, il y avait ce fait capital : Pangoma ne figurait sur aucun des rapports secrets relatifs aux centres industriels stratégiques de l'U.R.S.S. Même le perspicace L.S.A. 77 ignorait l'existence de cette usine disciplinaire !

Or, une série d'indices démontraient d'une façon irréfutable que Pangoma était un lieu d'une importance majeure.

Primo, le terrain d'aviation ultra-moderne attestait l'existence d'un certain trafic aérien les dimensions insolites de la piste répondaient peut-être à des projets d'avenir plus qu'à une situation actuelle, mais le balisage en état de marche prouvait en tout cas qu'il y avait des liaisons, aériennes qui fonctionnaient et que l'aérodrome ne servait pas uniquement à l'arrivée de l'une ou l'autre recrue.

Secundo : la manœuvre à laquelle le pilote s'était livré quelques minutes avant l'atterrissage ne constituait pas un mystère aux yeux de Coplan ; ce dernier avait pu en déduire avec certitude que le camp de Pangoma était protégé par un barrage invisible... Le territoire était défendu même aux avions, ce qui était tout de même assez exceptionnel.

Mais le plus étonnant de tout, c'est que Pangoma ne se trouvait pas sur la liste des zones interdites !

A force de creuser ce problème, Coplan arriva à un conclusion qui, pour être inattendue, n'en suscita pas moins une certaine admiration de sa part vis-à-vis des autorités soviétiques : les chefs de l'U.R.S.S. se payaient bel et bien la tête des gouvernements étrangers !

A Londres, à Washington, à Paris, à Bruxelles, à Bonn, les hommes d’État se moquaient volontiers des Russes qui, derrière leur Rideau de Fer, se livraient avec un entrain puéril et romanesque à tout un jeu compliqué de barrages, de contrôles, d'interdictions et de défenses. Ces mesures de sécurité agissaient en sens contraire, car, chaque fois qu'un décret annonçait au corps diplomatique que telle ville était désormais interdite, les services de renseignements prenaient note de l'information et, vivement intrigués, se hâtaient de lancer leurs agents vers ces territoires défendus.

Or... malgré toutes les prouesses des espions occidentaux, que savait-on du potentiel stratégique russe ? Des agents risquaient

régulièrement leur peau pour pénétrer dans les zones interdites : à Rosta, à Balaklava, à Severomorsk, à Iokonga - partout où la police refoulait l'étranger,- l'Intelligence Service, le C.I.A. ou le 2ème Bureau essayaient de placer des observateurs clandestins dont les rapports ne révélaient jamais rien de bien sensationnel.

Et l'U.R.S.S. - grâce à ce stratagème astucieux - canalisait la curiosité ennemie loin des points réellement importants, ces points dont le nom, n'était jamais mentionné, qui ne figuraient sur aucun décret, que seuls les chefs du Kremlin et quelques détachements spéciaux du M.V.D. connaissaient...

Le lendemain matin, Coplan ne tarda pas à réaliser que ses hypothèses de la veille étaient justes.

A neuf heures, il comparut devant les quatre commissaires qui assumaient la direction du camp. On le mit au courant des règles qui régissaient la vie des travailleurs de Pangoma.

- L'usine disciplinaire n'est pas un bagne, précisa l'un des officiers. Tout le monde peut avoir un moment de défaillance, et le pays n'est pas ingrat : nous n'oublions pas que vous avez souscrit un engagement volontaire... Néanmoins, si vous ne vous conduisez pas mieux qu'à Kronstadt, nous serons obligés de vous considérer comme un saboteur authentique et, comme tel, vous serez remis aux mains des autorités judiciaires... Ayez donc à cœur de vous montrer digne des vrais travailleurs soviétiques.

Là-dessus, un autre commissaire enchaîna :

- Jusqu'à nouvel ordre, votre nom sera remplacé par un numéro. Voici votre carte et votre plaque d'immatriculation. Vous avez le numéro S.E. 367. La journée de travail est de dix heures, avec un jour de congé par mois.

Il est rigoureusement interdit de parler avec les travailleurs d'une autre section. Pour toute réclamation, adressez-vous à l'homme de confiance de votre baraquement.

Coplan écouta toutes ces recommandations d'un air grave et respectueux. Quand la séance prit fin, il fut conduit au vestiaire où on le gratifia d'un équipement complet : combinaison de travail, manteau de fourrure, bottes de cuir, bonnet de grosse laine avec oreillettes, gants, etc...

Ensuite, encadré par deux soldats et guidé par un jeune capitaine, il quitta le bâtiment principal. C'était sa première sortie, son premier contact réel avec le camp. Ce qu'il vit dépassa de loin ce qu'il avait imaginé...

Le paysage n'était qu'une immense steppe couverte de neige. Ici, c'était l'hiver et cet hiver avait déjà la rigueur des étendues impitoyables du Grand Nord. L'air était glacial, piquant, mais d'une sécheresse vivifiante.

Dans toute cette blancheur, la piste grise du terrain d'aviation traçait un vaste rectangle dont on ne voyait pas le bout. Les installations de l'usine se trouvaient à l'ouest de la piste, à cinq ou six cents mètres ; elles se composaient d'une succession de bâtisses de béton, basses et trapues, percées de fenêtres minuscules que protégeaient des grillages d'acier. A quelque distance de ces espèces de bunkers, les baraquements construits en rondins s'alignaient par rangées de cinq.

Enfin, comme autour de toutes les usines de guerre, un triple barrage de barbelés marquait les limites du camp. Des soldats montaient la garde. De plus, et c'était très significatif, d'autres soldats faisaient le guet dans les hauts miradors placés tout au long des barbelés, de vingt en vingt mètres. En somme, Pangoma était une place forte cachée dans la toundra.

Coplan, alias Nikolas Khovaleff, présentement S.E. 367, fut solennellement confié au chef de chambrée du baraquement 12. Ce chef de chambrée était un militaire : capitaine Alex Vitoreski. Il paraissait âgé d'une trentaine d’années et il avait une tête de poisson : grosse face ronde et pâle, mâchoire inférieure lourde, petite bouche en retrait, oreilles plates. Impossible de le regarder sans penser à la gueule d'un énorme saumon : il en avait même les yeux, de petits yeux striés de filaments rouges. De toute évidence, le capitaine Vitoreski etait un animal à sang froid.

Comme à Kronstadt, Coplan hérita d'un lit, d'une armoire, d'une table minuscule et d'une chaise. Au-dessus du lit, peint en chiffres noirs, le numéro 367.

A treize heures précises, une sirène annonça la pause du déjeuner. Le capitaine Vitoreski emmena son nouveau pensionnaire

au réfectoire de la section S.E., le présenta au chef de la section et retourna à son baraquement.

Après un repas copieux mais de qualité médiocre, 367 fut enfin initié à ses nouvelles fonctions, Piloté par son chef de section, il pénétra dans un des blockhaus de béton et on lui confia une machine au moyen de laquelle, comme on le lui expliqua, il devait contrôler le fonctionnement des bouchons à soupape que lui apportait un ouvrier à l'atelier voisin.

Coplan acquiesça. Mais le chef de section resta à côté de lui pour vérifier s'il était capable de faire le travail en question. Il fut rapidement édifié.

- Très bien, dit-il... Je vois que vous n'êtes pas un novice. Je vous rappelle néanmoins que votre contrôle doit être aussi sévère que possible. S'il y a la moindre chose qui cloche dans le fonctionnement de la soupape, vous éliminez le bouchon et nous le renvoyons à l'atelier... Les soupapes doivent être parfaites. C'est très important.

Coplan était à la fois intrigué et perplexe. Les pièces qu'il était chargé de contrôler n'avaient rien de bien caractéristique. A première vue, il s'agissait d'un modèle de bouchon comme on en utilise pour fermer les bonbonnes de butane ou les bonbonnes de gaz oxhydrique. Les valves de la soupape ne présentaient aucune sensibilité particulière, et le bouchon lui-même était fait d'un métal dont l'aspect n'avait rien d'insolite.

L'après-midi s'écoula sans incident. Au repas du soir, Coplan constata que le régime du camp était infiniment meilleur qu'il ne l'avait craint. Nourriture abondante, chauffage confortable, bref, on sentait que les chefs responsables faisaient le maximum pour entretenir le personnel dans les conditions physiques et morales les plus favorables. Cette sollicitude surprenante, inhabituelle dans un centre disciplinaire, ne pouvait avoir qu'une signification : on attachait beaucoup d'importance à la qualité et à la productivité de l'usine.

Les deux heures de détente que le règlement accordait entre la fin du travail et le couvre-feu en général, - en fait le seul loisir quotidien des travailleurs - furent une autre surprise pour le nouveau

venu. A Kronstadt, la soirée se passait presque toujours dans un silence maussade et soupçonneux. Ici, au contraire, la chambrée était aussi bavarde et aussi joviale que dans une caserne française. Les hommes allaient et venaient d'un lit à l'autre, fumaient, parlaient de sport, évoquaient des souvenirs, se lançaient des plaisanteries.

Il y avait trente hommes dans le baraquement. Pendant que les uns se lavaient ou se rasaient, d'autres jouaient aux échecs, indifférents au chahut qui les entourait.

Coplan avait pour voisin de lit - le numéro 368 - un type d'une quarantaine d'années, originaire de Smolensk, ajusteur d'élite et ancien Héros du Travail, envoyé à Pangoma à la suite d'une bagarre. C'était un colosse au teint rouge, aux cheveux blonds et plats, gouailleur et optimiste.

Après une semaine de séjour au camp, il avait déjà raconté toute sa vie à Francis. Et, un soir, alors qu'il venait de lui expliquer comment il était entré à Berlin avec son tank, il baissa soudain la voix et demanda :

- Sais-tu ce qu'on fabrique ici ?

- Non, dit Coplan.

- Veux-tu que je te le dise ?

- Ben... ça m'est égal, fit Francis, prudent.

- Ce n'est pas compliqué : personne ne le sait, pas plus moi que les autres camarades de la section !

Là-dessus, il éclata de rire et s'éloigna en tirant joyeusement sur sa cigarette.

Coplan se contenta de hausser les épaules. Ce type donnait parfois l'impression d'être complètement cinoque !

Mais quelques jours plus tard, en jetant un coup d’œil machinal vers la table du 368, Coplan eut un violent pincement au creux de l'estomac. Le grand cinglé s'était amusé à dessiner des caricatures : d'un trait de crayon étonnamment adroit, il avait saisi sur le vif les têtes les plus pittoresques de la chambrée. Or, au bas de sa feuille, obéissant probablement à un accès involontaire de nostalgie amoureuse, il avait tracé une tête de femme, un portrait, le portrait de Mila !

Pas moyen de s'y tromper : la forme de ce visage, le dessin de cette bouche, les grands yeux et la courbe altière de l'arcade sourcilière, la chute ondoyante des cheveux noirs, c'était presque aussi vrai qu'une photo. Et Coplan était d'autant plus sûr de la chose qu'il avait gardé un souvenir très précis de Mila...

Maintenant, tout était d'une clarté éblouissante : le 368 était un agent du contre-espionnage ! Comme tant d'autres, il avait séjourné dans le petit appartement de l'avenue Koroni... et Mila lui avait fait le coup de la porte communicante. Or le dernier message de L.S.A. 77 le disait bien : l'organisation n'avait personne à Pangoma. Le 368 était donc un authentique policier.

Ainsi s'expliquait l'étrange liberté dont jouissaient les travailleurs pendant leurs soirées. Plus ils bavardaient, plus ils se laissaient aller, plus la surveillance exercée par le 368 devenait efficace. Il devait en être de même dans les autres baraquements. Et ce noyautage était une nouvelle démonstration de l'importance des travailleurs confiés à l'usine disciplinaire.

Une dizaine de jours plus tard, le 368 entreprit de nouveau Coplan et, toujours d'une manière assez désinvolte, revint à la charge pour savoir s'il désirait connaître la nature des tâches qui s'accomplissaient à Pangoma.

Cette fois, Francis le rabroua vertement et le pria sans ambages de lui foutre la paix avec ses idioties.

- Je fais mon boulot et le reste ne m'intéresse pas ! ajouta-t-il furibond.

Le lendemain, Coplan était convoqué au bureau des commissaires.

- Votre conduite est excellente, commença l'un des officiers. A partir de demain vous serez transféré à la section S.E.S. 12... On viendra vous cherchez à neuf heures, soyez prêt avec vos bagages. Vous pouvez disposer.

Coplan esquissa un petit salut et se retira.

La façon dont on venait de lui annoncer son changement de section signifiait que c'était en quelque sorte une récompense. Autrement dit : il allait monter en grade. Et cette décision soudaine devait bien avoir une relation directe avec la fermeté qu'il avait mise,

la veille, à envoyer au diable le 368. Le mouton, édifié par la totale absence de curiosité manifestée par Coplan, n'avait pas manqué de signaler ce fait aux commissaires.

Francis eut une pensée de gratitude pour la belle Mila. Mais il était loin de se douter que son ardente maîtresse de Moscou allait le sauver une deuxième fois.

CHAPITRE XI

Assis sur son lit, Coplan fumait une cigarette en attendant qu'on vînt le chercher pour le conduire à son nouveau baraquement. Quatre hommes en blouse grise balayaient le parquet sous la surveillance du chef de chambrée, ce dernier ne s'était nullement étonné de voir que le 367 ne se rendait pas à son travail, preuve supplémentaire que les mouvements du personnel faisaient l'objet d'une organisation minutieuse.

En somme, l'atmosphère de semi-liberté qui régnait dans le camp n'était qu'un camouflage : tout s'y passait exactement comme dans une prison. Les arrivées, les transferts, la répartition des hommes dans les baraquements, l'attribution des lits et le voisinage calculé de tel ou tel travailleur avec un agent de la police secrète, tout cela était réglé avec un soin qui ne se voyait pas mais qui ne laissait rien au hasard.

A neuf heures précises, deux soldats s'amenèrent. Sous leur escorte, Coplan quitta le baraquement, une valise dans chaque main.

La promenade fut plus longue qu'il ne l'avait pensé. En effet, la section S.E.S. 12 se trouvait à la périphérie nord du camp. Il fallut d'ailleurs franchir un nouveau barrage de barbelés pour y accéder, et cette formalité accéléra légèrement les pulsations cardiaques du 367. Maintenant, sauf erreur, il pénétrait dans le domaine secret de Pangoma... Allait-il enfin percer le mystère de cette usine que les chefs du Kremlin protégeaient avec tant de rigueur ?...

Les soldats s'arrêtèrent devant l'avant-dernier baraquement du camp. L'homme de confiance attendait son nouveau client sur le seuil.

- Voici votre lit, dit-il en désignant une des couchettes de la rangée. Vous pouvez déposer vos valises.

Au-dessus du lit, comme par enchantement, le numéro 367 avait déjà été peint.

Francis acquiesça en silence, déposa ses bagages et se prépara à ranger ses affaires. Mais le chef de chambrée, un capitaine âgé d'environ quarante ans, petit et corpulent, au visage blême et gras, interrompit son geste.

- Vous vous occuperez de cela ce soir, camarade, dit-il. On doit d'abord vous présenter au bureau de la section...

Francis acquiesça de nouveau.

Devant le baraquement, les deux soldats, figés dans leur longue capote bleue, attendaient. Ils reprirent possession du 367 et l'emmenèrent vers le quartier des blockhaus de béton. Coplan fut surpris de découvrir l'étendue réelle des installations de Pangoma. Jusqu'alors, il avait été confiné dans la section de montage et il n'avait jamais eu l'occasion d'avoir une vue complète du camp. En réalité, celui-ci était au moins dix fois plus vaste qu'on ne se le figurait ; à cause de la perspective rectiligne que formaient les bâtisses de béton et les logements en rondins, on se faisait une idée assez fausse des dimensions véritables de l'usine et de ses dépendances...

Tout en marchant entre ses deux gardes du corps, Francis compta les édifices bas et trapus. Rien que du côté de la section S.E.S. 12, il y en avait 38 !

Enfin, les soldats firent entrer Coplan dans un des bâtiments. Ce n'était pas un atelier, mais un ensemble de petits bureaux séparés par des cloisons blanches. Il y régnait un silence impressionnant.

- Asseyez-vous, dit l'un des soldats en guidant Francis vers le banc de bois qui constituait le seul meuble de l'antichambre.

Il obtempéra.

Une dizaine de minutes s'écoulèrent. Puis, deux soldats amenèrent un autre travailleur, un jeune type blond, qui prit

également place sur le banc. Un troisième candidat arriva peu après, suivi d'un quatrième.

Les soldats s'étaient alignés dans un ordre impeccable, face aux quatre ouvriers qui patientaient en silence sur leur banc.

Une porte s'ouvrit soudain et un grand gaillard en blouse blanche fit son apparition. Avec ses lunettes, son air grave, ses cheveux frisottants, il faisait penser à un médecin. Sans prononcer un mot, il dévisagea les quatre candidats de la section S.E.S. 12.

Enfin, tirant de la poche latérale de sa blouse une série de fiches, il vérifia les numéros d'immatriculation des nouvelles recrues... 743... 189... 521.. 367

Posément, il mit les quatre fiches en question dans l'autre poche latérale de sa blouse

- Camarades, commença-t-il d'une voix feutrée, je suis heureux de pouvoir vous présenter mes félicitations... Quoique vous ne le sachiez peut-être pas, votre nomination à la section S.E.S. 12 est en quelque sorte une récompense que votre conduite et la qualité de votre travail vous ont méritée. C'est aussi un honneur, car la section des laboratoires est la section d'élite du camp... Certains privilèges, certaines faveurs vous seront accordées ; ainsi, par exemple, une fois par semaine vous aurez la permission de passer la soirée au mess des cadres et, en outre, vous aurez tous les mois une séance de cinéma... Bien entendu, vous aurez des responsabilités nouvelles. Notre section s'occupe des travaux les plus importants de l'usine... Désormais, vous avez la confiance de vos chefs : l'un des secrets les plus redoutables de notre glorieuse armée vous sera révélé. Je fais appel à votre patriotisme et je compte sur votre loyauté... Notre section, je vous le signale, dépend directement de l'Armée. Ici, je vous le rappelle, les saboteurs et les ennemis de la patrie tombent sous la loi militaire. Toute faute entraîne un châtiment impitoyable.

De nouveau, il dévisagea les quatre recrues. Puis, se tournant vers les soldats :

- Quel est le premier ?

- Le 367, répondit l'un des gardes qui avaient amené Coplan.

- Bien, reprit l'homme en blouse blanche... 367, suivez-moi par ici...

Coplan se leva et emboîta le pas au type. Les deux soldats de son escorte ne bronchèrent pas.

Par un couloir silencieux et nu, Francis fut conduit dans un bureau spacieux dont l'aménagement ressemblait assez au cabinet de consultation d'un docteur. Dans un coin de la pièce, une table d'auscultation ; près de cette table dont les chromes scintillaient sous la lumière des lampes, une série de machines électriques.

Au premier coup d'œil, Coplan identifia les appareils. Et, par une sorte de réflexe, il se prépara. Car il fallait une solide préparation mentale et un entraînement profond pour sortir vainqueur de la lutte qui allait commencer.

- Déshabillez-vous, murmura l'opérateur en blouse blanche.

Tout en se dévêtant, Francis s'appliqua à respirer lentement, imposant à son cœur un rythme calme et régulier. Par bonheur, il possédait une connaissance approfondie des techniques psychologiques : il balaya toutes les pensées qui encombraient son esprit, puis, ayant opéré le vide parfait dans son univers mental, il évoqua le souvenir de Mila.

- Etendez-vous sur la table et décontractez-vous, dit l'opérateur.

Maintenant, Francis ne songeait plus qu'à une chose : un lit défait, une somptueuse nudité féminine, un visage qui palpitait de langueur et de volupté... Mila et ses grands yeux ardents qu'un cerne amoureux embellissait... Mila et ses cheveux sombres dont le flot croulait sur ses épaules de nacre... Mila et sa bouche sensuelle...

L'opérateur installait posément ses appareils. Il attacha autour du buste de Francis et autour de ses bras des sangles de plastique munies de minuscules ressorts caoutchoutés. Ensuite il lui noua une sangle plus large autour de la, taille, sans comprimer trop fortement sa chair nue.

- Posez vos bras dans les supports, dit l'opérateur en vissant de chaque côté de la table une tige chromée pourvue d'une sorte d'appui en forme d'étrier... Parfait, ne bougez plus...

Des bracelets de cuir fixèrent les coudes du patient aux supports métalliques. Puis, avec une extrême dextérité, l'opérateur plaça une série de petites électrodes contre la paume des mains, contre le dos des mains, sur les deux faces des poignets de son sujet.

Les sangles et les électrodes étaient reliées à une machine enregistreuse par un réseau de fils multicolores. Dans le corps de la machine, cachés par un capot de verre mat; plusieurs tambours mobiles tournaient avec lenteur. Des pointes encrées étaient assujetties à un curseur de laiton, et ces pointes allaient tracer sur les tambours les graphiques d'enregistrement.

L'opérateur alluma une cigarette ; sans s'occuper de son client, il consacra une dizaine de minutes à vérifier ses appareils. En réalité, c'était une feinte. Déjà les pointes traçaient les graphiques sur les tambours, mais ce répit constituait la première étape de la séance, étape de base, élément de comparaison indispensable à la réussite de l'opération.

Coplan, très à l'aise, se remémorait sans effort les belles heures de plaisir qu'il avait passées avec Mila... C'était la seule tactique possible pour déjouer la perspicacité de cette machine. Car Francis connaissait bien les ressources de ce robot-détecteur de mensonge. Pendant plusieurs mois, aux États-Unis, il avait travaillé avec un des spécialistes formés par Léonard Keeler en personne.

Les principes de cet appareil - le Keeler Polygraph - sont d'une simplicité déconcertante ; ils ont pour fondement une série de phénomènes dont l'observation est aussi vieille que le monde : un homme qui ment, qui cherche à tromper, qui cache un secret, est l'objet d'une tension nerveuse indéniable. Dès que son esprit se préoccupe de ce secret ou de ce mensonge, des réactions physiques se déclenchent dans son organisme : sa respiration s'accélère ou se ralentit, son sang circule plus vite, les battements de son cœur changent de rythme, ses échanges glandulaires se modifient, la transpiration apparaît au creux de ses mains, etc. Toutes ces réactions peuvent être enregistrées sans difficulté.

Mais, et c'est le côté machiavélique de l'invention, les appareils fonctionnent dans les deux sens : quiconque fait un effort mental pour dominer ses réactions psycho-physiologiques, déclenche

d'autres phénomènes que les graphiques d'enregistrement révèlent également ! Que vous mentiez ou que vous parveniez à maîtriser votre esprit, le robot s'aperçoit de toute manière qu'il y a une zone de fraude en vous...

L'opérateur écrasa son mégot sous sa semelle, se pencha au-dessus de son client et commença l'interrogatoire rituel.

- Êtes-vous capable de garder un secret ?

- Ben... je l’espère, répondit Coplan.

- Quand vous avez bu un verre de trop, êtes-vous enclin aux confidences ?

- Non... Et d'ailleurs je ne bois jamais d'alcool, je n'aime pas les boissons fortes.

Dans la pensée de Coplan, ce dialogue n'avait aucune importance réelle. Ce qui l'intéressait, c'était l'image de Mila dont la beauté frémissait doucement comme sur un écran de cinéma.

- Vous êtes né à Tula, n'est-ce pas ? reprit l'opérateur. Dans quel quartier se trouvait la maison de vos parents ?

Coplan n'eut aucune peine à utiliser la biographie de Nikolas Khovaleff dont il avait appris par cœur la vie passée.

- Avec quel professeur avez-vous appris la chimie ?

- Je me suis perfectionné tout seul dans cette branche. En fait, je suis ingénieur-électricien ; mais j'étais attiré par la chimie et c'est par goût personnel que j'ai voulu passer mes grades de chimiste...

- Vous avez voyagé à l'étranger ?

- Non...

- Vous n'avez pas de relations, pas d'amis qui fréquentent les étrangers ?

- Non...

- Bien que vous soyez célibataire, vous avez sans doute eu des maîtresses ?

- Quelques liaisons sans lendemain, quelques idylles passagères. L'amour ne m'intéresse pas beaucoup : le travail et l'étude m'attirent plus que les femmes...

- Avez-vous peur de la mort ?

- Non...

- Avez-vous déjà vu des morts ?

- Oui... mes parents.

- Est-ce que la mort de plusieurs milliers de personnes vous impressionnerait ?

- S'il s'agissait d'ennemis de la patrie, cela me réjouirait plutôt.

Dans son for intérieur, Coplan était forcé d'admettre que le bonhomme avait l'air de connaître son affaire. La façon dont il menait l'interrogatoire était parfaite.

L'usage du Polygraph n'est évidemment pas sorcier. Seulement, ce qui compte, c'est la manière d'introduire les « thèmes-clés » dans le dialogue, et d'interpréter les graphiques à partir de ces clés. Car, on s'en doute, les réactions du patient évoluent chaque fois qu'on touche à un point névralgique de son univers mental (Comme on le sait, de nombreuses banques américaines, des sociétés d'assurances, des grands magasins et certains bureaux de l'Armée U.S. utilisent couramment le Keeler-Polygraph. Selon les statistiques, l'efficacité du détecteur de mensonge atteint le pourcentage de 99 %. Il va sans dire que la police et le F.B.I. s'en servent fructueusement).

Pendant trois quarts d'heure encore, Coplan dut répondre aux questions qui lui étaient posées.

Finalement, l'opérateur débrancha ses appareils et débarrassa Coplan des instruments qui l'emprisonnaient.

- Vous pouvez vous rhabiller, dit le bonhomme en ôtant ses lunettes et en les essuyant avec son mouchoir.

Pour une raison inconnue, Coplan passa le reste de la matinée sur le banc de bois de l'antichambre, sous la surveillance des soldats. Enfin, quand les quatre recrues eurent subi séparément l'épreuve du Polygraph, on les conduisit à leur nouveau logement.

Là, on leur apporta un casse-croûte et on leur annonça qu'ils allaient passer, dans le courant de l'après-midi, un examen médical et une série d'épreuves d'aptitude professionnelle.

- Tiens ? s'étonna un des nouveaux. je croyais qu'on avait déjà passé la visite médicale ?...

- Non, répondit le jeune blond aux yeux bleus, ce n'était pas une visite médicale... Un médecin ne pose pas de questions pareilles...

- Mais alors ? s'étonna un autre... C'était quoi, au juste, cette histoire ?

Le blond hésita. Il y avait une certaine anxiété au fond de son regard.

- Je peux me tromper, dit-il à mi-voix, mais j'ai l'impression que c'est une méthode pour contrôler les réactions psychologiques...

- Quel micmac, dit en soupirant celui qui avait entamé la conversation. Faut croire que les secrets de notre nouvelle section ne sont pas de la petite bière !...

Le jeune blond, visiblement préoccupé, baissa la tête et s'abîma dans ses pensées. Coplan termina tranquillement son repas.

Ensuite, il alluma une cigarette et alla s'occuper de ranger ses affaires dans son armoire. Un des nouveaux s'approcha et lui demanda :

- Tu es ici pourquoi ?

- Une faute dans mon travail... Deux mécaniciens sont morts accidentellement à la suite d'une maladresse que j'ai commise...

- Moi, j'étais rabcor (Rabcor : abréviation de «rabotchi-correspondent ». Les rabcors sont des ouvriers qui, tout en travaillant dans les usines, chantiers, bureaux, kolkhozes, etc., écrivent dans les journaux locaux pour signaler aux membres du Parti comment évolue le travail. Les rabcors sont presque toujours des indicateurs appointés ou bénévoles du M.V.D) au Kolkhoze 27 de la province de Kostroma... j'ai commis une erreur en écrivant un article sur les nouveaux tracteurs qu'on nous avait livrés... Je me demande quel genre de boulot on va me donner maintenant.

- On le saura bientôt, répondit Coplan. Une fois qu'on aura passé l'examen professionnel, on ira travailler avec les autres camarades de la section.

- Je suis sûr que c'est du matériel de guerre qu'on fabrique ici...

Coplan tourna simplement le dos à son interlocuteur et continua à ranger ses effets. L'autre n'insista pas.

L'examen médical et les épreuves d'aptitude eurent lieu dans le même bâtiment que le matin, mais dans d'autres bureaux. Le reste de la journée y passa.

A vrai dire, Francis était de plus en plus intrigué par l'incroyable minutie avec laquelle se déroulait chaque phase de cette longue vérification préliminaire. Sur le plan de la méticulosité, les Allemands eux-mêmes - et Dieu sait s'ils étaient forts en la matière - auraient été battus à plate couture par les dirigeants de Pangoma. Or cette précision, cette rigueur, cette rigidité quasi mécanique n'étaient pas du tout dans les habitudes des autorités soviétiques. Même les camps réputés pour leur organisation - tels le Centre O.K.B. 2 près de Moscou et le Camp Disciplinaire de Varkouta - n'étaient rien en comparaison de celui-ci.

Ce que tout cela cachait, Coplan était de plus en plus anxieux de le savoir. Son expérience, son intuition aussi, lui disaient que le secret de Pangoma devait avoir pour les chefs de l'U.R.S.S. une valeur tout à fait exceptionnelle.

Ce soir-là, mêlé pour la première fois à ses nouveaux collègues, il adopta la même attitude réservée que pendant son stage à la section S.E. Néanmoins, il ouvrit les yeux et les oreilles et il épia discrètement ses camarades, avec l'espoir de surprendre un indice qui lui révélerait ceux qui, dans la chambrée, jouaient le rôle de mouton. Ce point était évidemment d'une importance capitale. Mais il ne remarqua rien au cours de cette première soirée. Un peu avant le couvre-feu, deux officiers vinrent chercher le 521, le jeune ingénieur blond, et l'emmenèrent. De nouvelles vérifications allaient-elles encore accaparer les recrues ? Coplan se le demanda. Mais personne ne vint le chercher et il put se coucher en paix.

Il s'endormit très vite.

Le lendemain, à l'aube, le chef de chambrée réveilla ses hommes en lançant des coups de sifflet étrangement rageurs. Un concert de protestations s'éleva :

- Ce n'est pas l'heure !

- Vous vous trompez, camarade capitaine !

- Votre montre a deux heures d'avance !

Mais le capitaine, visiblement surexcité, passa entre les couchettes en gueulant :

- Debout ! Debout tout le monde ! Habillez-vous immédiatement ! Inspection des commissaires dans vingt minutes !

Comme par magie, cette allusion aux commissaires arrêta net les protestations. Les hommes se levèrent promptement et se préparèrent en hâte. Un silence insolite plana bientôt dans le baraquement.

Les commissaires arrivèrent. Ils étaient trois, sanglés dans leur uniforme kaki, le cou serré dans le petit col droit de leur tunique, la casquette plate sur la tête.

Le plus âgé des trois, celui qui semblait assumer la direction suprême de Pangoma, passa les hommes en revue. Les mâchoires soudées, l'œil impénétrable, il scruta tous les visages.

- Camarades, dit-il en prenant quelques pas de recul, un traître s'est glissé parmi nous... Un espion... C'est la deuxième fois qu'un agent étranger tente de se faufiler dans vos rangs... Que ceci vous serve de leçon ! Nous sommes outillés pour dévoiler les agissements des traîtres : quel que soit le masque sous lequel ils cachent leur vrai visage, nous le leur arrachons... Votre tâche ici est secrète, ne l'oubliez jamais !

Il se tourna vers le chef de chambrée.

- Capitaine Kourine, prenez le commandement d'usage !

Coplan eut l'impression que la plupart de ses camarades savaient de quoi il retournait. Il les vit enfiler leur capote fourrée, mettre leurs gros gants et leur bonnet de laine, puis se ranger sur deux colonnes. Il les imita posément.

Dehors, un détachement de soldats attendait. Ils encadrèrent les travailleurs et, au pas militaire, la petite troupe se dirigea vers l'extrémité nord-ouest du camp. Là, formant un vaste rectangle, d'autres sections encadrées de soldats étaient déjà sur place.

La cérémonie était dirigée par un colonel bardé de décorations.

Il y eut un ordre lancé d'une voix tonitruante. Les soldats se mirent au garde-à-vous.

Dans l'aube grise et froide, le silence pesa. C'est alors que le peloton s'amena. Ils étaient vingt-quatre, le fusil à l'épaule, et ils marchaient en deux rangs de douze. Au milieu des deux rangées, tête nue et le torse couvert d'une chemise mal boutonnée, le jeune ingénieur blond avançait comme un automate, les mains liées derrière le dos.

Il était d'une pâleur tragique...

Coplan savait ce qui allait se passer. Il savait aussi que le jeune espion allemand avait été pris au piège du détecteur de mensonge. De toute évidence, il était trop jeune pour échapper aux traquenards de Pangoma.

En cet instant, Francis se souvint d'une autre cérémonie presque identique. C'était en décembre 44. Les Allemands, en guise de prélude à l'offensive von Runstedt, avaient parachuté quelques S.S. à l'arrière des lignes alliées. Un de ces S.S. avait été capturé en plein pendant une émission radio. Jugé dans les 48 heures, il avait été fusillé dans la même grisaille d'une aube d'hiver.

Celui-ci aussi avait des yeux bleus d'une fixité hallucinante... Et cette même pâleur mortelle, cette même absence de l'âme... Quand le visage de la mort succède aux images brillantes de l'idéal, un voile d'agonie tombe devant le regard du supplicié.

Le 521 fut placé contre le poteau d'exécution.

La salve des vingt-quatre fusils éclata, retentissante, dramatique dans la paix du matin. L'homme s'effondra, resta un moment agenouillé, puis sa tête pencha en avant et son corps bascula...

C'était fini.

Comme Coplan l'avait deviné, les séances de Polygraph recommencèrent dès le début de l'après-midi pour tous les travailleurs de la section S.E.S. 12.

C'était bien joué. Même mort, l'espion allait servir ses adversaires. Après un spectacle aussi impressionnant qu'une exécution, les hommes sont en quelque sorte sensibilisés et ils réagissent quand ils subissent l'interrogatoire.

Le travail de la section fut donc suspendu pendant trois jours. Coplan rendit grâce, une fois de plus, au souvenir de la capiteuse Mila. La puissance subjective - et volontairement amplifiée - des réminiscences que cette aventure amoureuse, si pittoresque et, assez récente, lui fournissait, fut l'arme psychologique dont il se servit pour combattre le détecteur (De l'aveu même des meilleurs spécialistes, trois sortes d'individus peuvent déjouer la sagacité du Polygraph: les déséquilibrés (dont les graphiques n'ont aucun sens), les criminels endurcis et certains sujets doués d'une volonté

exceptionnelle, entraînés à neutraliser leurs propres réactions psychologiques).

Enfin, quatre jours après l'exécution du jeune espion allemand, Francis fut présenté au chef de la division « chimie ». Et, à dix heures du matin, sous la conduite de l'ingénieur-capitaine Rossokiev, il entra dans le bâtiment 33, vêtu d'un masque respiratoire et d'une épaisse combinaison protectrice.

Sa première vision du laboratoire de Pangoma lui donna un choc : ici, dans une atmosphère étrangement tendue, une cinquantaine de techniciens affublés de masques et d'énormes tuniques jaunes, pareils à des alchimistes sortis d'un conte fantastique, travaillaient au milieu d'un enchevêtrement de cornues, d'alambics de verre, de réservoirs, de pompes, de bonbonnes, d'appareils électriques et de réservoirs blindés.

Quel fléau ces sorciers fabriquaient-ils dans le mystérieux repaire soviétique du 65e parallèle nord ?

CHAPITRE XII

Debout à l'entrée de l'immense laboratoire, Coplan regardait d'un œil froid les monstres masqués qui travaillaient dans un silence implacable. A travers la visière de son casque, l'ingénieur-capitaine Rossokiev l'observait...

Francis, sous son air impassible, éprouvait en réalité des sentiments qui étaient peut être les plus tumultueux, les plus violents de tous ceux qu'il eût éprouvés au cours de sa vie aventureuse. Maintenant, il en était sûr, il se trouvait face à face avec le vrai visage de Pangoma. Et il savait que c'était ici, dans ce décor hallucinant, que sa mission allait tout à la fois commencer et finir.

Quel serait l'enjeu de cette lutte ? Et comment livrerait-il son ultime bataille contre toutes ces machines, contre ces hommes

silencieux, contre ces policiers, contre ces soldats, contre le formidable appareil de protection qui défendait Pangoma

Coplan eut un léger tressaillement quand la voix de Rossokiev vibra à ses oreilles :

- Désormais, c'est ici que vous viendrez travailler tous les jours, camarade 367... Mais avant de vous conduire à votre poste, il est de mon devoir de vous faire quelques recommandations. Le premier principe dont vous devrez vous pénétrer, c'est que le temps ne compte plus : je veux dire la qualité du travail prime le rendement...

Les paroles du capitaine parvenaient à Coplan par le truchement du radiophone dont était pourvu son casque. Ainsi s'expliquait le silence extraordinaire qui régnait dans le labo : les combinaisons de protection exigeaient l'usage d'un système de téléphonie, comme dans les scaphandres. Et, vraisemblablement, les instruments de communication étaient réglés de telle sorte que seuls les chimistes qui avaient à se parler pour les besoins du service pussent le faire.

Cette première constatation permit à Francis de conclure que le laboratoire, contrairement à ce qu'il avait pensé un moment, ne s'occupait ni d'explosifs, ni de bactéries, mais de cette arme que l'humanité considère comme la plus redoutable de toutes : les gaz toxiques.

- Personne ne vous reprochera de travailler lentement, continua Rossokiev. Ce qui compte, c'est la prudence, l'attention, la précision...

D'un petit mouvement de la tête, Coplan indiqua les grands panneaux qui, de place en place, se détachaient sur la blancheur des murs.

- Difficile de ne pas y penser, dit-il.

Et il lut à mi-voix les inscriptions peintes en rouge vif sur les grands panneaux :

« Attention : danger de mort !... Prudence ! Votre vie et celle de vos camarades dépendent de votre vigilance... Ne soyez pas distraits : toute fausse manœuvre peut semer la mort autour de vous... Si vous êtes fatigué, allez vous détendre à la salle de repos ».

Le capitaine répliqua :

- Ne vous faites pas d'illusions, camarade... Au début, oui, on est impressionné par les panneaux et on en tient compte. Malheureusement, on finit par s'habituer... La section perd en moyenne vingt à trente chimistes par trimestre...

Ostensiblement, Coplan fit une grimace. Rossokiev n'arrêtait pas de scruter ses traits à travers le plexiglas de son casque.

- Venez, reprit le Russe. Je vais vous conduire auprès de votre chef d'équipe...

Ils traversèrent de part en part le bâtiment, longeant les innombrables instruments qui se succédaient en une triple rangée le long des parois de béton.

La lumière blanche et crue qui éclairait fortement le labo étonnait Francis. Cette lumière lui paraissait trop puissante, mal conçue pour un lieu comme celui-ci et, pour tout dire, assez gênante : les chromes rutilaient, le verre scintillait, l'acier lançait des reflets éblouissants.

Mais une brusque intuition lui donna la clé de cette apparente erreur technique : il y avait sûrement, quelque part, un poste de surveillance d'où les contrôleurs pouvaient suivre par télévision les faits et gestes de chaque travailleur. Et, probablement, une centrale de phonie permettait aux mêmes contrôleurs de capter les conversations échangées au moyen du parlophone.

Cependant, une découverte autrement effarante attendait le 367.

Tout au bout du bâtiment, un large escalier de béton, muni d'une rame de fer s'amorçait.

C'est par là que Francis, a la suite de Rossokiev, gagna le bureau de son chef d'équipe. Ce bureau était en réalité une casemate complètement étanche, isolée au centre d'une cave de plus de mille mètres carrés de superficie. Les parois de la casemate avaient une épaisseur colossale.

Dans ce fortin, outre le capitaine Volodine - chef d'équipe auquel Coplan fut présenté - quatre travailleurs et un militaire, tous munis du même équipement de protection, se livraient à des travaux administratifs.

Volodine attendait sa nouvelle recrue.

- J'espère que je n'aurai qu'à me louer de vos services, camarade, commença-t-il en examinant le visage de Coplan à travers sa visière. Vos épreuves d'aptitude étaient excellentes et j'ai l'intention de vous confier un poste important... Nous en reparlerons quand vous aurez terminé votre période d'essai...

Rossokiev prit congé. Volodine fit venir Coplan près de son bureau. Une série de rondelles de caoutchouc, grandes comme la paume d'une mains, avaient été disposées sur le bureau du chef d'équipe. Au moyen de seccotine, ces rondelles furent collées sur l'équipement de travail de Francis : une sur la poitrine, une sur le dos, une sur chaque épaule, une sur le casque. Ces rondelles portaient le chiffre 367 peint en noir mat. De toute évidence, cette précaution était destinée à la surveillance par télévision ; les contrôleurs, dans leur observatoire caché, devaient pouvoir identifier à tout moment chacun des hommes du laboratoire.

- Je vais d'abord vous montrer la salle de repos, dit Volodine. Venez.

Ils quittèrent la casemate et remontèrent au rez-de-chaussée. Là, dans le coin opposé à l'escalier, une salle était réservée aux instants de détente : on pouvait y retirer son masque respiratoire et s'installer soit dans un fauteuil soit sur un lit de camp pour se relaxer. La lumière y était beaucoup plus douce et l'air conditionné qui y circulait paraissait d'une fraîcheur vivifiante.

- Vous avez le droit de venir ici toutes les deux heures et d'y rester chaque fois vingt minutes, dit Volodine. Si vous vous sentez fatigué, trop tendu, nerveux, n'hésitez pas... L'usage de la salle de repos est une mesure de sécurité que je vous recommande avec insistance, surtout pendant les premières semaines... Plus tard, vous vous habituerez au masque et vous serez moins accablé par la sensation de lourdeur qui est plutôt pénible au début...

Coplan retira son masque, aspira une profonde bouffée d'air. Dans la salle, cinq hommes se reposaient. Deux d'entre eux étaient étendus, les paupières closes. Deux autres marchaient lentement de long en large. Le cinquième, assis dans un fauteuil, vérifiait tranquillement la pompe de débit de son réservoir dorsal d'oxygène. Par la lucarne grillagée, on voyait la plaine couverte de neige.

L'espace d'une seconde, Francis eut la sensation qu'il avait déjà vécu un moment semblable. C'était en 1939, au Centre des Armes Chimiques, dans le Midi de la France... Des volontaires du Génie expérimentaient dans les chambres spéciales les gaz toxiques de combat inventés à partir du sulfure d'éthyle dichloré.

- Remettez votre masque, dit Volodine. Je vais maintenant vous expliquer votre travail... Vous verrez, ce n'est guère compliqué. La seule chose importante, je vous le répète, c'est d'être très prudent et très attentif.

Francis coiffa son casque, réajusta son masque, puis suivit son chef.

Volodine était une sorte de géant. Dans sa combinaison jaune, il avait les proportions d'un surhomme.

Il conduisit Coplan vers un des derniers établis de la rangée de droite. Dans le parlophone, sa voix sèche reprit :

- Cette machine paraît peut-être compliquée au premier abord, mais son maniement est simple... Comme vous l'avez peut-être deviné, c'est un doso-mélangeur à température constante. Vous avez ici les canalisations d'arrivée... Vous tournez les sept boutons en suivant l'ordre où ils sont placés : vous les fixez sur la ligne rouge qui détermine le débit exact... Quand le voyant vert s'allume, vous fermez les robinets et vous ouvrez le rhéostat... Les substances deviennent fusibles à 27 degrés. Vous actionnez le mélangeur, et quand le voyant rouge s'allume, vous ouvrez la vanne d'évacuation. C'est tout. Le mélange s'effectue par quantités limitées... Environ trois bonbonnes chaque fois. Et l'opération dure généralement trois quarts d'heure... Vous avez saisi ?

- Oui.

- Vous avez ici les sept compteurs qui vous permettent de vérifier la réserve de chacun des réservoirs d'arrivée... Dès que la provision est suffisante, vous entrez en action...

- Bien.

- Allez-y, je vais voir comment vous vous en tirez...

Coplan commença par vérifier les cadrans des réservoirs. Puis il tourna les robinets et, avec un calme parfait, exécuta toute l'opération...

- Bien, très bien, acquiesça Volodine... Si vous avez besoin d'un renseignement, annoncez votre numéro et parlez : je suis branché directement sur votre parlophone et je vous entendrai par le récepteur de mon bureau...

Ce jour-là et les jours qui suivirent, Coplan n'eut aucune peine à se montrer à la hauteur de la tâche qui lui avait été confiée.

Prudent et attentif, il l'était à souhait ! Actif, il ne l'était pas moins. Quant au calme imperturbable qui se dégageait de chacun de ses gestes, il n'avait dû faire aucun effort pour le conquérir. Une espèce de gravité glacée l'avait envahi et il avait presque la sensation physique qu'un courant froid circulait dans ses artères. Jamais il n'avait vérifié à ce point la justesse de cette expression banale : avoir tout son sang-froid !

Dès l'instant où il avait réalisé que le laboratoire de Pangona était bel et bien un centre de fabrication de gaz de combat il s'était tracé un plan d'action.

Plus justement, c'est une ligne de conduite qu'il s'était fixée. Car toute action paraissait rigoureusement impossible, du moins jusqu'à nouvel ordre.

Bien qu'il eût pu s'en dispenser, il ne manquait jamais d'aller toutes les deux heures se détendre dans la salle de repos.

Cinq semaines s'écoulèrent ainsi... Dans la chambrée, le 367 passait pour un type assez amorphe. Il n'allait jamais au mess des cadres, avait horreur des bavardages et passait invariablement ses soirées à regarder les autres qui jouaient aux échecs. La seule distraction qui semblait convenir à son caractère taciturne, c'était le cinéma hebdomadaire : il n'en ratait pas une séance !

Le personnel de la section subissait des changements presque continuels. En l'espace de cinq semaines, huit chimistes du laboratoire furent conduits à l'hôpital où ils moururent à bref délai.

Ces accidents professionnels se déroulèrent tous dans le sous-sol du bâtiment, et Francis ne sut jamais ce qui s'était passé. Très probablement, ces malheureux travaillaient à la mise en bonbonne

des gaz toxiques et sans doute fallait-il peu de chose pour qu'un pépin se produise. Une seule fois Coplan put voir un blessé qu'on évacuait sur une civière : à travers le plexiglas de son casque, le visage du type présentait déjà ce qu'on appelle « les apparences de la mort » : nez pincé, joues creuses, lèvres bleues, teint de plomb.

Kourinine, le capitaine de chambrée, paraissait avoir le 367 à la bonne. Parfois, quand les autres étaient au mess, il s'approchait de Coplan, lui offrait une cigarette et lui demandait :

- Alors, camarade ?... On se plaît ici ?...

- Tout va bien, capitaine...

C'était tout. Mais Kourinine devait avoir de la sympathie pour les hommes sobres et silencieux. Un mois après son arrivée dans le baraquement, Coplan changeait de couchette et se voyait octroyer le premier lit de la rangée ; c'était la meilleure place. Là, on n'était pas dérangé par les hommes qui se rendaient aux w.-c. situés au fond du baraquement ; on était éloigné des odeurs désagréables que dégageaient les latrines ; on se trouvait juste à côté du cagibi qui servait de chambre privée au capitaine ; et, en outre, comme c'était près de la porte, on respirait moins de poussière.

Avec le temps, Francis avait repéré les quatre mouchards qui logeaient parmi les hommes de la section. Leur jeu manquait plutôt de subtilité: chaque fois qu'une recrue arrivait à la section, les moutons essayaient de devenir copains avec lui ! Et ils n'y mettaient guère de discrétion.

La tactique de Coplan porta bientôt ses fruits. Un matin, dix hommes de la section furent désignés par Vorodine pour participer à un « essai de contrôle » sur le terrain de manœuvre. Le départ eut lieu au début de l'après-midi. Dix hommes, vingt soldats et deux commissaires s'embarquèrent avec le matériel à bord de six énormes véhicules à chenilles, des tracteurs du modèle Waesel.

Le froid était intense. Sur l'étendue couverte de neige, une bise glaciale soufflait sans arrêt. Les chenilles d'acier qui mordaient la neige craquante suivaient une piste balisée par des pylones de fer.

Tout le monde avait revêtu le traditionnel « parka », combinaison doublée de deux couches de fourrure.

A une moyenne de cinquante à l'heure, le convoi roula pendant une heure et demie. Le lac gelé fut dépassé, ainsi que le Poste de Topozero. Enfin, le commando d'essai fut débarqué près d'une agglomération d'isbas. Une sorte d'enclos de vingt mètres sur quarante se dressait au milieu de la plaine blanche. Cela ressemblait à une station d'élevage. Des clôtures de fin treillis de nylon s'élevaient jusqu'à trois mètres de haut et décrivaient un vaste rectangle.

Deux techniciens de la section de montage commencèrent par installer un appareil pour enregistrer la direction exacte du vent. D'autres mirent en batterie la bonbonne et le dispositif d'émission. Ensuite, des soldats lâchèrent dans l'enclos une demi-douzaine de chiens qui devaient provenir d'un attelage stationnant en permanence au petit poste avancé.

Sur un ordre du commandant en chef des opérations, toute l'équipe se prépara : combinaison étanche, casque, masque, radio-parlophone...

Coplan reçut la mission de contrôler le débit du compresseur relié à la bonbonne. A l'appareil principal d'émission, c'est un ingénieur militaire qui fut chargé des commandes.

- Attention, annonça le commandant. Dix... neuf... huit... sept... six... cinq... quatre... trois... deux... un... Allez !

L'ingénieur qui commandait le lancement du gaz actionna une manette. Un léger nuage de vapeur se condensa à la sortie de la bonbonne...

Coplan surveillait son régulateur. D'après les indications du compteur, la pression du débit était régulière, normale, et pourtant on ne voyait rien, sinon le petit nuage de vapeur au goulot de la bonbonne qui se vidait lentement.

Le gaz, incolore, fut poussé par le vent. Étonnés de ne plus être à l'attache, les chiens s'étaient dispersés dans l'enclos et ils se livraient à une course folle en aboyant furieusement. Ivres de liberté, excitées surtout par la présence de ces étranges monstres jaunes qui se tenaient groupés en un même point, derrière le grillage de nylon, les bêtes vigoureuses menaient un beau chahut.

Soudain, invisible et silencieuse, la nappe de gaz les atteignit, passa sur eux, et, poussée par le vent dominant, alla se perdre vers l'horizon illimité du Grand Nord.

Sous son casque, Coplan sentit la sueur lui humecter brusquement le front.

CHAPITRE XIII

Maintenant, Coplan savait de quoi il s'agissait. La mort instantanée, foudroyante, des robustes chiens d'attelage était suffisamment éloquente.

Un seul gaz pouvait agir en plein air d'une manière aussi brutale, aussi radicale, et donner la mort ainsi : le terrifiant gaz N.G.

De toutes les armes secrètes, y compris la bombe H et les mines bactériologiques, celle-ci était considérée à juste titre comme étant la plus redoutable. En matière de destruction de la vie humaine, le génie diabolique de l'homme n'a jamais été plus loin dans l'horreur.

Les commissaires et les officiers qui avaient assisté à l'expérience discutaient avec animation. Dans le radio-phone, Coplan pouvait entendre ce qu'ils disaient : ils parlaient avec une satisfaction évidente des résultats du " SILA 3 » dont ils venaient de vérifier, effectivement, l'excellente tenue.

Le matériel fut démonté, rechargé sur les véhicules. Ensuite deux soldats entrèrent dans l'enclos, ramassèrent le cadavre de l'un des chiens, l'emballèrent dans une toile isolante et le placèrent dans un coffre qui fut rangé avec le matériel. Une autopsie en laboratoire allait vraisemblablement donner aux spécialistes les indications médico-techniques de l'essai.

Le signal du départ fut lancé, bien que personne n'eût été autorisé à ôter son scaphandre de protection.

Le crépuscule descendait sur Pangoma quand l'équipe arriva au camp. Au réfectoire de la section, Coplan mangea de fort bon appétit, comme d'habitude. Cependant, il avait l'estomac contracté.

Ce n'est d'ailleurs qu'au prix d'un effort de volonté qu'il parvenait a afficher cet air placide auquel ses camarades s'étaient accoutumés.

Après le couvre-feu, étendu sur sa couchette, les paupières baissées, il entreprit de faire le point.

Le but ultime de sa mission se dégageait avec une clarté aveuglante de tous les événements qui s'étaient déroulés depuis son départ de Paris. En l'envoyant à L.S.A. 77, le Vieux n'avait certes pas pu se douter de la tournure que cette expédition allait prendre ! Mais Francis se demandait comment elle allait finir... Car sortir de Pangoma ne serait pas une aventure commode. A première vue, elle était même tout simplement irréalisable. A plus forte raison, s'échapper de cette prison en emportant le secret du SILA 3 paraissait du domaine de l'utopie pure.

Il fallait non seulement trouver la formule du SILA 3, il fallait encore se l'approprier et surtout la ramener à Paris ! Car toute autre action serait vaine : détruire Pangoma ne serait qu'un coup d'épée dans l'eau. Les Russes, habiles et méfiants, avaient sûrement édifié d'autres centres comme ceux-ci. Leurs usines de guerre étaient toujours construites en plusieurs exemplaires : chaque usine, chaque arsenal avait sa réplique derrière la barrière de l'Oural, et peut-être dans les abîmes de la terre. Les Russes n'oubliaient pas le danger atomique.

Avec toute la lucidité de son esprit méthodique, Francis s'imposa la discipline de passer en revue les éléments de l'affaire Pangoma. Le fond même de la question ne lui était pas du tout étranger : il avait étudié le dossier « N.-G. » en octobre 1952 et, grâce à sa mémoire infaillible, il se remémorait parfaitement l'historique de cette affaire à laquelle les Américains, entre autres, n'avaient pas cessé de se consacrer fébrilement.

Tout avait commencé en mai 1945, dans un petit patelin d'Allemagne centrale. Au hasard d'un mouvement stratégique destiné à précipiter la débâcle des derniers panzers nazis, un général américain venait d'investir une petite ville que rien ne signalait à l'attention de l'état-major. Au moment de déclencher un tir d'artillerie, le général se vit amener un civil qui s'était constitué prisonnier. Selon les dires du bonhomme, il y avait à la lisière de la

localité un laboratoire secret et un stock de bonbonnes de gaz toxique.

Il n'y eut pas de combat. Les chefs militaires prirent possession de la ville et les investigations commencèrent.

C'est alors que les Américains découvrirent le fabuleux gaz toxique qui fut baptisé « Nerve-Gaz » ; et quand les spécialistes se rendirent compte de l'efficacité destructive du « N.G. », leurs cheveux se dressèrent sur leur tête. Il suffisait de respirer une bouffée de ce gaz incolore et inodore pour mourir en l'espace de quelques secondes.

Les stocks, considérables, furent jetés à la mer (1).

(1) *Authentique. Dans une étude récente, le journaliste américain J. Arrow-Smith donne les précisions suivantes :*

Les Allemands ne se servirent pas de ce gaz, même quand ils furent acculés, mais ils combattaient alors dans des conditions qui, comme celles de la guerre mondiale n° 1, ne l'auraient pas permis. Tout au plus auraient-ils pu l'utiliser contre l'Angleterre, mais ils risquaient trop de dresser définitivement contre eux l'opinion mondiale avec laquelle tout de même ils devaient compter. Dans la guerre d'après-demain, tous ces éléments ne joueraient plus... Ce gaz, dix fois plus toxique que tous les autres, paralyse d'emblée ceux qui entrent en contact avec lui, puis il brûle leur organisme. Contrairement aux armes atomiques, il est bon marché et très facile à fabriquer. Il peut être répandu, soit par des avions, soit par des saboteurs, soit aussi par des projectiles téléguidés. Comme il est incolore et inodore, il ne peut pratiquement pas être décelé. Il suffit d'en aspirer profondément quelques bouffées pour être frappé à mort, sans même avoir eu conscience de la présence d'un corps étranger dans l'air habituel. Les habitants se trouvant chez eux ne seraient pas mieux protégés que ceux qui seraient surpris dans la rue ; il est en effet probable que toute attaque serait accompagnée du jet de bombes lourdes qui détruiraient vitres et fenêtres et faciliteraient l'entrée du gaz dans les immeubles. Le métro et les passages souterrains seraient plus dangereux encore.

« *Ce gaz est également fabriqué synthétiquement sous la forme d'un liquide dont quelques gouttes sur la peau suffisent à causer la*

mort et dont une certaine quantité peut empoisonner toutes les réserves d'eau et de nourriture. »

Plus tard, après les conventions russo-américaines, cette partie du territoire allemand tomba sous la juridiction des Soviets. On apprit seulement, lorsque le rideau de fer eut définitivement retranché cette partie de l'Allemagne dans le camp communiste, que les occupants avaient retrouvé et embauché la plupart des ingénieurs chimistes allemands qui étaient à l'origine du N.G.

Bien entendu, Washington avait noté la formule de l'effroyable gaz. Des antidotes furent découverts, des variantes aussi; et l'existence de Pangoma démontrait que les Russes avaient en tout cas perfectionné le N.G. et que les antidotes devaient être depuis longtemps dépassés.

Coplan pensait à toutes ces choses avec une sorte d'effroi rétrospectif. Il s'en était fallu de peu, après sa déception de Kronstadt, que les mystères du SILA 3 demeurassent ignorés de l'autre côté du continent, et de l'autre côté du monde !

« Si je laisse ma peau ici, songea-t-il, le Vieux comprendra qu'il existe dans la toundra de Carélie un camp disciplinaire qui mérite d'être visité à la loupe. Et, tôt ou tard, un des nôtres viendra ici pour achever le travail... si je n'ai pas réussi à le mener à bien. »

CHAPITRE XIV

Trois jours plus tard, Coplan entrevit brusquement une solution. Et pourtant, ce qui se passa à Pangoma, soixante-douze heures après les essais sur le terrain expérimental, était dans la stricte logique des choses.

Il pouvait être 10 heures du matin quand des vrombissements retentirent dans l'air vibrant de gel. Coplan se trouvait dans la salle de repos. Allongé sur un des lits de camp, il se relaxait.

Il se leva. Deux autres types du labo étaient là également - deux jeunes Russes au faciès large et aux yeux bridés, originaires de la

province de Zirlanes. Déjà ils avaient bondi à la fenêtre. Coplan les y rejoignit.

Quatre avions à réaction, des monoréacteurs du type YAK 19, viraient pour prendre la piste d'atterrissage. Avec leur empennage et leur voilure en flèche, les merveilleux appareils faisaient songer à des oiseaux d'argent. Sur chaque aile, l'étoile rouge éclatait glorieusement. Dans un sifflement strident, les avions piquèrent, attaquèrent l'immense piste et roulèrent comme des bolides.

Coplan s'en voulut de ne pas avoir deviné plus tôt pourquoi le terrain d'aviation avait des dimensions aussi extravagantes. Pangoma était de taille à recevoir des avions à réaction...

Au vrai, c'était assez déconcertant. Ces YAK 19 faisaient-ils la liaison entre le camp et la base navale de Mourmansk ? Entre Pangoma et les bases aériennes d'Archangelsk ? Ou bien ne s'agissait-il que d'exercices destinés à former les pilotes de la chasse d'escorte ?

La réponse à ces questions, Francis ne tarda pas à la connaître. Les avions n'étaient plus visibles de la fenêtre de la salle de repos, mais, une heure plus tard; Coplan pouvait les contempler de près. Vingt hommes de la section, sous la garde d'un peloton de soldats, participaient au chargement des quatre YAK 19.

En somme, tout était d'une extrême simplicité. La fabrication du SILA 3 avait d'abord été vérifiée par un essai pratique : elle avait prouvé ses qualités, elle pouvait donc être distribuée selon les plans de la stratégie secrète du Kremlin. Et les avions venaient tout bonnement chercher la marchandise pour l'acheminer vers les stocks disséminés à travers le gigantesque territoire de l'U.R.S.S.

Une à une, les trois cents petites bonbonnes chargées furent rangées dans des coffres blindés qui avaient été assujettis à des traverses métalliques, dans les soutes des avions.

Chaque bonbonne portait un numéro. Un commissaire pointait les numéros au passage.

L'opération dura quarante minutes. Peu après, les YAK décollèrent...

Au début de la semaine suivante, Volodine, conformément à sa promesse, incorporait le 367 à l'équipe des chimistes qui travaillaient au sous-sol. Là, dans les cuves spéciales, les diverses substances qui entraient dans la composition du SILA 3 étaient fabriquées à partir des produits chimiques de base.

Coplan ne mit pas deux jours à découvrir et à apprendre par cœur la formule - moins complexe qu'on ne l'aurait cru - du gaz mortel. Mais il fit également une autre découverte... A la suite d'une fausse manœuvre, un de ses collègues respira le SILA 3 et s'écroula, foudroyé. Volodine, furieux, haussa les épaules. Et, aux chimistes qui avaient assisté à l'accident, il montra les causes de la catastrophe : la victime avait mal ajusté son masque respiratoire.

Dans le radiophone, Volodine diffusa l'appel suivant :

- Camarades, je vous adjure de vérifier plus minutieusement vos appareils de protection. Une soupape défectueuse vous condamne sans rémission. Il y a beaucoup trop d'accidents !

De fait, en comptant l'homme que Coplan remplaçait, cela faisait deux morts pour la semaine.

Mais Francis avait remarqué un détail bizarre. C'était lui qui avait vu tomber le chimiste et, spontanément, il s'était porté au secours du malheureux. Après, quand Volodine avait fait voir le défaut d'ajustement du masque, Coplan s'était aperçu d'une chose pratiquement invisible : c'était le tuyau d'arrivée d'air qui était fissuré ! Non pas à la suite d'une maladresse ou d'une usure normale : à la suite d'une corrosion.

Quelqu'un s'était-il donc chargé de provoquer cet accident mortel ?

Pangoma était bien la cité sans retour... Après un séjour trop long au sous-sol du laboratoire, le chimiste qui avait eu le loisir d'apprendre la formule du SILA 3 devenait évidemment un danger. Peut-être qu'une main discrète arrangeait alors un accident de travail ?... Tout risque de fuite étant ainsi éliminé, un autre numéro venait continuer le travail du disparu...

Le soir, dans la chambrée, Francis écouta plus attentivement les conversations. Comme il s'y attendait, on parla du mort. En

établissant une série de rapprochements, Coplan put délimiter à peu près la durée d'un stage à l'équipe numéro un du labo : personne n'y avait travaillé plus de quatre ou cinq mois.

C'était encore une chose dont il faudrait tenir compte... Dans douze semaines au maximum, tout devait être réglé. Sinon, la mort arriverait sans doute la première, sous la forme d'un stupide accident de travail.

Avec une lourde anxiété, le 367 se mit à compter les jours, puis les semaines. Un mois s'écoula. Une nouvelle fabrication était en cours. Elle fut terminée un samedi matin ; et Volodine fixa aussitôt la date d'un nouvel essai sur le terrain d'expérimentation, il aurait lieu le lundi suivant.

Ce samedi-là, Francis manqua pour la première fois le cinéma hebdomadaire. Il avait d'autres chats à fouetter...

Le capitaine de chambrée s'étonna :

- Fatigué ? demanda-t-il. Le cafard ?...

- Absolument pas ! répondit Francis. Mais il faut que je me déguise en couturière. Regardez-moi ça...

Il montra une de ses chemises qui présentait une large déchirure à la manche. Puis il montra ses deux gilets de corps : les coutures fichaient le camp.

Kourine approuva d'un air satisfait.

- Vous, au moins, vous êtes consciencieux. La plupart des hommes se foutent de leur linge...

- On devrait nous le changer plus souvent, fit observer Coplan. L'officier haussa les épaules.

- L'administration estime que ce n'est pas nécessaire, dit-il en s'éloignant vers son cagibi.

Demeuré seul, le 367 se mit enfin à la besogne. Assis sur sa couchette, armé de fil, d'aiguilles et de ciseaux, il entreprit de remettre son linge en état. Comme il avait le dos tourné vers le box cloisonné où Kourinine lisait son journal, il put exécuter en paix le travail qu'il avait prémédité. Il s'agissait de transformer très subtilement, par une double couture, un des caleçons kaki de son trousseau.

Mais la seconde phase allait être beaucoup plus délicate... Et, bien qu'il y pensât depuis des jours et des jours, Coplan avait le trac.

Pendant toute la journée du dimanche qui était un jour de travail comme les autres il recalcula plus de vingt fois son minutage...

Le lundi matin, l'équipe désignée pour l'essai se mit en route dès l'aube. Coplan refit l'étonnant voyage vers les étendues désertes situées au nord de Topozero. Tout se passa exactement comme la fois précédente.

Au retour, tandis que le tracteur Waesel filait sur la croûte de neige gelée, Coplan affichait son air grave et placide habituel. Les passagers du gros véhicule étaient passablement barattés par les cahots des chenilles, mais cela n'empêchait pas Francis de réfléchir. Il se disait que le processus normal des opérations lui accordait au maximum trois jours pour accomplir son projet. Les résultats pratiques de l'expérience avaient été parfaits : les chiens étaient morts comme prévu, dès que le nuage toxique les avait touchés. Maintenant, le cadavre de l'une des bêtes allait être autopsié afin de permettre une vérification médicale. Ensuite, lorsque la fabrication aurait fait preuve totale de sa qualité, les chefs de Pangoma annonceraient à qui de droit que les avions pouvaient venir chercher la marchandise...

Le lendemain, c'est-à-dire le mardi, les chimistes commencèrent une nouvelle préparation.

En guise de préliminaire, il y avait toujours la mise en route d'un cycle réduit : on envoyait dans le doso-mélangeur des quantités très petites, puis on testait le résultat avant de lancer l'ensemble des machines.

Le laboratoire avait été construit par un architecte astucieux : les substances de base partaient toutes du sous-sol, montaient au rez-de-chaussée pour y subir les traitements nécessaires, mais, une fois le gaz SILA 3 terminé, les canalisations le ramenaient au sous-sol où avaient lieu les vérifications et le chargement des bonbonnes.

Les vérifications étaient faites par trois chimistes qui utilisaient dans ce but des bonbonnes de format minuscule, appelées « manipulateurs ».

L'emploi des manipulateurs était un exercice assez redoutable. Il fallait introduire la petite bonbonne - à peine plus grande qu'un doigt de la main - dans une valve à fermeture automatique, puis ouvrir une soupape, recueillir un jet de gaz, retirer le manipulateur et le fermer en vissant son bouchon de sûreté. Cette opération exigeait une extrême habileté manuelle, car le gaz filtrait toujours imperceptiblement autour de la valve et les ventilateurs spéciaux ne l'évacuaient qu'après quelques secondes. D'ailleurs, la plupart des accidents mortels se produisaient chez les vérificateurs : une fissure au masque, un joint mal serré, cela suffisait pour respirer une bouffée de SILA 3 et passer l'arme à gauche.

Coplan travaillait à un établi de l'équipe K. Les vérificateurs et leurs appareils se trouvaient à cinq mètres de lui... Et c'est en les regardant opérer qu'il avait eu l'idée de porter son attaque de leur côté.

Vers 6 heures du soir, environ une heure avant la fin du travail, un des vérificateurs, le n° 122, quitta son poste et se dirigea vers l'escalier. Une dizaine de minutes plus tard, Coplan éprouva également le besoin d'aller se détendre dans la salle de repos.

Le 122, bien allongé sur un des lits de camp, se relaxait. Coplan ôta son casque, retira son masque respiratoire et se mit à déambuler dans la pièce pour se décontracter les nerfs. Un autre type, un du rez-de-chaussée, se reposait dans un fauteuil.

Après un quart d'heure de va-et-vient, Coplan exécuta deux ou trois exercices d'assouplissement, histoire d'accélérer sa respiration et de faire fonctionner à fond ses poumons. Ensuite, bien en possession de ses moyens physiques, il reprit son masque sur l'étagère où il l'avait posé. Il le vérifia avec attention...

En moins de temps qu'il n'eût fallu pour le dire, il exécuta sa manœuvre : de la pointe d'une aiguille, il perfora sept ou huit fois le tuyau d'air du casque marqué 122. Dans la matière souple du tuyau, ces coups d'aiguille ne pouvaient se remarquer.

Très calme, il s'équipa et redescendit à son poste.

Il était plongé dans son travail quand le 122 revint à son tour.

Du coin de l'oeil, Coplan l'observa. Le type se disposait à remplir une série de manipulateurs... Il en chargea un, puis deux. Mais brusquement, une étincelle jaillit de l'appareil que Coplan contrôlait : la lumière s'éteignit d'un seul coup dans l'immense cave.

Froid et décidé, Coplan fit cinq pas. A l'endroit exact qu'il avait repéré, il saisit une des minuscules bonbonnes que le 122 venait de remplir. Il glissa le petit objet de métal dans la botte de caoutchouc de son scaphandre et reprit immédiatement sa place devant son établi.

La lumière se ralluma, éblouissante.

Volodine s'amena en trombe et s'arrêta devant l'établi du 367.

- Un court-circuit dans ce réchauffeur électrique, annonça Coplan en désignant l'appareil en question.

La voix sèche de Volodine passa dans le radiophone :

- Ne bougez pas ! J'appelle le service R.

Au même moment, un vérificateur se précipita sur Volodine et lui montra en gesticulant le 122 qui gisait inanimé devant ses appareils...

Les dents serrées, Coplan se rua vers son malheureux collègue, le souleva et le transporta à la salle de repos.

CHAPITRE XV

La journée de travail s'acheva dans une atmosphère tendue. La panne du réchauffeur puis la fin tragique de 122 avaient provoqué une certaine sensation.

Les hommes du labo, comme tous ceux qui affrontent quotidiennement la mort, étaient volontiers superstitieux. La hantise de la « série noire » avait pesé sur la fin de l'après-midi.

Au vestiaire, la mort fut à peine commentée. Les types étaient déprimés. Coplan se déshabilla et la minuscule bonbonne de SILA 3 se trouva bientôt logée dans la petite poche qu'il avait aménagée spécialement dans l'entrejambe de son caleçon.

Lorsque la section quitta le bâtiment et retourna à la chambrée, Francis essaya de se fouetter le moral en se disant des blagues indécentes au sujet de ce tube de métal dont il sentait le contact dur et froid. Mais il eut beau se forcer et imaginer ce que ses collègues de Paname auraient pu raconter à ce propos, il ne réussit pas à dissiper la terrible tension nerveuse qui lui crispait l'estomac.

Cette nuit-là, en songeant à cette chose effroyable qu'il détenait, Francis dormit mal. A tout moment il se réveillait et, instinctivement, il touchait de la main la bonbonne qui reposait contre la partie délicate de son corps. Car, bien entendu, il avait gardé son caleçon pour se coucher.

Par une sorte d'automatisme mental, il se remettait sans cesse à vérifier la solidité de son plan, passant longuement en revue chacune des phases de l'opération finale qu'il comptait exécuter pour fuir.

« Les avions arrivent vers 10 heures... Le chargement a lieu une heure plus tard et dure quarante minutes... Il y aura dix-neuf gars de la section, et douze soldats d'escorte... Je ne dois pas perdre de vue qu'il y aura, près du zinc, un commissaire qui pointera le numéro des bonbonnes... Du fait que je serai revêtu de mes vêtements de travail je serai protégé. Mais il me faudra au moins vingt secondes pour effectuer mon changement de respirateur... »

En considérant les choses d'un œil lucide, on pouvait estimer les chances à dix contre cent.

Dix pour cent : c'est-à-dire quatre-vingt-dix pour cent de danger mortel.

Il se rendormait. Mais il se réveillait un peu plus tard, en sueur, inquiet, les nerfs à vif. La petite bonbonne d'acier était-elle toujours bien là ? Bon sang de bon sang !... Il soupirait, essayait de retrouver le sommeil. Mais il n'y avait rien à faire, dans sa tête en feu le cirque des idées fixes se remettait à tourner...

La journée du mercredi fut interminable. La nuit du mercredi au jeudi fut un enfer... Mais les heures qui suivirent furent un supplice

qui dépassa tout ce qu'on peut imaginer. Coplan compta littéralement les secondes ! Or, ni à 10 heures, ni à midi, ni à 3 heures ni à 7, les avions n'arrivèrent. Et le signal annonçant la fin du travail fit comprendre à Coplan qu'il n'était pas au bout de ses peines.

Au vestiaire, en se dévêtant, il se demanda combien de temps cette attente torturante allait durer. Il se sentait moralement exténué. Trop de menaces pesaient sur lui. Trop de choses pouvaient survenir qui précipiteraient la catastrophe qu'il redoutait. Une fouille, une visite médicale, un changement de section, un accident... Il ne fallait pas se faire d'illusions : le temps travaillait contre lui.

Il passa la soirée à regarder les joueurs d'échecs. Et, pour secouer le joug des sombres pressentiments qui l'accablaient, il fit un effort pour s'intéresser au jeu.

Une demi-heure avant le couvre-feu, le ronronnement lointain des avions s'éleva dans les ténèbres silencieuses du ciel de Pangoma.

- Voilà des visiteurs, marmonna un des joueurs d'échecs.

Feignant l'indifférence, Coplan ne fit aucun commentaire.

Très vite, il réalisa que les avions étaient au nombre de cinq, et qu'il s'agissait bien des mono-réacteurs. Un instant, il avait espéré que c'étaient seulement des nouvelles recrues qui arrivaient au camp...

Dans un déchirement apocalyptique, les YAK virèrent au-dessus de la plaine. Les parois du baraquement vibrèrent. Puis, quelques minutes plus tard, ce fut de nouveau le silence de la toundra.

« C'est pour demain » se dit Coplan. Et il se leva pour aller chercher ses cigarettes.

A ce moment précis, le capitaine de chambrée sortit de son cagibi et donna un bref coup de sifflet. Tous les hommes de la section se levèrent et se tournèrent vers l'officier.

- Demain, à 5 heures du matin, chargement des avions, annonça Kourinine.

Coplan éprouva un courant glacé dans ses veines. A 5 heures du matin. Il ne serait donc pas revêtu de son scaphandre de protection...

- Les hommes désignés sont les suivants, continua l'officier.

Il tira un feuillet de sa poche et commença à épeler un par un les numéros matricules des vingt travailleurs de la section qui allaient participer au transport des bonbonnes.

Pour Coplan, ce fut comme un glas funèbre, il avait tout prévu, tout calculé, tout envisagé... Sauf cette éventualité : que l'équipe de chargement serait changée.

Or c'est ce qui se produisit : Kominine prononça les vingt numéros, mais le 367 ne fut pas cité.

Le plan de Francis s'écroulait.

CHAPITRE XVI

Il devait être cinq heures moins le quart lorsque les lampes du baraquement s'allumèrent.

Kourinine, les cheveux en bataille, les yeux lourds, sortit de son cagibi. Il avait simplement enfilé son pantalon et mis sa longue capote.

Il passa le long des couchettes et il réveilla avec rudesse les hommes qui avaient été désignés pour le chargement des bonbonnes.

- Allez ! Dépêchez-vous ! On vient vous chercher dans dix minutes...

En grognant et en bâillant, les types s'habillèrent. Comme le chauffage se ralentissait après le couvre-feu, il faisait assez froid dans le baraquement. Les hommes gesticulaient pour se réchauffer.

Quelques minutes avant 5 heures, un lieutenant fit son entrée.

- Tout le monde est prêt, dit le capitaine.

- Bon. En route ! fit le lieutenant.

Les vingt hommes sortirent dans la nuit. On entendit le pas des douze soldats de l'escorte, puis tout rentra dans l'ordre. Kourinine retourna dans son compartiment, la lumière s'éteignit.

Les dix privilégiés qui n'étaient pas de corvée avaient encore deux heures de sommeil en perspective : le réveil habituel était sifflé

par le chef de chambre à 7 heures.
Coplan ouvrit les yeux.
Pendant une dizaine de minutes, il demeura immobile. A présent qu'il avait décidé d'agir coûte que coûte et de forcer le destin, il se sentait étrangement calme.
Autour de lui, rien ne bougeait.
Kourinine avait dû se rendormir...
Francis essayait de suivre en pensée ses camarades de section qui arrivaient aux réserves du laboratoire. Les bonbonnes remplies étaient alignées d'un bout à l'autre de la petite chambre forte construite spécialement pour le stockage provisoire des fabrications terminées. Sous la surveillance de Volodine, les hommes allaient commencer le transport.
Sauf erreur, l'opération ne durerait pas plus de trente à trente-cinq minutes. Ensuite, les soldats de l'escorte ramèneraient les camarades. Et les avions s'en iraient porter Dieu sait où leur cargaison. effroyable...
Coplan s'imposa encore sept ou huit minutes d'attente. Puis, avec une prudence et une souplesse de félin, il se dégagea de ses couvertures, enfila son chandail de laine, son pantalon de travail et ses chaussettes. A pas de loup, il se dirigea vers le cagibi du capitaine de chambrée. Dans le noir, il s'arrêta une seconde pour enrouler autour de chacune de ses mains le cordon de nylon qu'il avait prélevé la veille dans son trousseau ; ce lacet provenait de la blouse imperméable de son parka.
Conformément aux règlements, Kourinine avait laissé la porte de sa chambre ouverte.
Coplan pénétra dans le petit box, s'avança vers le lit. D'un œil aiguisé, il étudia la silhouette confuse de l'homme qui dormait. Puis, s'approchant davantage, il se pencha et surplomba le dormeur. En retenant son souffle, il laissa pendre au-dessus de la tête du capitaine la boucle molle de la corde de nylon.
L'instant décisif était venu.
D'un geste incroyablement rapide, Coplan tira le lacet de nylon vers lui en le faisant passer sous la nuque de Kourinine, puis, dans

la même fraction de seconde, il croisa ses poings en serrant de toutes ses forces et en se jetant sur sa victime.

Surpris dans l'inconscience du sommeil, l'officier n'eut même pas le temps d'esquisser un mouvement de riposte ou de pousser un cri. Ses muscles se raidirent, son corps s'arc-bouta... Avec une violence surhumaine, Coplan continuait à serrer le garrot qui étranglait le Russe. Il y eut un craquement assourdi, et les nerfs du capitaine se relâchèrent d'un seul coup.

Pendant trois minutes encore, Francis serra autant qu'il put la corde de nylon. Il s'était couché de tout son poids sur Kourinine et du buste il lui écrasait la figure.

Enfin, il eut la certitude que c'était bien fini. Il aspira une profonde bouffée d'air et se redressa. Le capitaine était aussi mort qu'on pouvait l'être.

Sans perdre une seconde, Coplan retira le lacet de nylon, le déroula de ses poings et le glissa dans ses chaussettes. Sur une chaise, près du lit, Kourinine avait rangé son uniforme et sa capote. Coplan endossa la veste du mort, puis son long manteau de soldat. Il chaussa les bottes de cuir, se coiffa du bonnet de fourrure et se ceignit du ceinturon. Dans l'étui, le pistolet d'ordonnance du capitaine pesait agréablement.

En ayant soin de ne pas faire le moindre bruit, Francis sortit du baraquement. Le froid du dehors lui mordit le visage et il eut un long frisson. Il avait le front mouillé de sueur.

- Même en comptant au plus juste, pensa-t-il, il doit me rester au moins neuf minutes.

S'il avait pu disposer d'une dizaine de minutes de plus, il n'aurait pas manqué de prendre l'allée qui contournait les baraquements de rondins. C'était la voie la plus sûre, la mieux abritée. Mais le trajet était beaucoup trop long par là, il fallait couper par les bâtiments de béton, quels que fussent les risques supplémentaires.

A l'entrée de la zone des laboratoires de la section S.E.S., une sentinelle faisait les cent pas. Il n'y avait pas moyen de franchir clandestinement les chicanes de barbelés ; la nuit, les barrages étaient toujours fermés.

Coplan s'avança hardiment.

- Capitaine Kourinine ! annonça-t-il en imitant la voix de l'officier. Message spécial pour le chargement des avions.

La sentinelle écarta une des pièces de bois hérissées de barbelés. Coplan passa. Mais il faillit se laisser surprendre par le geste du soldat qui venait d'allumer sa torche électrique pour la braquer sur le soi-disant Kourinine. D'un prompt réflexe, Francis se baissa et, sans reprendre haleine, se détendit de toute sa puissance musculaire. Ses mains se refermèrent autour du cou de la sentinelle comme un carcan d'acier, tandis que la brutalité du choc l'envoyait au sol en même temps que le soldat.

Complètement désarçonné par cette agression inattendue, le Russe essaya de reprendre sa mitraillette dans ses mains. D'un terrible coup de genou au bas-ventre, Coplan mit un terme aux dangereuses tentatives de son adversaire. Le type éructa une sorte de hoquet bizarre au milieu duquel il resta en suspens avant de retomber comme une chiffe.

Ces minutes perdues pouvaient flanquer tout par terre. Pâle de rage, Francis se releva d'un bond et arracha la mitraillette du soldat.

De toute manière, les jeux étaient faits ! Avec ces deux morts derrière lui, le 367 n'avait plus besoin de jouer au plus rusé.

Il passa la bretelle de l'arme par-dessus sa tête, affermit la crosse contre sa hanche, dégagea la sûreté et se remit en route d'un pas rapide.

Cent mètres plus loin, alors qu'il venait de dépasser le bâtiment des laboratoires secrets, il vit arriver à sa rencontre la petite troupe de ses camarades de chambrée. En rang par deux, encadrés par les douze soldats, les hommes allaient probablement chercher les dernières bonbonnes.

Coplan s'écarta. Le buste droit, la démarche assurée, il croisa sans tourner la tête la petite troupe silencieuse. Personne ne s'étonna de la présence d'une sentinelle qui arpentait le bord de l'allée, la mitraillette en batterie.

Comme un automate, Coplan atteignit l'endroit où les avions étaient alignés. Il décrivit d'un arc de cercle pour éviter le commissaire chargé du pointage des bonbonnes. Le dernier YAK de la rangée était seul éclairé par deux petits projecteurs mobiles

montés sur un de ces minuscules tracteurs en usage sur tous les aérodromes.

Le chargement était presque fini...

Protégé par l'obscurité, Coplan s'avança jusqu'au premier appareil. Le cockpit était vide. Les hommes d'équipage devaient se trouver au bureau, dans l'attente de leurs instructions de vol.

Avec un calme impressionnant, Francis bloqua la sûreté de sa mitraillette, fit glisser l'arme dans son dos, empoigna les deux petits volets chromés qui garnissaient l'avant de la carlingue et grimpa dans l'habitacle dont il rabaissa doucement la coupole de plexiglas.

Au moment précis où il se laissait retomber dans le siège de cuir du pilote, un homme qui était accroupi entre le second siège et le tableau de bord se redressa et grommela :

- Si cette saleté de fil se déglingue de nouveau, je flanque mon pied dans le bazar !

Coplan détourna la tête et fit semblant de vérifier un des instruments de bord. La voix du type grinça, hésitante et vaguement interloquée :

- Mais, dites donc ! Vous ne...

Opérant une volte-face, Francis se tourna tout d'une pièce vers le type et lui décocha de ses deux poings une poussée d'une telle force que le bonhomme alla dinguer comme un projectile contre la paroi du cockpit. Sa tête heurta un des montants métalliques avec un bruit sourd et le sang jaillit, inondant sa face. Pour plus de sécurité, Coplan lui assena encore un bon coup de crosse de la mitraillette. Le malheureux se ratatina au creux de son siège.

En vitesse, Coplan étudia les commandes de l'avion. C'était un appareil construit dans les usines russes, mais ça ressemblait furieusement au monoréacteur de chasse fabriqué par les Américains en 1949 !

D'une main experte, Francis manipula les boutons de contact. Soudain, les grands projecteurs de la Base s'allumèrent et la piste fut inondée d'une implacable clarté blanche, plus vive que la lumière du jour.

En se penchant, Coplan put distinguer la manche à air qui flottait au sommet de son mât. La direction dominante du vent nord-nord-

est.

Coplan aperçut du même coup le groupe des équipages qui sortaient du bureau de la navigation. Dans leurs combinaisons de vol, les pilotes et observateurs ressemblaient à d'énormes baudruches.

Plus un quart de seconde à perdre ! Coplan enfonça le bouton de contact et lança ses moteurs...

CHAPITRE XVII

En voyant le premier avion de la rangée qui se mettait à rouler sur la piste, deux aviateurs se détachèrent du groupe et se mirent à courir vers le YAK en agitant les bras.

Peut-être s'imaginaient-ils que le mécano essayait les commandes ? Mais l'heure du départ étant arrivée, ils estimaient évidemment que cette vérification était superflue et que le mécanicien pouvait déguerpir...

Coplan vira lentement pour faire face au nord. Le pilote arrivait au pas de course. Sans se soucier du type, Francis augmenta son allure et poussa ses turbines à fond. Le mono- réacteur roula bientôt comme un bolide, dans un vrombissement fracassant qui montait rapidement vers l'aigu.

Les nerfs à vif, Coplan fixait d'un œil anxieux ses cadrans. Oui ou non, ce zinc allait-il décoller ? La piste bétonnée filait sous les roues à une vitesse folle... Encore mille mètres de lancée. Après, si le YAK ne s'arrachait pas, c'était la catastrophe finale...

Subitement, l'aiguille de l'altimètre oscilla, trembla sur elle-même, puis se décida. L'avion s'éleva sans heurt dans une glissade feutrée, incroyablement douce.

Coplan attendit qu'il eût suffisamment de hauteur. Enfin, il put virer et il mit le cap à l'ouest. Il claquait des dents. Le froid était épouvantable. Ce YAK, par bonheur, répondait bien aux commandes. Francis se laissa aller contre le dossier de son siège et contrôla d'un œil expert ses cadrans. Il surveilla un moment les

aiguilles, avide de savoir s'il pouvait impunément poursuivre sa course cap à l'ouest. Un peu rassuré, il bloqua le dispositif de pilotage automatique. En un tournemain, il se débarrassa de sa capote militaire. Il décrocha alors le masque respiratoire et le casque d'écoute qui se trouvaient accrochés au tableau de bord, se harnacha avec soin, boucla les trois sangles de sécurité dont était pourvu le siège du pilote, puis, allumant la radio, il écouta.

La tour de contrôle de Pangoma lançait fiévreusement des chiffres et des ordres. Il ne fallait pas être sorcier pour comprendre que les autres chasseurs allaient s'envoler et entreprendre une course de vitesse afin de barrer la route au fuyard.

Coplan fit une grimace. Risquer la vitesse maxima du YAK, c'était défier le sort. A plus de mille kilomètres à l'heure, la partie deviendrait hasardeuse : sans indications de vol, c'était même absurde.

Seulement, les autres ne manqueraient pas de mettre toute la gomme, eux !

Par la radio, Coplan assista au départ de ses poursuivants. Il capta ensuite des appels de Pangoma à destination de la base de Mourmansk...

« Ceux-là, pensa Coplan, je les emm... !... Je serai loin quand ils décolleront !

Seuls les avions de Pangoma étaient redoutables ; en poussant à fond, ils pouvaient atteindre le golfe de Botnie en moins de trente, minutes. Or, pour Francis, c'était environ le délai minimum sur lequel il tablait pour survoler une zone de sécurité relative.

Il reprit le pilotage et augmenta encore sa vitesse.

Penché vers ses cadrans, absorbé par le contrôle de sa navigation, il ne pensait plus à rien. Et les minutes, une à une, passaient...

Il volait depuis vingt minutes quand il sursauta brusquement. Dans sa nuque, il venait de sentir le contact froid d'un objet de métal !...

Il tourna vers la gauche avec une lenteur voulue. Il vit un visage ensanglanté, des yeux fous, une bouche tordue par la haine... Le mécano était sorti de son évanouissement ! Un genou sur le siège

de cuir, le buste plié en deux, il étreignait de ses mains pleines de cambouis la mitraillette que Coplan avait dû abandonner pour s'équiper.

Le type eut un hochement de tête éloquent et Francis put lire sur ses lèvres l'ordre qu'on lui donnait :

« Demi-tour, salopard ! Maintenant, c'est moi le maître... On retourne au camp et les rôles vont changer... »

Coplan esquissa une grimace de dénégation et montra les cadrans, comme pour dire : « Impossible ! »

Mais le Russe ne semblait pas du tout disposé à se laisser posséder une deuxième fois. Il appuya plus fortement le canon de la mitraillette contre la peau de Francis, juste sous l'oreille droite.

Coplan acquiesça, mais laissa partir ses moteurs à fond. Il leva la main droite et fit signe au Russe, lui faisant comprendre qu'il allait virer.

Il tourna la tête, piqua, amorça une courbe...

Pendant quelques secondes, il n'y eut qu'un plongeon dans un monde de nuages noirs. Puis, comme dans un rêve, une nappe pâle apparut. Coplan ne put réprimer un soupir. Il venait de survoler l'île de Karlö...

Il arrêta son piqué, redressa l'appareil. Il avait fait une boucle complète et il reprenait sa direction ouest. Mais le mécano n'était pas tout à fait aussi bête que Francis l'avait espéré. Peut-être avait-il déjà eu l'occasion de se familiariser avec les instruments de navigation ? Il jeta un coup d’œil vers le tableau de bord, fronça les sourcils, hésita...

Coplan lâcha ses commandes, saisit de ses deux mains le canon de la mitraillette et le braqua vers le plafond du cockpit. Le mécano appuya sur la détente ; une rafale gicla dans l'habitacle. Agrippé à la mitraillette, Coplan tenta de désarmer son adversaire, mais l'autre tenait bon et continuait à cribler de balles la carlingue. Francis, ligoté à son siège, était nettement désavantagé. La lutte se poursuivit pendant deux ou trois minutes, dramatique et presque immobile. Le mécano prenait peu à peu du recul et se retirait dans son coin, tout en imprimant à son arme un mouvement de torsion qui mettait les poignets de Coplan à rude épreuve. Ses mains moites

commencèrent à glisser sur l'acier poli du canon de la mitraillette. Voyant qu'il allait être obligé de lâcher, il repoussa l'arme, se baissa violemment et tira de toutes ses forces sur le levier d'urgence.

Il y eut une explosion fantastique et l'avion étincelant parut se désintégrer d'un seul coup dans les ténèbres du ciel.

CHAPITRE XVIII

Coplan eut d'abord l'impression qu'il avait été transformé en boulet de canon. Il filait dans l'air froid et dur à une telle vitesse qu'il avait la sensation que de gigantesques mains griffues lui lacéraient la chair et lui arrachaient ses vêtements.

Puis, subitement, une secousse brutale le souleva. Au lieu de continuer à tomber comme une pierre, il fit un bond d'au moins dix mètres vers le haut.

Le siège éjectable venait de lâcher ses amarres et dégringolait tout seul vers la mer. Soutenu par le parachute qui s'était déployé, Francis se remit à descendre plus doucement, tout en se balançant comme une pendule.

L'essentiel, c'est qu'il avait toujours ses bras et ses jambes. Rien de plus difficile que de rester en boule, ramassé sur soi-même, et de faire corps avec le siège lancé dans le vide comme un projectile ! Neuf fois sur dix, un mauvais réflexe provoque la catastrophe : membres désarticulés, reins brisés et autres plaisanteries du même genre...

Coplan arracha son casque d'écoute et le lança au loin. Il baissa ensuite la tête... Il aperçut tout à coup, au fond du précipice noir, une gerbe écumeuse. Pas de doute, c'était le YAK qui venait d'achever sa carrière par un magnifique plongeon dans le golfe de Botnie.

Tout compte fait, c'était peut-être mieux ainsi. Prendre les risques d'un atterrissage toujours épineux avec cet avion à réaction dont la soute était remplie de bonbonnes chargées, c'eût été de l'inconscience.

Oui, c'était mieux ainsi.

La côte suédoise se découpait comme une dentelle aux mille arabesques compliquées. Des ourlets d'argent soulignaient les découpures des fjords, des feux clignotaient dans la demi-pénombre.

Coplan fit un rapide calcul. Le vent poussait son parachute vers le nord-nord-est. Avec un peu de veine, il tomberait au large de Lulea, le port méridional du Norrbotten. Avec l'espoir de gagner quelques minutes et de prolonger la durée de sa chute, il tira sur la poignée du second parachute. Même s'il ne progressait que de quelques centaines de mètres vers le continent, ça valait le coup. A cette saison, un bain d'eau glacée ne devait pas être bien long pour être fatal. Surtout pour un aviateur démuni de la combinaison spéciale.

La surface de l'eau miroitait curieusement.

Elle avait l'air de monter comme la plate-forme d'un immense ascenseur d'acier luisant, saisissant.

D'un œil anxieux, Francis essaya de scruter les parages. La grande île du fjord devait être Brandö. Mais elle était loin encore, et les îlots avancés paraissaient déserts, à l'exception d'un ou deux qui portaient des feux de balisage.

La vitesse de la descente s'accélérait progressivement. Coplan croisa ses bras, ramena ses genoux et se recroquevilla. Les mâchoires serrées, il attendit le choc.

Ce fut un plongeon du tonnerre. Giflé par l'eau glacée, il perdit le souffle. Mais ses réflexes jouèrent avec promptitude : d'un seul mouvement, il se libéra des sangles de son parachute et remonta aussitôt à la surface. Il respira à fond, s'ébroua, se mit à nager avec de grands gestes ridicules.

Ce qui comptait, ce n'était pas de nager : c'était de se donner le plus de mouvement possible pour obtenir une réaction, pour activer la circulation du sang et résister à la congestion.

Il parvint à rassembler tant bien que mal les cordages du parachute qui flottait doucement comme un dôme blanc sur les eaux. Sans se faire beaucoup d'illusions, il se hâta vers la toile, en ramena une certaine quantité vers lui et se hissa sur la masse de tissu.

A sa grande joie, il constata qu'elle était insubmersible, exactement comme les derniers modèles inaugurés dans l'aviation américaine ! Décidément, les Russes n'avaient rien à envier aux Amerloques en matière d'équipements.

« En matière de gaz toxiques non plus ! » pensa-t-il machinalement.

Il leva soudain les yeux. Des faisceaux lumineux vibraient dans l'air, et, à la pointe du ciel sombre, des vrombissements semblaient s'aiguiser. Preste comme un chat, Francis se laissa couler dans l'eau et nagea vers les îlots à grandes brassées régulières. Trois minutes plus doucement.

Le crépitement des mitrailleuses lui parvint confusément. Les chasseurs soviétiques tiraient à tout casser sur la toile du parachute !...

Ils étaient culottés, les gars ! Ouvrir le feu en plein dans les eaux territoriales suédoises ! Mais ça ne devait pas les gêner beaucoup, à vrai dire.

Ils revinrent deux ou trois fois vers leur cible, puis ils mirent le cap à l'est et disparurent.

Cinq minutes plus tard, une vedette rapide de la Surveillance Maritime de Lulea repêchait l'aviateur tombé en mer. Coplan n'en menait pas large : les joues bleues de froid, les membres engourdis, il dut faire un effort pour balbutier entre deux claquements de mâchoires :

- Je me suis évadé...

La vedette regagna le port. Coplan avait été emmailloté dans des couvertures de laine et on lui avait administré une généreuse rasade d'alcool. Malgré cela, il grelottait. De plus, son estomac qui venait de passer sans transition du froid au chaud, manifestait une violente envie de protester...

L'aube scintillante se levait sur le fjord. Des badauds attendaient sur la rade le retour de la vedette. En dépit de l'heure matinale, beaucoup de pêcheurs étaient déjà au boulot.

Les services de la Surveillance Maritime étaient bougrement bien organisés. Coplan fut livré aux inspecteurs qui étaient arrivés avec une voiture-ambulance.

Couché sur une civière, bras et jambes liés par des lanières de cuir, gardé à vue par deux types armés, le rescapé fut conduit au Quartier Général de la Sûreté Nationale.

Là, un type qui parlait couramment le russe vint lui poser quelques questions. Mais Coplan refusa d'y répondre.

- Conduisez-moi a Stockholm, dit-il simplement.

- Faites au moins une déclaration d'identité, insista le Suédois.

- Je regrette, c'est impossible... Je ne dirai rien tant que je ne serai pas à Stockholm...

Les formalités administratives durèrent toute la matinée. Un peu avant midi, toujours gardé par ses deux inspecteurs armés; Coplan fut embarqué dans un petit avion militaire.

C'est aux environs de trois heures, finalement, qu'il fut mis en présence du chef suprême de la Sûreté.

Je ne suis pas un Russe évadé, dit alors Coplan... Je suis un agent du F.B.I. en mission spéciale. Mettez-vous en rapport avec Washington et transmettez les renseignements suivants : « Expédition Glen Hodson, secteur Stubbs - Cowera. » Expliquez que vous m'avez repêché au large du fjord de Lulea et que je réclame la protection des autorités américaines. C'est tout.

Le soir-même, vers neuf heures, un attaché de l'ambassade U.S. à Stockholm vint contacter Coplan dans la cellule où il avait été provisoirement interné, à la prison de. Langholmen.

- Je suis chargé de procéder à quelques vérifications à votre sujet, dit l'Américain d'un ton assez froid.

- Bien entendu! acquiesça Coplan, docile et souriant. Je me suis permis de faire appel à votre gouvernement pour des raisons... euh... de prudence. En réalite, je suis l'agent F.X.18 du Deuxième Bureau français... Mais le départ de la mission ayant été organisé par votre réseau de Téhéran, j'ai préféré ne pas révéler ma nationalité réelle...

- Vous étiez deux, je crois ?

- Oui. Malheureusement, Glen Hodson a été tué à Moscou au cours d'un engagement avec les policiers de la ville...

Le fonctionnaire de l'ambassade tira de sa serviette une petite boîte et deux feuillets.

- Je vais prendre vos empreintes digitales, dit-il.

Coplan accepta de bon cœur la petite formalité. Il connaissait la musique. Les rapports entre les agents de renseignement et les autorités officielles se déroulent toujours dans une atmosphère lourde de suspicion. Certains agents sont restés plusieurs semaines dans une prison en attendant qu'on veuille bien les dépanner.

L'Américain promit néanmoins de faire diligence.

Francis le remercia avec un petit sourire sceptique. Son moral était de taille à supporter toutes les chinoiseries officielles. Il se coucha, s'étira presque voluptueusement, vérifia la présence du manipulateur contre sa cuisse, puis se laissa aller a une agréable rêverie.

« Bientôt Paris ! » songea-t-il...

Le lendemain matin, il fut réveillé par la cloche de la prison. Le jour était levé. Par la fenêtre grillagée de la cellule, il put contempler les frondaisons dorées du magnifique parc de Langholm. Et, au-delà du parc, on voyait l'eau calme du Malaren. De l'autre côté, on distinguait le clocher de l'église de Riddarholmen.

Après le casse-croûte du matin; Coplan put faire une courte promenade dans le préau de la prison.

Il passa cinq jours paisibles dans ce lieu qu'il trouvait charmant par comparaison avec Pangoma.

Le sixième jour, un peu avant midi, une voiture de l'ambassade américaine vint le chercher...

A Paris, en écoutant le récit de Coplan, le Vieux montra un certain effarement, ce qui ne lui arrivait pour ainsi dire jamais.

- Et vous avez risqué le coup malgré les recommandations de L.S.A. 77 ? maugréa-t-il comme s'il n'avait pas été informé déjà.

- Il le fallait... Nous savons maintenant que les Russes sont encore plus astucieux qu'on ne le pensait : leur stratagème des villes interdites, c'est du bidon... Une façon très adroite d'attirer les curieux vers des centres dont l'importance n'est que très relative... Les véritables secrets de l'U.R.S.S. se trouvent toujours ailleurs que dans les zones interdites. Pangoma en est la preuve irréfutable.

Le Vieux hocha la tête.

- Si ça se trouve, marmonna-t-il, nos amis de Washington ne voudront pas nous croire quand nous leur annoncerons que les Russes ont des réserves de nerve-gaz perfectionné !... Il y a quelques années, lorsque nous leur avons signalé à titre confidentiel que l'homme de confiance de Roosevelt était un agent soviétique, ils se sont moqués de nous... Jusqu'au jour où ils ont découvert que nous avions mis dans le mille (Authentique. C'est le Deuxième Bureau français qui, le premier, a alerté les Services Secrets de Washington au sujet de la personnalité d'Alger Hiss, espion, qui fut condamné par la suite... après avoir avoué).

- Ils en penseront ce qu'ils voudront, répondit Francis, sarcastique. A la rigueur, faites-leur parvenir ceci...

Il tira le petit manipulateur de sa poche.

- C'est un échantillon de SILA 3, murmura-t-il en déposant délicatement la bonbonne devant le Vieux. Cet engin est chargé et la dose qu'il contient suffit pour tuer plusieurs personnes en moins de trois secondes...

Le Vieux leva les yeux vers Coplan, puis rabaissa son regard et se tâta les poches pour trouver sa pipe. Il était tellement estomaqué qu'il ne trouva rien à dire.

FIN